GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [1] - -

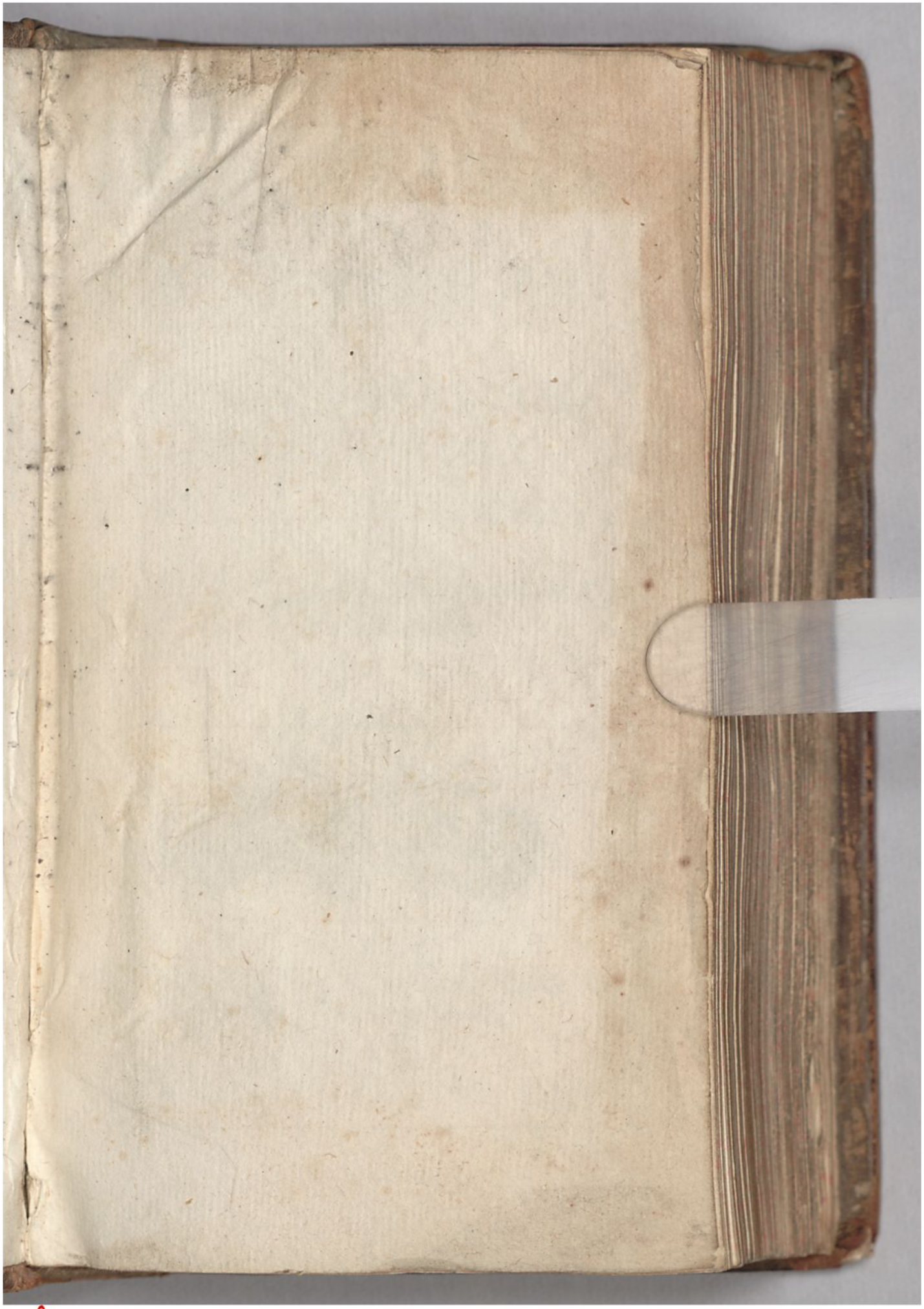
Leibn. marg. 18:2

[Ms. 308 c]

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [2] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [3] - -

PUBLIC DOMAIN

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [4] - -

PUBLIC DOMAIN

ENTRETIENS
SUR LA
METAPHYSIQUE,
SUR
LA RELIGION,
ET SUR LA MORT.

Nouvelle Edition, revuë, corrigée, & augmentée.

Par le R. P. MALEBRANCHE,
Prêtre de l'Oratoire.

TOME II.

A PARIS,
Chez MICHEL DAVID, sur le Quay des Augustins, à la Providence.

M. DCCXI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [5] - -
PUBLIC DOMAIN

BIBLIOTHECA
REGIA
HANNOVERANA

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [6] - -

PUBLIC DOMAIN

TABLE.

X. ENTRETIEN. *De la magnificence de Dieu dans la grandeur & le nombre indefini de ſes differens ouvrages. De la ſimplicité & de la fecondité des voïes par leſquelles il les conſerve & les dévelope. De la Providence de Dieu dans la premiere impreſſion du mouvement qu'il communique à la matiere. Que ce premier pas de ſa conduite, qui n'eſt point déterminé par des loix générales, eſt reglé par une ſageſſe infinie,* page 1

XI. ENTRETIEN. *Continuation du même ſujet. De la Providence générale dans l'arrangement des corps, & dans les combinaiſons infiniment infinies du phyſic avec le moral, du naurel avec le ſurnaturel,* 54

XII. ENTRETIEN. *De la Providence divine dans les loix de l'union de l'ame & du corps, & que Dieu nous unit par elles à tous ſes ouvrages. Des loix de l'union de l'eſprit avec la Raiſon. C'eſt par ces deux ſortes de loix que ſe forment les ſocietez. Comment Dieu par les Anges diſtribuë aux hommes les biens temporels, & par Jeſus-Chriſt la grace intérieure & toutes ſortes de biens. De la généralité de la Providence,* 107

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [7] - -
PUBLIC DOMAIN

XIII. ENTRETIEN. *Qu'il ne faut point critiquer la maniere ordinaire de parler de la Providence. Quelles ſont les principales loix générales par leſquelles Dieu gouverne le monde. De la Providence de Dieu dans l'infaillibilité qu'il conſerve à ſon Egliſe,* 166

XIV. ENTRETIEN. *Continuation du même ſujet. L'incomprehenſibilité de nos myſteres eſt une preuve certaine de leur vérité. Maniere d'éclaircir les dogmes de la Foi. De l'Incarnation de Jeſus-Chriſt. Preuve de ſa Divinité contre les Sociniens. Nulle créature, les Anges mêmes ne peuvent adorer Dieu que par lui. Comment la foi en Jeſus-Chriſt nous rend agréables à Dieu,* 220

I. ENTRETIEN SUR LA MORT, 267

II. ENTRETIEN SUR la MORT, 319

III. ENTRETIEN SUR LA MORT, 380

ENTRETIENS

ENTRETIENS SUR LA METAPHYSIQUE.

X. ENTRETIEN.

De la magnificence de Dieu dans la grandeur & le nombre indéfini de ſes differens ouvrages. De la ſimplicité & de la fécondité des voïes par leſquelles il les conſerve & les dévelope. De la Providence de Dieu dans la premiere impreſſion du mouvement qu'il communique à la matiere. Que ce premier pas de ſa conduite, qui n'eſt point déterminé par des loix générales, eſt reglé par une ſageſſe infinie.

THEOTIME. Que penſez-vous, Ariſte, de ces principes généraux qu'hier Theodore nous propoſa ? Les avez-vous toûjours ſuivis ? Leur gé-

néralité, leur ſublimité ne vous a-t'elle ni rebuté ni fatigué ? Pour moi, je vous l'avoüe à ma confuſion, j'ai voulu les ſuivre : mais ils m'échapoient comme des phantômes, de ſorte que je me ſuis donné bien de la peine aſſez inutilement.

ARISTE. Quand un principe n'a rien qui touche les ſens, il eſt bien difficile de le ſuivre, & de le ſaiſir : ce qu'on embraſſe n'a point de corps, quel moïen de le retenir ?

THEOTIME. On prend cela tout naturellement pour un phantôme. Car l'eſprit venant à ſe diſtraire, le principe s'éclypſe, & on eſt tout ſurpris qu'on ne tient rien. On le reprend ce principe : mais il s'échape de nouveau. Et quoiqu'il ne s'échape que lorſqu'on ferme les yeux, comme on les ferme ſouvent ſans s'en appercevoir, on croit que c'eſt le principe qui s'évanoüit. Voilà pourquoi on le regarde comme un phantôme, qui nous fait illuſion.

ARISTE. Il eſt vrai, Theotime : c'eſt je croi pour cela que les principes généraux ont quelque reſſemblance avec les chimeres, & que le commun des hommes, qui n'eſt pas fait au tra-

vail de l'attention, les traite de chimeriques.

THEOTIME. Il y a néanmoins une extrême difference entre ces deux choſes. Car les principes généraux plaiſent à l'eſprit, qu'ils éclairent par leur évidence ; & les phantômes à l'imagination, qui leur donne l'être. Et quoiqu'il ſemble que c'eſt l'eſprit qui forme ces principes, & généralement toutes les véritez, à cauſe qu'elles ſe préſentent à lui en conſequence de ſon attention, je penſe que vous ſçavez bien qu'elles ſont avant nous, & qu'elles ne tirent point leur réalité de l'efficace de nôtre action : car toutes ces véritez immuables ne ſont que les rapports qui ſe trouvent entre les idées, dont l'éxiſtence eſt néceſſaire & éternelle. Mais les phantômes que produit l'imagination, ou qui ſe produiſent dans l'imagination par une ſuite naturelle des loix générales de l'union de l'ame & du corps, ils n'éxiſtent que pour un tems.

ARISTE. Je conviens, Theotime, que rien n'eſt plus ſolide que la vérité, & que plus les véritez ſont générales, plus ont-elles de réalité & de lumiere. Theodore m'en a convaincu. Mais je

ſuis ſi ſenſible & ſi groſſier, que ſouvent je n'y trouve point de goût, & que je ſuis quelquefois tenté de laiſſer tout là.

THEOTIME. Voilà Theodore.

THEODORE. Vous n'en ferez rien, Ariſte. La vérité vaut mieux que les oignons & les choux : c'eſt une excellente manne.

ARISTE. Fort excellente, je l'avouë. Mais elle paroît quelquefois bien vuide & bien peu ſolide. Je n'y trouve pas grand goût : & vous voulez chaque jour qu'on en cueille de nouvelle. Cela n'eſt pas trop plaiſant.

THEODORE. Hé bien, Ariſte, paſſons cette journée, comme les Juifs leur Sabbat. Peut-être qu'hier vous travaillâtes pour deux jours.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, je travaillai beaucoup, mais je ne ramaſſai rien.

THEODORE. Je vous laiſſai pourtant bien en train de tirer des conſequences. Comme vous vous y preniez, vous devriez en avoir vos deux meſures bien pleines.

ARISTE. Quelles meſures, deux gomor? Donnez donc, Theodore, plus

de corps à vos principes, si vous voulez que j'empliſſe ces meſures. Rendez-les plus ſenſibles & plus palpables. Ils me gliſſent entre les doigts : la moindre chaleur les fond : & aprés que j'ai bien travaillé, je trouve que je n'ai rien.

THEODORE. Vous vous nourriſſez, Ariſte, ſans y prendre garde. Ces principes qui vous paſſent par l'eſprit, & qui s'en échapent, y laiſſent toûjours quelque lumiere.

ARISTE. Il eſt vrai : je le ſens bien. Mais recommencer tous les jours, & laiſſer là ma nourriture ordinaire ! Ne pourriez-vous point nous rendre plus ſenſibles les principes de vôtre Philoſophie ?

THEODORE. Je crains, Ariſte, qu'ils en deviennent moins intelligibles. Croïez-moi, je les rends toûjours les plus ſenſibles que je puis. Mais je crains de les corrompre. Il eſt permis d'incarner la vérité pour l'accommoder à nôtre foibleſſe naturelle, & pour ſoûtenir l'attention de l'eſprit, qui ne trouve point de priſe à ce qui n'a point de corps. Mais il faut toûjours que le ſenſible nous mene à l'intelligible, que la chair nous conduiſe à la Raiſon, &

que la vérité paroiſſe telle qu'elle eſt ſans aucun déguiſement. Le ſenſible n'eſt pas le ſolide. Il n'y a que l'intelligible qui par ſon évidence & ſa lumiere puiſſe nourrir des intelligences. Vous le ſçavez. Tâchez de vous en bien ſouvenir, & de me ſuivre.

ARISTE. De quoi voulez-vous parler ?

I. THEODORE. De la Providence générale, ou de la conduite ordinaire que Dieu tient dans le gouvernement du monde.

Vous avez compris, Ariſte, & peut-être mêmes oublié, que l'Etre infiniment parfait, quoique ſuffiſant à lui-même, a pû prendre le deſſein de former cet Univers : qu'il l'a créé pour lui, pour ſa propre gloire : qu'il a mis Jeſus-Chriſt à la tête de ſon ouvrage ; à l'entrée de ſes deſſeins ou de ſes voïes, afin que tout fût divin : qu'il n'a pas dû entreprendre l'ouvrage le plus parfait qui fût poſſible, mais ſeulement le plus parfait qui pût être produit par les voïes les plus ſages ou les plus divines : de ſorte que tout autre ouvrage produit par toute autre voïe, ne puiſſe exprimer plus éxactement les perfections

que Dieu poſſede, & qu'il ſe glorifie de poſſeder. Voilà donc, pour ainſi dire, le Créateur prêt à ſortir hors de lui-même, hors de ſon Sanctuaire éternel : prêt à ſe mettre en marche pour la production des créatures. Voïons quelque choſe de ſa magnificence dans ſon ouvrage : mais ſuivons-le de prés dans les démarches majeſtueuſes de ſa conduite ordinaire.

Pour la magnificence dans ſon ouvrage, elle y éclate de toutes parts. De quelque côté qu'on jette les yeux dans l'Univers, on y voit une profuſion de prodiges. Et ſi nous ceſſons de les admirer, c'eſt aſſurément que nous ceſſons de les conſiderer avec l'attention qu'ils méritent. Car les Aſtronomes qui meſurent la grandeur des Aſtres, & qui voudroient bien ſçavoir le nombre des étoiles, ſont d'autant plus ſurpris d'admiration, qu'ils deviennent plus ſçavans. Autrefois le Soleil leur paroiſſoit grand comme le Peloponeſe : mais aujourd'hui les plus habiles le trouvent un million de fois plus grand que la terre. Les Anciens ne comptoient que mille vingt-deux étoiles : mais perſonne aujourd'hui n'oſe les

Aujourd'hui la Marée.

compter. Dieu même nous avoit dit autrefois que nul homme n'en ſçauroit jamais le nombre : mais l'invention des Teleſcopes nous force bien maintenant à reconnoître que les Catalogues que nous en avons ſont fort imparfaits. Ils ne contiennent que celles qu'on découvre ſans lunettes ; & c'eſt aſſurément le plus petit nombre. Je croi mêmes qu'il y en a beaucoup plus qu'on ne découvrira jamais , qu'il n'y en a de viſibles par les meilleurs Teleſcopes: & cependant il y a bien de l'apparence qu'une fort grande partie de ces étoiles ne le cedent point ni en grandeur , ni en majeſté à ce vaſte corps qui nous paroît ici-bas le plus lumineux & le plus beau. Que Dieu eſt donc grand dans les Cieux ! qu'il eſt élevé dans leur profondeur ! qu'il eſt magnifique dans leur éclat ! qu'il eſt ſage , qu'il eſt puiſſant dans leurs mouvemens reglez !

II. Mais , Ariſte , quittons le grand. Nôtre imagination ſe perd dans ces eſpaces immenſes , que nous n'oſerions limiter , & que nous craignons de laiſſer ſans bornes. Combien d'ouvrages admirables ſur la terre que nous habitons, ſur ce point imperceptible à ceux qui

ne meſurent que les corps celeſtes ! Mais cette terre que Meſſieurs les Aſtronomes comptent pour rien, eſt encore trop vaſte pour moi. Je me renferme dans vôtre Parc. Que d'animaux, que d'oiſeaux, que d'inſectes, que de plantes, que de fleurs & que de fruits !

L'autre jour que j'étois couché à l'ombre, je m'aviſai de remarquer la varieté des herbes & des petits animaux que je trouvai ſous mes yeux. Je comptai, ſans changer de place, plus de vingt ſortes d'inſectes dans un fort petit eſpace, & pour le moins autant de diverſes plantes. Je pris un de ces inſectes, dont je ne ſçai point le nom, & peut-être n'en a-t'il point : car les hommes, qui donnent divers noms, & ſouvent de trop magnifiques, à tout ce qui ſort de leurs mains, ne croïent pas ſeulement devoir nommer les ouvrages du Créateur qu'ils ne ſçavent point admirer. Je pris, dis-je, un de ces inſectes. Je le conſiderai attentivement ; & je ne crains point de vous dire de lui ce que Jeſus-Chriſt aſſure des lys champêtres, que Salomon dans toute ſa gloire n'avoit point de ſi magnifiques ornemens. Aprés que j'eus admiré quelque tems

cette petite créature ſi injuſtement mépriſée, & mêmes ſi indignement & ſi cruellement traitée par les autres animaux, à qui apparemment elle ſert de pâture, je me mis à lire un livre, que j'avois ſur moi, & j'y trouvai une choſe fort étonnante : c'eſt qu'il y a dans le monde un nombre infini d'inſectes pour le moins un million de fois plus petits que celui que je venois de conſiderer, dix mille fois plus petits qu'un grain de ſable.

Lettre de Mr Leuvvenhoech. à Mr VVren.

Sçavez-vous bien, Ariſte, quelle eſt la toiſe, ou la meſure, dont ſe ſervent ceux qui veulent exprimer la petiteſſe de ces atomes vivans, ou, ſi vous voulez, leur grandeur; car quoiqu'ils ſoient petits par rapport à nous, ils ne laiſſent pas d'être fort grands par rapport à d'autres? Cette meſure eſt le diametre de l'œil de ces petits animaux domeſtiques, qui ont tant mordu les hommes, qu'ils les ont forcez de les honorer d'un nom. C'eſt par cette toiſe, mais reduite en pieds & en pouces, car entiere elle eſt trop grande : c'eſt, dis-je, par les parties de cette nouvelle toiſe que ces obſervateurs des curioſitez de la nature meſurent les inſectes, qui ſe trouvent

dans les liqueurs, & qu'ils prouvent par les principes de la Geométrie, que l'on en découvre une infinité, qui ſont mille fois pour le moins plus petits que l'œil d'un poux ordinaire. Que cette meſure ne vous choque point : c'eſt une des plus éxactes & des plus communes. Ce petit animal s'eſt aſſez fait connoître, & l'on en peut trouver en toute ſaiſon. Ces Philoſophes ſont bien-aiſes qu'on puiſſe verifier en tout tems les faits qu'ils avancent, & qu'on juge ſeurement de la multitude & de la délicateſſe des ouvrages admirables de l'Auteur de l'Univers.

ARISTE. Cela me ſurprend un peu. Mais, je vous prie, Theodore, ces animaux imperceptibles à nos yeux, & qui paroiſſent à peu prés comme des atomes avec de bons microſcopes, ſont-ce-là les plus petits ? N'y en auroit-il point encore beaucoup d'autres, qui échaperont éternellement à l'induſtrie des hommes ? Peut-être que les plus petits, qu'on ait encore jamais vûs, ſont aux autres, qu'on ne verra jamais, ce que l'élephant eſt au moucheron. Qu'en penſez-vous ?

THEODORE. Nous nous perdons,

Ariſte, dans le petit auſſi-bien que dans le grand. Il n'y a perſonne, qui puiſſe dire qu'il a découvert enfin le plus petit des animaux. Autrefois c'étoit le ciron: mais aujourd'hui ce petit ciron eſt devenu monſtrueux pour ſa grandeur. Plus on perfectionne les microſcopes, plus on ſe perſuade que la petiteſſe de la matiere ne borne point la ſageſſe du Créateur, & qu'il forme du néant même, pour ainſi dire, d'un atome, qui ne tombe point ſous nos ſens, des ouvrages, qui paſſent l'imagination, & mêmes qui vont bien au delà des plus vaſtes intelligences. Je vas vous le faire comprendre.

III. Quand on eſt bien convaincu, Ariſte, que cette varieté & cette ſucceſſion de beautez, qui ornent l'Univers, n'eſt qu'une ſuite des loix générales des communications des mouvemens, qui dépendent toutes de cette loi ſi ſimple & ſi naturelle, que les corps mûs ou preſſez ſe meuvent toûjours du côté, & à proportion qu'ils ſont moins preſſez. Quand, dis-je, on eſt bien perſuadé que toutes les figures ou modalitez de la matiere n'ont point d'autre cauſe que le mouvement, & que le mouvement

se communique selon quelques loix si naturelles & si simples, qu'il semble que la nature n'agisse que par une aveugle impétuosité, on comprend clairement que ce n'est point la terre qui produit les plantes, & qu'il n'est pas possible que l'union des deux sexes forme un ouvrage aussi admirable qu'est le corps d'un animal. On peut bien croire que les loix générales des communications des mouvemens suffisent, pour développer, & pour faire croître les parties des corps organisez. Mais on ne peut se persuader qu'elles puissent jamais former une machine si composée. On voit bien, si on ne veut avoir recours à une Providence extraordinaire, que c'est une nécessite de croire que le germe d'une plante contient en petit celle qu'elle engendre, & que l'animal renferme dans ses entrailles celui qui en doit sortir. On comprend mêmes qu'il est nécessaire que chaque semence contienne toute l'espece qu'elle peut conserver : que chaque grain de bled, par exemple, contient en petit l'épi qu'il pousse dehors, dont chaque grain renferme de nouveau son épi, dont tous les grains peuvent toûjours être féconds

auſſi-bien que ceux du premier épi. Aſſurement il n'eſt pas poſſible que les ſeules loix des mouvemens puiſſent ajuſter enſemble, & par rapport à certaines fins, un nombre preſque infini de parties organiſées, qui font ce qu'on appelle un animal, ou une plante. C'eſt beaucoup que ces loix ſimples & générales ſoient ſuffiſantes, pour faire croître inſenſiblement, & faire paroître dans leur tems tous ces ouvrages admirables, que Dieu a tous formez dans les premiers jours de la création du monde. Ce n'eſt pas néanmoins que le petit animal, ou le germe de la plante ait entre toutes ſes parties préciſément la même proportion de grandeur, de ſolidité, de figure, que les animaux & les plantes. Mais c'eſt que toutes les parties eſſentielles à la machine des animaux & des plantes ſont ſi ſagement diſpoſées dans leurs germes, qu'elles doivent avec le tems, & en conſequence des loix générales du mouvement, prendre la figure & la forme que nous y remarquons. Cela ſuppoſé.

VI. Concevez, Ariſte, qu'une mouche a autant, & peut-être plus de parties organiſées, qu'un cheval ou qu'un

bœuf. *Un* cheval n'a que quatre pieds, & *une* mouche en a ſix : mais de plus *elle* a des aiſles dont la ſtructure eſt admirable. Vous ſçavez comment eſt faite la tête d'un bœuf. Regardez donc quelque jour celle d'une mouche dans le microſcope, & comparez l'une avec l'autre : vous verrez bien que je ne vous impoſe point. On ne trouve dans l'œil d'un bœuf qu'un ſeul criſtalin : mais on en découvre aujourd'hui pluſieurs milliers dans celui des mouches. Concevez de plus qu'une vache ne fait qu'un ou deux veaux tous les ans, & qu'une mouche fait une eſſain qui contient plus de mille mouches : car plus les animaux ſont petits, plus ils ſont féconds. Et vous ſçavez peut-être qu'aujourd'hui les abeilles n'ont plus de Roi qu'ils honorent, mais ſeulement une Reine qu'ils careſſent, & qui ſeule produit tout un peuple. Tâchez donc maintenant de vous imaginer la petiteſſe effroïable, la délicateſſe admirable de toutes les abeilles, de mille corps organiſez que la mere abeille porte dans ſes entrailles. Et quoique vôtre imagination s'en effraïe, ne penſez pas que la mouche ſe forme du ver, ſans y être

Selon M. Swammerdam une abeille en produit environ 4000.

contenuë, ni le ver de l'œuf, car cela ne ſe conçoit pas.

ARISTE. Comme la matiere eſt diviſible à l'infini, je comprens fort bien que Dieu a pû faire en petit tout ce que nous voïons en grand. J'ai oüi dire qu'un ſçavant Hollandois avoit trouvé le ſecret de faire voir dans les coques des chenilles les papillons qui en ſortent. J'ai vû ſouvent au milieu même de l'hiver, dans les oignons des tulipes, les tulipes entieres avec toutes les parties qu'elles ont au printemps. Ainſi je veux bien ſuppoſer que toutes les graines contiennent une plante, & tous les œufs un animal ſemblable à celui dont ils ſont ſortis.

Swammerdam Hiſtoire des Inſectes.

V. THEODORE. Vous n'y êtes pas encore. Il y a environ ſix mille ans que le monde eſt monde, & que les abeilles jettent des eſſains. Suppoſons donc que ces eſſains ſoient de mille mouches: la premiere abeille devoit être du moins mille fois plus grande que la ſeconde, & la ſeconde mille fois plus grande que la troiſiéme, & la troiſiéme que la quatriéme, toûjours en diminuant juſqu'à la ſix milliéme, ſelon la progreſſion de mille à un. Cela

eſt

eſt clair ſelon la ſuppoſition, par cette raiſon que ce qui contient eſt plus grand que ce qui eſt contenu. Comprenez donc, ſi vous le pouvez, la délicateſſe admirable qu'avoient dans la premiere mouche toutes celles de l'année 1696.

ARISTE. Cela eſt bien facile. Il n'y a qu'à chercher la juſte valeur du dernier terme d'une progreſſion ſous millecuple qui auroit ſix mille & un termes, & dont le premier exprimeroit la grandeur naturelle de la mouche à miel.... Les abeilles de cette année étoient au commencement du monde plus petites qu'elles ne ſont aujourd'hui, mille fois, mille fois, mille fois, dites encore, Theodore, cinq mille neuf cens quatre-vingt-dix-ſept fois mille fois. Voilà leur juſte grandeur ſelon vos ſuppoſitions.

THEODORE. Je vous entens, Ariſte. Pour exprimer le rapport de la grandeur naturelle de l'abeille à celle qu'avoient au commencement du monde les abeilles de cette année 1696. ſuppoſé qu'il y ait ſix mille ans qu'elles ſoient créées, ou plûtôt ſix mille generations de mouches, il n'y a qu'à écrire

une fraction qui ait pour numerateur l'unité, & pour dénominateur auſſi l'unité, mais accompagnée ſeulement de dix-huit mille zero. Voilà une jolie fraction ! Mais ne craignez-vous point qu'une unité ſi briſée & ſi rompuë ne ſe diſſipe, & que vôtre abeille & rien ne ſoient une même choſe ?

ARISTE. Non aſſurément, Theodore. Car je ſçai que la matiere eſt diviſible à l'infini, & que le petit n'eſt tel que par rapport au plus grand. Je conçois ſans peine, quoique mon imagination y réſiſte, que ce que nous appellons un atome, ſe pouvant diviſer ſans ceſſe, toute partie de l'étenduë eſt en un ſens infiniment grande, & que Dieu en peut faire en petit tout ce que nous voïons en grand dans le monde que nous admirons. Ouï la petiteſſe des corps ne peut jamais arrêter la puiſſance divine, je le conçois clairement. Car la Geométrie démontre qu'il n'y a point d'unité dans l'étenduë, & que la matiere ſe peut éternellement diviſer.

THEODORE. Cela eſt fort bien, Ariſte. Vous concevez donc que quand le monde dureroit pluſieurs milliers de

siécles, Dieu a pû former dans une seule mouche toutes celles qui en sortiroient, & ajuster si sagement les loix simples des communications des mouvemens au dessein qu'il auroit de les faire croître insensiblement, & de les faire paroître chaque année, que leur espece ne finiroit point. Que voilà d'ouvrages d'une délicatesse merveilleuse renfermez dans un aussi petit espace qu'est le corps d'une seule mouche! Car sans prophétiser sur la durée incertaine de l'Univers, il y a environ six mille ans que les mouches jettent des essains. Combien pensez-vous donc que la premiere mouche que Dieu a faite, supposé qu'il n'en ait fait qu'une, en portoit d'autres dans ses entrailles pour en fournir jusqu'à ce temsci?

ARISTE. *Cela se peut aisément* compter en faisant certaines suppositions. Combien voulez-vous que chaque mere abeille fasse de femelles dans chaque essain? Il n'y a que cela & le nombre des années à déterminer.

THEODORE. Ne vous arrêtez point à cette supputation. Elle seroit ennuïeuse. Mais ce que vous venez

de concevoir des abeilles, penſez-le à propoſition d'un nombre infini d'autres animaux. Jugez par là du nombre & de la délicateſſe des plantes qui étoient en petit dans les premieres, & qui ſe développent tous les ans pour ſe faire voir aux hommes.

VI. THEOTIME. Quittons, Theodore, toutes ces ſpeculations. Dieu nous fournit aſſez d'ouvrages à nôtre portée, ſans que nous nous arrêtions à ceux que nous ne pouvons point voir. Il n'y a point d'animal ni de plante qui ne marque ſuffiſamment par ſa conſtruction admirable que la ſageſſe du Créateur nous paſſe infiniment. Et il en fait tous les ans avec tant de profuſion, que ſa magnificence & ſa grandeur doit étonner & frapper les hommes les plus ſtupides. Sans ſortir hors de nous-mêmes, nous trouvons dans nôtre corps une machine compoſée de mille reſſorts, & tous ſi ſagement ajuſtez à leur fin, ſi bien liez entr'eux, & ſubordonnez les uns aux autres, que cela ſuffit pour nous abbatre & nous proſterner devant l'Auteur de nôtre être. J'ai lû depuis peu un Livre du mouvement des animaux,

Borelli de motu animal.

qui merite qu'on l'examine. L'Auteur conſidere avec ſoin le jeu de la machine néceſſaire pour changer de place. Il explique éxactement la force des muſcles, & les raiſons de leur ſituation, tout cela par les principes de la Geométrie & des Mécaniques. Mais quoiqu'il ne s'arrête guéres qu'à ce qui eſt le plus facile à découvrir dans la machine de l'animal, il fait connoître tant d'art & de ſageſſe dans celui qui l'a formé, qu'il remplit l'eſprit du Lecteur d'admiration & de ſurpriſe.

ARISTE. Il eſt vrai, Theotime, que l'anatomie ſeule du corps humain ou du plus mépriſé des animaux, répand tant de lumiére dans l'eſprit, & le frappe ſi vivement, qu'il faut être inſenſible pour n'en pas reconnoître l'Auteur.

VII. THEODORE. Vous avez raiſon l'un & l'autre. Mais pour moi, ce que je trouve de plus admirable, c'eſt que Dieu forme tous ces ouvrages excellens, ou du moins les fait croître & les dévelope à nos yeux, en ſuivant éxactement certaines loix générales tres-ſimples & tres-fécon-

des qu'il s'eſt preſcrit. Je n'admire pas tant les arbres couverts de fruits & de fleurs, que leur accroiſſement merveilleux en conſequence des loix naturelles. Un Jardinier prend une veille corde : il la graiſſe avec une figue, & l'enterre dans un ſillon, & je vois quelque tems aprés, que tous ces petits grains qu'on ſent ſous la dent lorſqu'on mange des figues, ont percé la terre, & pouſſé d'un côté des racines, & de l'autre une pepiniere de figuiers. Voilà ce que j'admire ! Arroſer les champs en conſequence des loix naturelles, & avec un élement auſſi ſimple qu'eſt l'eau, faire ſortir de la terre une infinité de plantes & d'arbres de differente nature. Un animal ſe joindre brutalement & machinalement avec un autre, & perpetuer par là ſon eſpece. Un poiſſon ſuivre la femelle & répandre la fécondité ſur les œufs qu'elle perd dans l'eau. Un païs ravagé par la greſle ſe trouver quelque tems aprés tout renouvellé, tout couvert de plantes & de ſes richeſſes ordinaires. Ravir par le moïen du vent les graines des païs épargnez, & les répandre avec la pluïe ſur ceux

qui ont été désolez. Tout cela & une infinité d'effets produits par cette loi si simple & si naturelle, que tout corps doit se mouvoir du côté qu'il est moins pressé, c'est assurément ce qu'on ne sçauroit assez admirer. Rien n'est plus beau, plus magnifique dans l'Univers, que cette profusion d'animaux & de plantes telle que nous venons de la reconnoître. Mais croïez-moi, rien n'est plus divin que la maniere dont Dieu en remplit le monde, que l'usage que Dieu sçait faire d'une loi si simple qu'il semble qu'elle n'est bonne à rien.

ARISTE. Je suis de vôtre avis, Theodore. Laissons aux Astronomes à mesurer la grandeur & le mouvement des astres pour en prédire les éclipses. Laissons aux Anatomistes à décomposer les corps des animaux & des plantes pour en reconnoître les ressorts & la liaison des parties. Laissons en un mot, aux Physiciens à étudier le détail de la nature pour en admirer toutes les merveilles. Arrêtons-nous principalement aux véritez générales de vôtre Metaphysique. Nous avons ce me semble, suffisamment décou-

vert la magnificence du Créateur dans la multitude infinie de ſes ouvrages admirables : ſuivons-le un peu dans les démarches de ſa conduite.

VIII. THEODORE. Vous admirerez, Ariſte, beaucoup plus que vous ne faites, toutes les parties de l'Univers, ou plûtôt la ſageſſe infinie de ſon Auteur, lorſque vous aurez conſideré les regles générales de la Providence. Car quand on examine l'ouvrage de Dieu ſans rapport aux voïes qui le conſtruiſent & qui le conſervent, combien y voit-on de défauts qui ſautent aux yeux, & qui troublent quelque fois ſi fort l'eſprit même des Philoſophes, qu'ils le regardent cet ouvrage admirable, ou comme l'effet néceſſaire d'une nature aveugle, ou comme un mêlange monſtrueux de créatures bonnes & mauvaiſes qui tire leur être d'un bon & d'un méchant Dieu. Mais quand on le compare avec les voïes par leſquelles Dieu doit le gouverner, pour faire porter à ſa conduite le caractere de ſes attributs, tous ces défauts qui defigurent les créatures ne retombent point ſur le Créateur. Car s'il y a des

défauts

défauts dans son ouvrage, s'il y a des monstres & mille & mille désordres, rien n'est plus certain qu'il ne s'en trouve point dans sa conduite. Vous l'avez déja compris, mais il faut tâcher de vous le faire mieux comprendre.

IX. Vous souvenez-vous bien encore, que je vous ai démontré qu'il y a contradiction qu'aucune créature puisse remuër un fêtu par son efficace propre ? *VII. Entretien.*

ARISTE. Oüi, Theodore, je m'en souviens, & j'en suis convaincu. Il n'y a que le Créateur de la matiere qui en puisse être le moteur.

THEODORE. Il n'y a donc que le Créateur qui puisse produire quelque changement dans le monde materiel, puisque toutes les modalitez possibles de la matiere ne consistent que dans les figures sensibles ou insensibles de ses parties, & que toutes ces figures n'ont point d'autre cause que le mouvement.

ARISTE. Je ne comprens pas trop bien ce que vous me dites. Je crains la surprise.

THEODORE. Je vous ai prouvé, Ariste, que la matiere & l'étenduë n'é-

toient qu'une même choſe : ſouvenez-vous en. C'eſt ſur cette ſuppoſition, ou plûtôt ſur cette vérité, que je raiſonne. Car il ne faut que de l'étenduë pour faire un monde materiel, ou du moins tout-à-fait ſemblable à celui que nous habitons. Si vous n'avez pas maintenant les mêmes idées que moi, ce ſeroit en vain que nous parlerions enſemble.

I. Entretien, n. 2. III. Entretien, nomb. 11 & 12.

ARISTE. Je me ſouviens bien que vous m'avez prouvé que l'étenduë étoit un être ou une ſubſtance, & non une modalité de ſubſtance, par cette raiſon qu'on pouvoit y penſer ſans penſer à autre choſe. Car en effet il eſt évident, que tout ce qu'on peut appercevoir ſeul, n'eſt point une maniere d'être, mais un être ou une ſubſtance. Ce n'eſt que par cette voïe qu'on peut diſtinguer les ſubſtances de leurs modalitez. J'en ſuis convaincu. Mais la matiere ne ſeroit-elle point une autre ſubſtance que de l'étenduë ? Cela me revient toûjours dans l'eſprit.

THEODORE. C'eſt un autre mot, mais ce n'eſt point une autre choſe, pourvû que par la matiere vous entendiez ce dont le monde que nous habitons eſt compoſé. Car aſſurément il eſt

composé d'étenduë ; & je ne croi pas que vous pretendiez que le monde materiel soit composé de deux substances. Il y en auroit une d'inutile, & je pense que ce seroit la vôtre ; car je ne voi pas qu'on en puisse rien faire de fort solide. Comment feroit-on, Ariste, un bureau, des chaises, un ameublement de vôtre matiere ? Un tel meuble seroit bien rare & bien precieux. Mais donnez-moi de l'étenduë, & il n'y a rien que je n'en fasse par le moïen du mouvement.

ARISTE. C'est là, Theodore, ce que je ne comprens pas trop bien.

X. THEODORE. Cela est pourtant bien facile, pourvû qu'on juge des choses par les idées qui les représentent, & qu'on ne s'arrête point aux préjugez des sens. Concevez, Ariste, une étenduë indéfinie. Si toutes les parties de cette étenduë conservent entr'elles le même rapport de distance, ce ne sera là qu'une grande masse de matiere. Mais si le mouvement s'y met, & que ses parties changent sans cesse de situation les unes à l'égard des autres ; voilà une infinité de formes introduites, je veux dire une infinité de figures & de confi-

gurations. J'appelle *figure*, la forme d'un corps aſſez grand pour ſe faire ſentir ; & *configuration*, la figure des parties inſenſibles dont les grands corps ſont compoſez.

ARISTE. Oüi voilà toutes ſortes de figures & de configurations. Mais ce ne ſont peut-être pas là tous ces differens corps que nous voïons. Les corps que vous faites avec vôtre étenduë toute ſeule ne different qu'accidentellement : mais la plûpart de ceux que nous voïons different peut-être eſſentiellement. De la terre n'eſt pas de l'eau: une pierre n'eſt pas du pain. Mais il me ſemble que vous ne ſçauriez faire avec vôtre étenduë toute ſeule que des corps d'une même eſpece.

THEODORE. Voilà, Ariſte, les préjugez des ſens qui reviennent. Une pierre n'eſt pas du pain, cela eſt vrai. Mais je vous prie, de la farine eſt-ce du bled ? du pain eſt-ce de la farine ? du ſang. de la chair, des os, eſt-ce du pain, eſt-ce de l'herbe ? Sont-ce là des corps de même ou de differente eſpece ?

ARISTE. Pourquoi me demandez-vous cela ? Qui ne voit que du pain, de

la chair, des os, ſont des corps eſſentiellement differens ?

THEODORE. C'eſt qu'avec du bled on fait de la farine, avec de la farine, du pain, & avec du pain, de la chair & des os. C'eſt par tout la même matiere. Si donc nonobſtant cela vous convenez que tous ces corps ſont de differente eſpece, pourquoi ne voulez-vous pas qu'avec une même étenduë on puiſſe faire des corps eſſentiellement differens ?

ARISTE. C'eſt que vos figures & vos configurations ſont accidentelles à la matiere, & n'en changent point la nature.

THEODORE. Il eſt vrai, la matiere demeure toûjours matiere, quelque figure qu'on lui donne : mais on peut dire qu'un *corps rond n'eſt pas* de même eſpece qu'un corps quarré.

ARISTE. Quoi ! ſi je prens de la cire, & que j'en change la figure, ce ne ſera pas la même cire ?

THEODORE. Ce ſera la même cire, la même matiere : mais on peut dire que ce ne ſera pas le même corps, car aſſurément ce qui eſt rond n'eſt pas quarré. Otons les équivoques. Il eſt

eſſentiel au corps rond que toutes les parties de ſa ſurface ſoient également éloignées de celle qui fait le centre : mais il ne lui eſt point eſſentiel que ſes parties intérieures ou inſenſibles aïent une telle ou telle configuration. De même il eſt eſſentiel à la cire que les petites parties dont elle eſt compoſée aïent une telle configuration : mais on ne la change point, quelque figure qu'on donne à ſa maſſe. Enfin il eſt eſſentiel à la matiere d'être étenduë : mais il ne lui eſt point eſſentiel d'avoir ni telle figure dans ſa maſſe, ni telle configuration dans les parties inſenſibles qui la compoſent. Prenez donc garde, qu'arrive-t'il au bled, lorſqu'il paſſe ſous la meule ? Qu'arrive-t'il à la farine, lorſqu'on la paîtrit & qu'on la cuit ? Il eſt clair qu'on change la ſituation & la configuration de leurs parties inſenſibles, auſſi-bien que la figure de leur maſſe : & je ne comprens pas qu'il puiſſe leur arriver de changement plus eſſentiel.

XI. ARISTE. On pretend, Theodore, qu'il leur ſurvient outre cela une forme ſubſtantielle.

THEODORE. Je le ſçai bien qu'on

le pretend. Mais je ne voi rien de plus accidentel à la matiere que cette chimere. Quel changement cela peut-il faire au bled que l'on broïe ?

ARISTE. C'eſt cela ſeul qui fait que c'eſt de la farine.

THEODORE. Quoi ! ſans cela du bled bien broïé ne ſeroit point réduit en farine ?

ARISTE. Mais peut-être que la farine & le bled ne ſont pas eſſentiellement differens. Ce ſont peut-être deux corps de même eſpece.

THEODORE. Et la farine & la pâte n'eſt-ce qu'une même eſpece ? Prenez garde, de la pâte n'eſt que de la farine & de l'eau bien mêlées enſemble. Penſez-vous qu'à force de bien paîtrir on ne puiſſe pas faire de la pâte ſans le ſecours d'une forme ſubſtantielle ?

ARISTE. Oüi : mais ſans elle on ne peut faire du pain.

THEODORE. C'eſt donc une forme ſubſtantielle qui change la pâte en pain. Nous y voilà. Mais quand eſt-ce qu'elle ſurvient à la pâte ?

ARISTE. Quand le pain eſt cuit, bien cuit.

THEODORE. Il eſt vrai : car du pain

pâteux, ce n'eſt pas proprement du pain. Cela n'a point encore d'autre forme ſubſtantielle que celle du bled, ou de la farine, ou de la pâte, car ces trois corps ſont de même eſpece. Mais ſi la forme ſubſtantielle manquoit à venir, de la pâte bien cuite ne ſeroit-ce pas du pain? Or elle ne vient cette forme, que lorſque la pâte eſt cuite. Tâchons donc de nous en paſſer. Car enfin il eſt bien difficile de la tirer à propos de la puiſſance de la matiere ; on ne ſçait comment s'y prendre.

ARISTE. Je voi bien, Theodore, que vous voulez vous divertir ; mais que ce ne ſoit point à mes dépens : car je vous declare que j'ai toûjours regardé ces formes pretenduës comme des fictions de l'eſprit humain. Dites-moi plûtôt d'où vient que tant de gens ont donné dans cette opinion.

THEODORE. C'eſt que les ſens y conduiſent tout naturellement. Comme nous avons des ſentimens eſſentiellement differens a l'occaſion des objets ſenſibles, nous ſommes portez à croire que ces objets different eſſentiellement. Et cela eſt vrai en un ſens : car les configurations des parties inſenſibles de la

cire ſont eſſentiellement differentes de celles de l'eau. Mais comme nous ne voïons pas ces petites parties, leur configuration, leur difference; nous jugeons que les maſſes qu'elles compoſent ſont des ſubſtances de differente eſpece. Or l'experience nous apprend que dans tous les corps il y a un ſujet commun, puiſqu'ils ſe font les uns des autres. Nous concluons donc qu'il faut qu'il y ait quelque choſe qui en faſſe la difference ſpecifique; & c'eſt ce que nous attribuons à la forme ſubſtantielle.

XII. ARISTE. Je comprens bien, Theodore, que ce grand principe que vous avez prouvé ſi au long dans nos entretiens * precedens eſt bien néceſſaire, ſçavoir qu'il ne faut point juger de la nature des corps par les ſentimens qu'ils excitent en nous, mais ſeulement par l'idée qui les repréſente, & ſur laquelle ils ont tous été formez. Nos ſens ſont des faux témoins, qu'il ne faut écouter que ſur les faits. Ils nous marquent confuſément le rapport que les corps qui nous environnent ont avec le nôtre, & cela ſuffiſamment bien pour la conſervation de la vie; mais il n'y a rien d'éxact dans leurs dé-

* *Entret. III. IV. & V.*

positions. Suivons toûjours ce principe.

THEODORE. Suivons-le, Ariſte, & comprenons bien que toutes les modalitez de l'étenduë ne ſont & ne peuvent être que des figures, configurations, mouvemens ſenſibles ou inſenſibles, en un mot que des rapports de diſtance. Une étenduë indéfinie ſans mouvement, ſans changement de rapport de diſtance entre ſes parties, ce n'eſt donc qu'une grande maſſe de matiere informe. Que le mouvement ſe mette à cette maſſe, & en meuve les parties en une infinité de façons, voilà donc une infinité de differens corps. Car, prenez-y garde, il eſt impoſſible que toutes les parties de cette étenduë changent également de rapport de diſtance à l'égard de toutes les autres : car c'eſt à cauſe de cela qu'on ne peut concevoir que les parties de l'étenduë ſe meuvent, qu'on y découvre une infinité de figures, ou de corps differens. Vôtre tête, par exemple, conſervant avec vôtre cou & les autres parties de vôtre corps le même rapport de diſtance, tout cela ne fait qu'un corps. Mais comme les parties de l'air qui vous environnent, ſe remuënt

diverſement ſur vôtre viſage, & ſur le reſte de vôtre machine, cet air ne fait *point* corps avec vous. Conſiderez chaque partie des fibres de vôtre corps, & concevez que le rapport de diſtance qu'a telle ou telle partie déterminée à telle ou telle de ſes voiſines, ne change point, ou tres-peu; & que le rapport de diſtance qu'elle a avec quantité d'autres de ſes voiſines change ſans ceſſe: vous conſtruirez par là une infinité de petits canaux dans leſquels les humeurs circuleront. Telle ou telle partie d'une fibre de vôtre main ne s'éloigne point d'une autre partie voiſine de la même fibre, mais elle change ſans ceſſe de ſituation par rapport aux eſprits, au ſang, aux humeurs & à un nombre infini de petits corps qui la viennent toucher en paſſant, & *qui s'échapent* continuellement par les portes que laiſſe dans nôtre chair l'entrelaſſement de nos fibres. Voilà ce qui fait que telle partie ou telle fibre eſt préciſément ce qu'elle eſt. Conſiderez donc par l'eſprit toutes les parties dont vos fibres ſont compoſées. Comparez-les les unes avec les autres, & avec les humeurs fluides de vôtre corps, & vous verrez ſans peine

ce que je veux vous faire comprendre.

ARISTE. Je vous ſuis, Theodore. Aſſurément rien n'eſt plus clair, que toutes les modalitez poſſibles de l'étenduë ne ſont que des rapports de diſtance, & que ce n'eſt que par la varieté du mouvement & du repos des parties de la matiere, que ſe produit cette varieté de figures ou de corps differens que nous admirons dans le monde. Quand on juge des objets par les ſentimens qu'on en a, on ſe trouve à tous momens dans un étrange embarras: car on a ſouvent des ſentimens eſſentiellement differens des mêmes objets, & des ſentimens ſemblables de ſubſtances bien differentes. Le rapport des ſens eſt toûjours obſcur & confus. Il faut juger de toutes choſes par les idées qui repréſentent leur nature. Si je conſulte mes ſens, la neige, la greſle, la pluïe, les vapeurs, ſont des corps de differente eſpece. Mais en conſultant l'idée claire & lumineuſe de l'étenduë, je conçois bien, ce me ſemble, qu'un peu de mouvement peut reduire la glace en eau, & mêmes en vapeur, ſans changer la configuration des petites parties dont ces corps ſont compoſez. Je conçois mêmes qu'en chan-

geant leur configuration, il n'y a rien qu'on n'en puisse faire. Car puisque tous les corps ne different essentiellement que par la grosseur, la configuration, le mouvement, & le repos des parties insensibles dont leurs masses sont composées, il est évident que pour faire de l'or, par exemple, avec du plomb, ou avec tout ce qu'il vous plaira, il n'y a qu'à diviser, ou plûtôt qu'à joindre les petites parties du plomb, & leur donner la grosseur & la configuration essentielle aux petites parties de l'or, & qui font que telle matiere est de l'or. Cela se conçoit sans peine. Mais je croi néanmoins que ceux qui cherchent la pierre philosophale, reduiront plûtôt leur or en cendres & en fumée, qu'ils n'en feront de nouveau.

THEODORE. Il est vrai, Ariste. Car qui sçait quelle est la grosseur & la configuration des petites parties de ce métail si recherché? Mais que cela soit connu: qui sçait comment sont configurées les petites parties du plomb ou du vif argent? Mais donnons encore à ces operateurs qui travaillent aveuglément au hazard, que trois parties de vif argent jointes ensemble de telle manie-

re, faſſent au juſte une de ces petites parties dont l'or eſt compoſé ; je les défie de les joindre ſi éxactement ces trois parties, qu'elles n'en faſſent plus qu'une ſemblable à celles de l'or. Aſſurément la matiere ſubtile, qui ſe fait place par tout, les empêchera bien de les joindre éxactement. Peut-être fixeront-ils le mercure, mais ſi mal, ſi imparfaitement, qu'il ne pourra ſentir le feu ſans s'élever en vapeur. Qu'ils le fixent néanmoins d'une maniere qu'il ſouffre bien les épreuves : que ſera-ce ? Un metail nouveau : plus beau que l'or, je le veux ; mais peut-être fort mépriſé. Les parties du vif argent ſeront jointes 4. à 4. 5 à 5. 6 à 6. Mais par malheur il falloit qu'elles ne le fuſſent que trois à trois. Elles ſeront jointes d'un ſens, au lieu de l'être d'un autre. Elles laiſſeront entr'elles certains vuides, qui lui ôteront de ſon poids, & qui lui donneront une couleur dont on ſera mécontent. Les corps, Ariſte, ſe changent facilement en d'autres, quand il n'eſt pas néceſſaire que leurs parties inſenſibles changent de configuration. Les vapeurs ſe changent facilement en pluïe : c'eſt qu'il ſuffit pour cela qu'elles diminuënt

leur mouvement, & qu'elles se joignent imparfaitement plusieurs ensemble. Et par une raison semblable, il ne faut qu'un vent froid pour durcir la pluïe en gresle. Mais pour changer l'eau, par exemple, en tout ce qui s'en fait dans les plantes, outre le mouvement, sans lequel rien ne se fait, il faut des moules faits exprés pour figer ensemble de telle & telle maniere cette matiere si coulante.

THEOTIME. Hé bien, Theodore, à quoi vous arrêtez-vous ? Vous vouliez parler de la Providence, & vous vous engagez dans des questions de Physique.

THEODORE. Je vous remercie, Theotime: peut-être m'allois-je égarer. Néanmoins il me semble que tout ce que nous venons de dire n'est pas fort éloigné de nôtre sujet. Il falloit qu'Ariste comprît bien, que c'est par le mouvement que les corps changent de figure dans leurs masses, & de configuration dans leurs parties insensibles. Il falloit, pour ainsi dire, lui faire sentir cette vérité ; & je pense que ce que nous venons de dire y peut servir. Venons donc à la Providence.

XIII. C'est assurément par le soleil

que Dieu anime le monde que nous habitons. C'eſt par lui qu'il éleve les vapeurs. C'eſt par le mouvement des vapeurs qu'il produit les vents. C'eſt par la contrarieté des vents qu'il amaſſe les vapeurs, & qu'il les reſout en pluïes ; & c'eſt par les pluïes qu'il rend fécondes nos terres. Que cela ſoit, ou ne ſoit pas, Ariſte, tout-à-fait, comme je vous le dis, il n'importe. Vous croïez du moins, par exemple, que la pluïe fait croître l'herbe : car s'il ne pleut tout ſe ſeche. Vous croïez que telle herbe a la force de purger, celle-ci de nourrir, celle-là d'empoiſonner: que le feu amollit la cire, qu'il durcit la boüe, qu'il brûle le bois, qu'il en reduit une partie en cendre, & enfin en verre. En un mot vous ne doutez pas que tous les corps ont certaines qualitez ou vertus, & que la Providence ordinaire de Dieu conſiſte dans l'application de ces vertus, par leſquelles il produit cette varieté que nous admirons dans ſon ouvrage. Or ces vertus, auſſi-bien que leur application, ne conſiſtent que dans l'efficace du mouvement, puiſque c'eſt par le mouvement que tout ſe fait. Car il eſt évident que le feu ne brûle que par le mouvement

vëment de ſes parties : qu'il n'a la vertu de durcir la bouë, que parce que les parties qu'il répand de tous côtez venant à rencontrer l'eau qui eſt dans la terre, elles la chaſſent par le mouvement qu'elles lui communiquent, & ainſi des autres effets. Le feu n'a donc ni force ni vertu que par le mouvement de ſes parties; & l'application de cette force ſur tel ſujet ne vient que du mouvement qui a tranſporté ce ſujet auprés du feu. De même. ...

ARISTE. Ce que vous dites du feu, je l'étens à toutes les cauſes & à tous les effets naturels. Continuez.

XIV. THEODORE. Vous comprenez donc bien, que la Providence ordinaire ſe réduit principalement à deux choſes : aux loix des communications des mouvemens, puiſque tout ſe fait dans les corps par le mouvement; & à la ſage combinaiſon que Dieu a miſe dans l'ordre de ſes créatures au tems de leur création, afin que ſon ouvrage pût ſe conſerver par les loix naturelles qu'il avoit reſolu de ſuivre.

A l'égard des loix naturelles du mouvement, Dieu a choiſi les plus ſimples. Il a voulu, & veut encore maintenant

que tout corps mû ſe meuve, ou tende à ſe mouvoir en ligne droite ; & qu'à la rencontre des autres corps, il ne s'éloigne de la ligne droite que le moins qu'il eſt poſſible. Que tout corps ſe tranſporte du côté vers lequel il eſt pouſſé : & s'il eſt pouſſé en même tems par deux mouvemens contraires, que le plus grand mouvement l'emporte ſur le plus foible : mais ſi ces deux mouvemens ne ſont pas directement contraires, qu'il ſe meuve ſelon une ligne qui ſoit la diagonale d'un parallelogramme, dont les côtez aïent réciproquement même proportion que ces mouvemens. En un mot Dieu a choiſi les loix les plus ſimples dépendemment de cet unique principe, que le plus fort doit vaincre le plus foible ; & avec cette condition, qu'il y auroit toûjours dans le monde une égale quantité de mouvement de même part, je veux dire que le centre de gravité des corps avant & aprés leur choc demeure toûjours le même, ſoit que ce centre ſoit en repos ou en mouvement. J'ajoûte cette condition, parce que l'experience nous l'apprend : outre que Dieu étant immuable dans ſa nature, plus on donne

d'uniformité à ſon action, plus on fait porter à ſa conduite le caractere de ſes attributs.

Il n'eſt pas néceſſaire, Ariſte, d'entrer davantage dans le détail de ces * loix naturelles que Dieu ſuit dans le cours ordinaire de ſa Providence. Qu'elles ſoient telles qu'il vous plaira, cela importe fort peu maintenant. Vous ſçavez certainement que Dieu ſeul meut les corps; qu'il fait tout en eux par le mouvement; qu'il ne leur communique le mouvement de l'un à l'autre que ſelon certaines loix telles qu'elles puiſſent être: que l'application de ſes loix vient de la rencontre des corps. Vous ſçavez que le choc des corps eſt, à cauſe de leur impénétrabilité, la cauſe occaſionnelle ou naturelle qui détermine l'efficace des loix *générales*. Vous ſçavez que Dieu agit toûjours d'une maniere ſimple & uniforme: qu'un corps mû va toûjours tout droit, mais que l'impénétrabilité oblige le moteur au changement: que cependant il ne change que le moins qu'il eſt poſſible, ſoit parce qu'il ſuit toûjours les mêmes loix ſoit parce que les loix qu'il ſuit ſont les

* *Elles ſont expliquées dans le 3a vol. de la Rech. de la Ver. de l'édition de Paris en 1700. VII. Entretien.*

plus ſimples qu'il y ait. Cela ſuffit pour ce qui regarde les loix générales des communications des mouvemens. Venons à la formation de l'Univers, & à la ſage combinaiſon que Dieu a miſe entre toutes ſes parties au tems de la création pour tous les ſiécles,& par rapport à ces loix générales,car c'eſt en cela que conſiſte le merveilleux de la Providence divine. Suivez-moi, je vous prie.

XV. Je penſe, Ariſte, à une maſſe de matiere ſans mouvement. Ne voilà qu'un bloc. J'en veux faire une ſtatuë. Un peu de mouvement me la formera bien-tôt. Car qu'on remuë le ſuperflu qui par le repos faiſoit corps avec elle, la voilà faite. Je veux que cette ſtatuë n'ait pas ſeulement la figure d'un homme,mais qu'elle en ait auſſi les organes, & toutes les parties que nous ne voïons pas. Encore un peu de mouvement me les formera. Car que la matiere qui environne celle dont je veux, par exemple, faire le cœur, ſe meuve, le reſte demeurant comme immobile, elle ne fera plus corps avec le cœur. Voilà donc le cœur formé. Je puis de même achever en idée les autres organes, tels que je les conçois. Cela eſt évident. Enfin

je veux que ma ſtatuë n'ait pas ſeulement les organes du corps humain, mais de plus que la maſſe dont elle eſt faite ſe change en chair & en os, en eſprit & en ſang, en cerveau & le reſte. Encore un peu de mouvement me donnera ſatisfaction. Car ſuppoſé que la chair ſoit compoſée de fibres de telle ou telle configuration, & entrelaſſées entr'elles de telle ou telle maniere, ſi la matiere qui remplit les entrelaſſemens des fibres que je conçois, vient à ſe mouvoir, ou à n'avoir plus le même rapport de diſtance à celle dont ces fibres doivent être compoſées, voilà de la chair : & je conçois de même qu'avec un peu de mouvement, le ſang, les eſprits, les vaiſſeaux & tout le reſte du corps humain ſe peut former. Mais ce qui paſſe infiniment la capacité de nôtre eſprit, c'eſt de ſçavoir quelles ſont les parties qu'il faut remuër, quelles ſont celles qu'il faut ôter, & celles qu'il faut laiſſer.

Suppoſons maintenant que je veüille prendre dans cette machine ſemblable à la nôtre une fort petite portion de matiere, & lui donner telle figure, tels organes, telle configuration dans ſes parties qu'il me plaira ; tout cela s'exe-

cutera toûjours par le moïen du mouvement, & ne pourra jamais s'executer que par lui. Car il eſt évident qu'une partie de matiere qui fait corps avec une autre, n'en peut être ſeparée que par le mouvement. Ainſi je conçois ſans peine, que dans un corps humain Dieu en peut former un autre de même eſpece mille ou dix mille fois plus petit, & dans celui-ci un autre, & ainſi de ſuite dans la même proportion de mille, ou dix mille à un; & cela tout d'un coup en donnant une infinité de divers mouvemens, que lui ſeul connoît, aux parties infinies d'une certaine maſſe de matiere.

ARISTE. Ce que vous me dites-là du corps humain, il eſt facile de l'appliquer à tous les corps organiſez des animaux & des plantes.

XVI. THEODORE. Bien donc, Ariſte. Concevez maintenant une maſſe indéfinie de matiere auſſi grande que l'Univers, & que Dieu en veut faire un bel ouvrage, mais un ouvrage qui ſubſiſte, & dont toutes les beautez ſe conſervent ou ſe perpetuent dans leurs eſpeces. Comment s'y prendra-t'il? Remuëra-t'il d'abord les parties de la ma-

tiere au hazard, pour en former le monde peu à peu en suivant certaines loix ; ou bien s'il le formera tout d'un coup ? Prenez garde, l'Etre infiniment parfait connoît toutes les suites de tous les mouvemens qu'il peut communiquer à la matiere, quelques loix des communications des mouvemens que vous supposiez.

ARISTE. Il me paroît clair que Dieu ne remuëra point inutilement la matiere : & puisque la premiere impression qu'il peut communiquer à toutes ses parties, suffit pour produire toutes sortes d'ouvrages, assurément il ne s'avisera pas de les former peu à peu par quantité de mouvemens inutiles.

THEOTIME. Mais que deviendront les loix générales des communications des mouvemens, si Dieu ne s'en sert point ?

ARISTE. Cela m'embarrasse un peu.

THEODORE. De quoi vous embarrassez-vous ? Ces loix n'obligent encore à rien, ou plûtôt elles ne sont point. Car c'est le choc des corps qui est la cause occasionnelle des loix des communications des mouvemens. Or sans cause occasionnelle il ne peut y avoir de loi générale. Donc avant que Dieu eût

mû la matiere, & par conſequent avant que les corps pûſſent ſe choquer, Dieu ne devoit & ne pouvoit point ſuivre les loix générales des communications des mouvemens. De plus Dieu ne ſuit des loix générales que pour rendre ſa conduite uniforme, & lui faire porter le caractere de ſon immutabilité. Ainſi le premier pas de cette conduite, les premiers mouvemens ne peuvent & ne doivent pas être déterminez par ces loix. Enfin il faudroit une infinité de loix générales, ce qui feroit qu'elles ne ſeroient gueres générales, afin de pouvoir en les ſuivant éxactement, former les corps organiſez des animaux & des plantes. Ainſi la premiere impreſſion de mouvement, que Dieu a miſe d'abord dans la matiere, ne devant, & ne pouvant pas mêmes être actuellement reglée ſelon certaines loix générales, elle devoit l'être uniquement par rapport à la beauté de l'ouvrage que Dieu vouloit former, & qu'il devoit conſerver dans la ſuite du tems en conſequence des loix générales. Or cette premiere impreſſion de mouvement ſagement diſtribuée ſuffiſoit pour former tout d'un coup les animaux & les plantes,

qui

qui ſont les ouvrages les plus excellens que Dieu ait fait de la matiere, & tout le reſte de l'Univers. Cela eſt évident; puiſque tous les corps ne different entr'eux que par la figure de leurs maſſes, & par la configuration de leurs parties; & que le mouvement ſeul peut faire tout cela, comme vous en êtes demeuré d'accord. Donc, Ariſte, vous avez eu raiſon de dire que Dieu a fait tout d'un coup de chaque maſſe de matiere ce qu'il en a voulu former. Car quoique Dieu ait formé les parties de l'Univers les unes aprés les autres, ainſi que l'Ecriture ſemble nous l'apprendre, il ne s'enſuit pas qu'il ait emploïé quelque tems, & ſuivi quelques loix générales pour les conduire peu à peu à leur perfection. *Dixit, & facta ſunt.* C'eſt que la premiere impreſſion de mouvement a ſuffi pour les produire en un inſtant.

XVII. THEOTIME. Cela étant ainſi, je comprens bien que c'eſt perdre ſon tems, que de vouloir expliquer par les principes Carteſiens, ou par d'autres ſemblables, l'Hiſtoire que l'Ecriture nous fait de la Création.

THEODORE. Aſſurément on ſe

trompe, ſi on pretend prouver que Dieu a formé le monde en ſuivant certaines loix générales des communications des mouvemens. Mais on ne perd pas ſon tems de rechercher ce qui doit arriver à la matiere en conſequence des loix des mouvemens. Et voici pourquoi. C'eſt qu'encore que Dieu ait formé tout d'un coup chaque partie de l'Univers, il a dû avoir égard aux loix de la nature, qu'il vouloit ſuivre conſtamment, pour faire porter à ſa conduite le caractere de ſes attributs. Car certainement ſon ouvrage n'auroit pas pû ſe conſerver dans ſa beauté, s'il ne l'avoit proportionné aux loix du mouvement. Un ſoleil quarré n'auroit pas pû durer longtems : un ſoleil ſans lumiere ſeroit bientôt devenu tout brillant. Vous avez lû, Theotime, la Phyſique de Mr Deſcartes ; & vous, Ariſte, vous la lirez quelque jour, car elle le merite bien. Ainſi il n'eſt pas néceſſaire que je m'explique davantage.

Il faudroit maintenant éxaminer quelle a dû être cette premiere impreſſion de mouvement par laquelle Dieu a formé tout d'un coup l'Univers pour un certain nombre de ſiécles : car c'eſt là,

pour ainſi dire, le point de vûë dont je veux vous faire regarder & admirer la ſageſſe infinie de la Providence ſur l'arrangement de la matiere. Mais j'appréhende que vôtre imagination, peut-être déja fatiguée par les choſes trop générales dont nous venons de parler, ne vous laiſſât point aſſez d'attention pour contempler un ſi vaſte ſujet. Car, Ariſte, que ce premier pas de la conduite de Dieu, que cette premiere impreſſion de mouvement que Dieu va faire, renferme de ſageſſe ! que de rapports, que de combinaiſons de rapports ! Certainement Dieu avant cette premiere impreſſion en a connu clairement toutes les ſuites, & toutes les combinaiſons de ces ſuites ; non ſeulement toutes les combinaiſons phyſiques, mais toutes les combinaiſons du phyſic avec le moral, & toutes les combinaiſons du naturel avec le ſurnaturel. Il a comparé enſemble toutes ces ſuites avec toutes les ſuites de toutes les combinaiſons poſſibles dans toutes ſortes de ſuppoſitions. Il a, dis-je, tout comparé dans le deſſein de faire l'ouvrage le plus excellent par les voïes les plus ſages & les plus divines. Il n'a rien négligé de

ce qui pouvoit faire porter à ſon action le caractere de ſes attributs ; & le voilà qui ſans héſiter ſe détermine à faire ce premier pas. Tâchez, Ariſte, de voir où ce premier pas conduit. Prenez garde qu'un grain de matiere pouſſé d'abord à droit, au lieu de l'être à gauche, pouſſé avec un degré de force plus ou moins grand, pouvoit tout changer dans le phyſic, delà dans le moral, que dis-je ! dans même le ſurnaturel. Penſez donc à la ſageſſe infinie de celui qui a ſi bien comparé & reglé toutes choſes, que dés le premier pas qu'il fait, il ordonne tout à ſa fin, & va majeſtueuſement, invariablement, toûjours divinement, ſans jamais ſe démentir, ſans jamais ſe repentir, juſqu'à ce qu'il prenne poſſeſſion de ce Temple ſpirituel qu'il conſtruit par Jeſus-Chriſt, & auquel il rapporte toutes les démarches de ſa conduite.

ARISTE. Vraiment, Theodore, vous avez raiſon de finir nôtre entretien : car nous nous perdrions bien-tôt dans un ſi vaſte ſujet.

THEODORE. Penſez-y, Ariſte, car dés demain il faut nous y engager.

ARISTE. Si nous nous embar-

quons sur cet Ocean, nous y perirons.

THEODORE. Non : nous n'y perirons point, pourvû que nous ne sortions pas du vaisseau qui nous doit porter. Demeurans dans l'Eglise, toûjours soûmis à son autorité, si nous heurtons legerement contre les écüeils, nous n'y ferons pas naufrage. L'homme est fait pour adorer Dieu dans la sageſſe de sa conduite : tâchons de nous perdre heureusement dans ses profondeurs. Jamais l'esprit humain n'est mieux disposé, que lorsqu'il adore par un silence forcé les perfections divines. Mais ce silence de l'ame ne peut succeder qu'à la contemplation de ce qui nous passe. Courage donc, Ariste, contemplez, admirez la Providence générale du Créateur. Je vous ai placé au point de vûë d'où vous devez découvrir une sageſſe incompréhensible.

XI. ENTRETIEN.

Continuation du même ſujet. De la Providence générale dans l'arrangement des corps, & dans les combinaiſons infiniment infinies du Phyſic avec le Moral, du naturel avec le ſurnaturel.

THEODORE. Avez-vous, Ariſte, fait quelques efforts d'eſprit pour comparer la premiere impreſſion du mouvement que Dieu a communiqué à la matiere, la premiere de ſes démarches dans l'Univers, avec les loix générales de ſa Providence ordinaire, & avec les divers ouvrages qui devoient ſe conſerver & ſe développer par l'efficace de ces loix ? Car c'eſt de cette premiere impreſſion de mouvement d'où il faut jetter les yeux ſur la conduite de Dieu. C'eſt le point de vûë de la Providence générale : car Dieu ne ſe repent & ne ſe dément jamais. Avez-vous donc regardé delà le bel ordre des créatures, & la conduite ſimple & uniforme du Créateur ?

ARISTE. Oüi, Theodore : mais j'ai la vûë trop courte. J'ai découvert bien du païs ; mais cela ſi confuſément, que je ne ſçai que vous dire. Vous m'avez placé trop haut. On découvre de fort loin, mais on ne ſçait ce qu'on voit. Vous m'avez, pour ainſi dire, guindé au deſſus des nuës, & la tête me tourne quand je regarde ſous moi.

THEODORE. Hé bien ; Ariſte, deſcendons un peu.

THEOTIME. Mais plus bas nous ne verrons rien.

ARISTE. Ah ! je vous prie, Theodore, un peu plus de détail.

THEODORE. Deſcendons, Theotime, puiſqu'Ariſte le ſouhaite. Mais n'oublions pas tous trois nôtre point de vûë, car il y faudra monter bien-tôt, dés que nôtre imagination ſera un peu raſſurée, & fortifiée par un détail plus ſenſible & plus à nôtre portée.

I. Souvenez-vous, Ariſte, de nos abeilles d'hier. C'eſt un ouvrage admirable que ce petit animal. Combien d'organes differens, que d'ordre, que de liaiſons, que de rapports dans toutes ſes parties ! ne vous imaginez pas qu'il en ait moins que les élephans : appa-

remment il en a davantage. Comprenez donc, ſi vous le pouvez, le nombre & le jeu merveilleux de tous les reſſorts de cette petite machine. C'eſt l'action foible de la lumiere qui les débande tous ces reſſorts. C'eſt la preſence ſeule des objets qui en détermine & qui en régle tous les mouvemens. Jugez donc par l'ouvrage ſi éxactement formé, ſi diligemment achevé de ces petits animaux, non de leur ſageſſe & de leur prévoïance, car ils n'en ont point; mais de la ſageſſe & de la prévoïance de celui qui a aſſemblé tant de reſſorts, & qui les a ordonnez ſi ſagement par rapport à tant de divers objets & de fins differentes. Aſſurément, Ariſte, vous ſeriez plus ſçavant que tout ce qu'il y a jamais eu de Philoſophes, ſi vous ſçaviez éxactement les raiſons de la conſtruction des parties de ce petit animal.

ARISTE. Je le croi, Theodore. Cela nous paſſe déja. Mais s'il faut une ſi grande adreſſe & une ſi profonde intelligence pour former une ſimple mouche, comment en produire une infinité toutes renfermées les unes dans les autres, & par conſequent toutes plus pe-

tites toûjours dans la proportion sous-millecuple, puisqu'une seule en produit mille, & que ce qui contient est plus grand que ce qui est contenu ? Cela effraïe l'imagination : mais que l'esprit reconnoît de sagesse dans l'Auteur de tant de merveilles !

THEODORE. Pourquoi cela, Ariste? Si les petites abeilles sont organisées comme les plus grandes, qui en conçoit une grande, en peut concevoir une infinité de petites renfermées les unes dans les autres. Ce n'est donc point la multitude & la petitesse de ces animaux tous semblables qui doit augmenter vôtre admiration pour la sagesse du Créateur. Mais vôtre imagination effraïée admire en petit ce qu'on a coûtume de ne voir qu'en grand.

ARISTE. Je croïois, Theodore, que je ne pouvois trop admirer.

THEODORE. Oüi : mais il ne faut admirer que par raison. Ne craignez point : si l'admiration vous plaît, vous trouverez bien dequoi vous satisfaire dans la multitude & la petitesse de ces abeilles renfermées les unes dans les autres.

ARISTE. Comment cela donc ?

THEODORE. C'eſt qu'elles ne ſont pas toutes ſemblables.

ARISTE. Je me l'imaginois bien ainſi. Car quelle apparence que les vers de ces mouches, & les œufs de ces vers, aïent autant d'organes que les mouches mêmes, comme vous le pretendiez hier ?

II. THEODORE. Que vous imaginiez mal, Ariſte ! Car tout au contraire les vers ont toutes les parties organiques des mouches ; mais ils ont de plus celles qui ſont eſſentielles aux vers, c'eſt à dire, celles qui ſont abſolument néceſſaires, afin que les vers puiſſent chercher, devorer & preparer le ſuc nourricier de la mouche qu'ils portent en eux & qu'ils conſervent par le moïen des organes & ſous la forme de ver.

ARISTE. Oh oh ! a ce compte-là les vers ſont plus admirables que les mouches : ils ont bien plus de parties organiques.

THEODORE. Oüi, Ariſte. Et les œufs des vers ſont encore plus admirables que les vers mêmes ; & ainſi en remontant. De ſorte que les mouches de cette année avoient beaucoup plus d'organes il y a mille ans, qu'elles n'en

ont preſentement. Voilà un étrange paradoxe. Mais prenez garde. Il eſt facile de comprendre que les loix générales des communications des mouvemens ſont trop ſimples pour conſtruire des corps organiſez.

ARISTE. Il eſt vrai, cela me paroît ainſi. C'eſt beaucoup qu'elles ſuffiſent pour les faire croître. Il y a des gens qui pretendent que les inſectes viennent de pourriture. Mais ſi une mouche a autant de parties organiſées qu'un bœuf, j'aimerois autant dire que ce gros animal ſe pourroit former d'un tas de bouë, que de ſoûtenir que les mouches s'engendrent d'un morceau de chair pourrie.

THEODORE. Vous avez raiſon. Mais puiſque les loix du mouvement ne peuvent conſtruire des corps compoſez d'une infinité d'organes, c'eſt donc une néceſſité que les mouches ſoient renfermées dans les vers dont elles éclo-ſent. Ne penſez pas néanmoins, Ariſte, que l'abeille qui eſt encore renfermée dans le ver dont elle doit ſortir, ait entre ſes parties organiques la même proportion de groſſeur, de ſolidité, de configuration, que lorſqu'elle en eſt

ſortie. Car on a remarqué ſouvent que la tête, par exemple, du poulet, lorſqu'il eſt dans l'œuf, & qu'il paroît comme ſous la forme d'un ver, eſt beaucoup plus groſſe que tout le reſte du corps, & que les os ne prennent leur conſiſtance qu'aprés les autres parties. Je pretens ſeulement, que toutes les parties organiques des abeilles ſont formées dans leurs vers, & ſi bien proportionnées aux loix des mouvemens, que par leur propre conſtruction, & l'efficace de ſes loix, elles peuvent croître & prendre la figure convenable à leur état, ſans que Dieu, pour ainſi dire, y touche de nouveau par une Providence extraordinaire. Car c'eſt en cela que conſiſte la ſageſſe incompréhenſible de la Providence divine. C'eſt ce qui la peut juſtifier, quoiqu'il s'engendre ſouvent des animaux monſtrueux; car Dieu ne doit pas faire un miracle pour les empêcher de ſe former. Au tems de la Création, il a conſtruit pour les ſiécles futurs les animaux & les plantes. Il a établi les loix des mouvemens néceſſaires pour les faire croître. Maintenant il ſe repoſe, parce qu'il ne fait plus que ſuivre ces loix.

ARISTE. Que de sageſſe dans la Providence générale du Créateur !

THEODORE. Voulez-vous que nous remontions un peu à nôtre point de vûë, d'où nous venons jetter les yeux sur les merveilles de la Providence ?

ARISTE. J'y suis, ce me semble, Theodore. J'admire & j'adore avec tout le respect dont je suis capable la sageſſe infinie du Créateur dans la varieté & la juſteſſe incompréhenſible des mouvemens divers qu'il a imprimez d'abord à cette petite portion de matiere dans laquelle il a formé tout d'un coup des abeilles pour tous les siécles. Que dis-je, des abeilles! une infinité de vers encorequ'on peut regarder comme des animaux de differente eſpece : & il leur a fourni dans un ſi petit eſpace une nourriture inſenſible par mille moïens qui nous paſſent. Tout cela par rapport aux loix du mouvement : loix ſi ſimples & ſi naturelles, que quoique Dieu faſſe tout par elles dans le cours ordinaire de ſa Providence, il ſemble qu'il ne touche à rien, qu'il ne ſe mêle de rien, en un mot qu'il ſe repoſe.

THEODORE. Vous trouvez donc,

Ariſte, que cettte conduite eſt divine; & plus excellente que celle d'un Dieu qui agiroit à tous momens par des volontez particulieres, au lieu de ſuivre ces loix générales; ou qui pour ſe décharger du ſoin du gouvernement de ſon ouvrage, auroit donné des ames à toutes les mouches, ou plûtôt des intelligences aſſez éclairées pour former leur corps, ou du moins pour les conduire ſelon leurs beſoins, & regler tous leurs travaux.

ARISTE. Quelle comparaiſon!

III. THEODORE. Courage donc, Ariſte, jettez les yeux plus loin. Dans l'inſtant que Dieu a donné cette premiere impreſſion de mouvement aux parties de cette petite portion de matiere dont il a fait des abeilles, ou tel autre inſecte qu'il vous plaira pour tous les ſiécles, penſez-vous qu'il ait prévû que tel de ces petits animaux qui devoit éclore en telle année, devoit auſſi à tel jour, telle heure, telles circonſtances, faire tourner les yeux à quelqu'un vers l'objet d'une paſſion criminelle: ou bien ſe venir imprudemment placer dans les narines d'un cheval, & lui faire faire un mouvement fatal pour le meilleur

Prince du monde, qui par là se renverse & se tuë : mort funeste & qui a une infinité de suites fâcheuses. Ou pour ne point combiner le Physic avec le Moral, car cela renferme des difficultez dont la resolution dépend de certains principes que je ne vous ai point expliquez ; pensez-vous que Dieu ait prévû que cet insecte, par tel de ses mouvemens, a dû produire quelque chose de monstrueux ou de déreglé dans le monde purement materiel ?

ARISTE. Qui en doute, que Dieu ait prévû toutes les suites de cette premiere impression de mouvement, qui a formé en un instant dans cette portion de matiere toute l'espece de tel insecte. Il a mêmes prévû généralement toutes les suites des mouvemens infinis, & tous differens, qu'il pouvoit donner d'abord à cette même portion. Il a prévû de plus toutes les suites de toutes les combinaisons de cette portion de matiere avec toutes les autres, & leurs divers mouvemens selon toutes les suppositions possibles de telles ou telles loix générales.

THEODORE. Admirez donc, Ariste, adorez la profondeur de la sa-

geſſe de Dieu, qui a reglé cette premiere impreſſion de mouvement à telle petite portion de matiere, aprés un nombre infini de comparaiſons de rapports toutes faites par un acte éternel de ſon intelligence. De cette portion de matiere paſſez à une autre, & de celle-ci à une troiſiéme. Parcourez tout l'Univers, & jugez enfin tout d'une vûë de la ſageſſe infiniment infinie qui a reglé la premiere impreſſion de mouvement, par laquelle s'eſt formé tout l'Univers dans toutes ſes parties & pour tous les tems: de telle maniere que c'eſt aſſurément l'ouvrage le plus beau qui puiſſe être produit par les voïes les plus générales & les plus ſimples: de telle maniere plûtôt, que l'ouvrage & les voïes expriment mieux les perfections que Dieu poſſede, & qu'il ſe glorifie de poſſeder, que tout autre ouvrage fait par toute autre voïe.

ARISTE. Que d'abîmes, que de profondeurs impénétrables! Que de rapports & de combinaiſons de rapports il a fallu conſiderer dans la premiere impreſſion de la matiere, pour créer l'Univers, & l'accommoder aux loix générales du mouvement que Dieu ſuit dans le

le cours ordinaire de ſa Providence ! Vous m'avez placé au véritable point de vûë d'où on découvre la ſageſſe infinie du Créateur.

THEODORE. Sçavez-vous, Ariſte, que vous ne voïez encore rien ?

ARISTE. Comment rien ?

IV. THEODORE. Beaucoup, Ariſte : mais comme rien par rapport au reſte. Vous avez jetté la vûë ſur les combinaiſons infiniment infinies des mouvemens de la matiere. Mais combinez le Phyſic avec le Moral, les mouvemens des corps avec les volontez des Anges & des hommes. Combinez de plus le naturel avec le ſurnaturel, & rapportez tout cela à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe. Car puiſque c'eſt le principal des deſſeins de Dieu, il n'eſt pas vrai-ſemblable que dans la premiere impreſſion que Dieu a communiqué à la matiere, il ait négligé de regler ſon action ſur le rapport que les mouvemens pouvoient avoir avec ſon grand & ſon principal ouvrage. Comprenez donc avec quelle ſageſſe il a fallu regler les premiers mouvemens de la matiere, s'il eſt vrai que l'Ordre de la nature eſt ſubordonné à celui de la grace ; s'il eſt vrai que la

mort nous surprend maintenant en consequence des loix naturelles, & qu'il n'y ait rien de miraculeux qu'un homme se trouve écrasé lorsqu'une maison s'écroule sur lui. Car vous sçavez que c'est de l'heureux ou du malheureux moment de la mort dont dépend nôtre éternité.

ARISTE. Doucement, Theodore. C'est Dieu qui regle ce moment. Nôtre mort dépend de lui. Dieu seul peut nous donner le don de la perseverance.

V. THEODORE. Qui en doute? Nôtre mort dépend de Dieu en plusieurs manieres. Elle dépend de Dieu, parce qu'elle dépend de nous. Car il est en nôtre pouvoir de sortir d'une maison qui menace ruïne, & c'est Dieu qui nous a donné ce pouvoir. Elle dépend de Dieu, parce qu'elle dépend des Anges. Car Dieu a donné aux Anges le pouvoir & la commission de gouverner le monde, ou le dehors, pour ainsi dire, de son Eglise. Nôtre mort heureuse dépend de Dieu, parce qu'elle dépend de Jesus-Christ. Car Dieu nous a donné en Jesus-Christ un Chef qui veille sur nous, & qui ne souffrira pas que la mort nous surprenne malheureusement, si

nous *lui* demandons comme il faut le don de la perſeverance. Mais penſez-vous que nôtre mort ne dépende pas auſſi de Dieu, en ce ſens qu'il a reglé & produit cette premiere impreſſion de mouvement, dont une des ſuites eſt, que telle maiſon doit s'écrouler dans tel tems & dans telles circonſtances? Tout dépend de Dieu, parce que c'eſt lui qui a établi toutes les cauſes, tant libres que néceſſaires, & que ſa preſcience eſt ſi grande, qu'il ſe ſert auſſi heureuſement des unes que des autres. Car Dieu n'a pas communiqué au hazard ſa puiſſance aux eſprits: il ne l'a fait qu'aprés avoir prévû toutes les ſuites de leurs mouvemens, auſſi-bien que ceux de la matiere. De plus tout dépend de Dieu, parce que toutes les cauſes ne peuvent agir que par l'efficace de la puiſſance divine. Enfin tout dépend de Dieu, parce qu'il peut par des miracles interrompre le cours ordinaire de ſa Providence, & qu'il ne manque mêmes jamais de le faire, lorſque l'Ordre immuable de ſes perfections l'éxige, je veux dire, lorſque ce qu'il doit à ſon immutabilité eſt de moindre conſideration que ce qu'il doit à ſes autres attributs.

Mais nous vous expliquerons tout cela plus éxactement dans la ſuite. Comprenez donc, Ariſte, que nôtre ſalut eſt déja aſſuré dans l'enchaînement des cauſes, tant libres que néceſſaires ; & que tous les effets de la Providence générale ſont tellement liez enſemble, que le moindre mouvement de la matiere peut concourir en conſequence des loix générales à une infinité d'évenemens conſiderables. & que chaque évenement dépend d'une infinité de cauſes ſubordonnées. Admirez encore un coup la profondeur de la ſageſſe de Dieu, qui certainement, avant que de faire ſon premier pas, a comparé les premiers mouvemens de la matiere, non ſeulement avec toutes ſes ſuites naturelles ou néceſſaires, mais encore à bien plus forte raiſon avec toutes les ſuites morales & ſurnaturelles dans toutes les ſuppoſitions poſſibles.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, du point de vûë où vous m'avez placé, je découvre une ſageſſe qui n'a point de bornes. Je comprens clairement & diſtinctement, que la Providence générale porte le caractere d'une intelligence infinie, & qu'elle eſt tout autrement

incompréhenſible que ne s'imaginent ceux qui ne l'ont jamais examinée. *O profondeur des tréſors de la ſageſſe, & de la ſcience de Dieu! Que ſes jugemens ſont impénétrables, & ſes voïes incompréhenſibles!* Une Providence fondée ſur une volonté abſoluë, eſt bien moins digne de l'Etre infiniment parfait; elle porte bien moins le caractere des attributs divins, que celle qui eſt reglée par des tréſors inépuiſables *de ſageſſe & de preſcience.*

VI. THEODORE. C'eſt ce que je voulois vous faire voir. Deſcendons maintenant à quelque détail qui vous délaſſe l'eſprit, & qui vous rende ſenſible une partie des choſes que vous venez de concevoir. Ne vous êtes-vous jamais diverti à nourrir dans une boëte quelque chenille ou quelqu'autre inſecte qu'on croit communément ſe transformer en papillon ou en mouche?

ARISTE. Oh oh, Theodore! vous allez tout d'un coup du grand au petit. Vous revenez toûjours aux inſectes.

THEODORE. C'eſt que je ſuis bien-aiſe que nous admirions ce que tout le monde mépriſe.

ARISTE. Quand j'étois enfant;

je me ſouviens d'avoir nourri des vers à ſoïe. Je prenois plaiſir à leur voir faire leur coque, & s'y enterrer tous vivans pour reſſuſciter quelque tems aprés.

THEOTIME. Et moi, Theodore, j'ai actuellement dans une boëte avec du ſable un inſecte qui me divertit, & dont je ſçai un peu l'hiſtoire. On l'appelle en Latin *Formica-leo* Il ſe transforme en une de ces eſpeces de mouches qui ont le ventre fort long, & qu'on appelle, ce me ſemble, *Demoiſelles.*

THEODORE. Je ſçai ce que c'eſt, Theotime. Mais vous vous trompez de croire qu'il ſe transforme en Demoiſelle.

THEOTIME. Je l'ai vû, Theodore: ce fait eſt conſtant.

THEODORE. Et moi, Theotime, je vis l'autre jour une taupe qui ſe transforma en merle. Comment voulez-vous qu'un animal ſe transforme en un autre ? Il eſt auſſi difficile que cela ſe faſſe, que d'un peu de chair pourrie il ſe forme des inſectes.

THEOTIME. Je vous entens, Theodore. Le *Formica-leo* ne ſe transforme point. Il ſe dépoüille ſeulement

de ſes habits & de ſes armes. Il quitte ſes cornes avec leſquelles il fait ſon trou, & ſe ſaiſit des fourmis qui y tombent. En effet je les ai remarquées ces cornes dans le tombeau qu'ils ſe font dans le ſable, & dont ils ſortent, non plus en qualité de *Formica-leo*, mais en qualité de *Demoiſelles*, ſous une forme plus magnifique.

THEODORE. Vous y voilà. Le *Formica-leo* & la *Demoiſelle* ne ſont point proprement deux animaux de differente eſpece. Le premier contient le ſecond, ou toutes les parties organiques dont il eſt compoſé : mais remarquez qu'il a de plus tout ce qu'il lui faut pour attraper ſa proïe, pour ſe nourrir lui-même, & pour preparer à l'autre une nourriture convenable. Or tâchons maintenant de nous imaginer les reſſorts néceſſaires aux mouvemens que fait ce petit animal. Il ne va qu'à reculons en ligne ſpirale, & toûjours en s'enfonçant dans le ſable : de ſorte que jettant en dehors à chaque petit mouvement qu'il fait, le ſable qu'il prend avec ſes cornes, il fait un trou qui ſe termine en pointe, au fond duquel il ſe cache, toûjours les cornes entr'ouvertes, & prêtes à ſe

saisir des fourmis, & autres animaux qui ne peuvent se retenir sur le penchant de sa fosse. Lorsque la proïe lui échape, & fait assez d'efforts pour lui faire craindre de la perdre, il l'accable & l'étourdit à force de lui jetter du sable, & rend encore par ce moïen le penchant du trou plus roide. Il se saisit donc de sa proïe, il la tire sous le sable, il lui suce le sang, & la prenant entre ses cornes, il la jette le plus loin qu'il peut de son trou. Enfin au milieu du sable le plus menu & le plus mouvant, il se construit un tombeau parfaitement rond : il le tapisse en dedans fort proprement pour y mourir, ou plûtôt pour y reposer plus à l'aise : & enfin aprés quelques semaines, on le voit sortir tout glorieux, & sous la forme de Demoiselle, aprés avoir laissé plusieurs envelopes, & les dépoüilles de *Formica-leo*. Or combien faut il de parties organisées pour tous ces mouvemens. Combien de canaux pour conduire ce sang dont le *Formica-leo* se nourrit & sa Demoiselle ? Il est donc clair que cet animal s'étant dépoüillé de toutes ces parties dans son tombeau, il a beaucoup moins d'organes, lorsqu'il paroît sous la

la forme de mouche, que lorſqu'on le voit ſous celle de *Formica-leo* ; ſi ce n'eſt peut-être qu'on veüille ſoûtenir, que des organes peuvent ſe conſtruire & s'ajuſter enſemble en conſequence des loix du mouvement. Car que Dieu ait ordonné à quelque intelligence de pourvoir au beſoin de ces inſectes, d'en entretenir l'eſpece, & d'en former toûjours de nouvelles, c'eſt rendre humaine la Providence divine, & lui faire porter le caractere d'une intelligence bornée.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, il y a une plus grande diverſité d'organes dans le *Formica-leo* que dans la mouche, & par la même raiſon dans le ver à ſoïe que dans le papillon. Car ces vers quittent auſſi de riches dépoüilles, puiſqu'ils laiſſent une eſpece de tête, un grand nombre de pieds, & tous les autres organes néceſſaires pour chercher, devorer, digerer, & diſtribuer la nourriture propre à la forme de ver & à celle du papillon. Je conçois de même qu'il y a plus d'art dans les œufs des vers, que dans les vers mêmes. Car ſuppoſé que les parties organiques des vers ſoient dans l'œuf comme vous dites,

il eſt clair que l'œuf entier contient plus d'art que le ver ſeul, & ainſi à l'infini.

THEODORE. Je voudrois bien que vous euſſiez lû le Livre de Mr Malpighi du ver à ſoïe, & ce qu'il a écrit ſur la formation du poulet dans l'œuf. Vous verriez peut être que tout ce que je vous dis n'eſt pas ſans fondement. Oüi, Ariſte, l'œuf eſt l'ouvrage d'une intelligence infinie. Les hommes ne trouvent rien dans un œuf de ver à ſoïe; & dans un œuf de poulet ils n'y voïent que du blanc & du jaune, & peut-être les cordons, encore les prennent-ils pour le germe du poulet. Mais....

De Bombyce.

ARISTE. Quoi le germe du poulet! N'eſt-ce pas ce qu'on y trouve d'abord qu'on l'ouvre, qui eſt blanc, qui a quelque dureté, & qu'on ne mange pas volontiers?

THEODORE. Non, Ariſte, c'eſt un des cordons qui ſert à tenir le jaune tellement ſuſpendu dans le blanc, que de quelque maniere qu'on tourne & retourne l'œuf, le côté du jaune le moins peſant, & où eſt le petit poulet, ſoit toûjours en haut vers le ventre chaud de la poule, car cela étoit néceſſaire

pour le faire éclore. Il y a deux de ces cordons qui sont attachez d'un côté à la pointe de l'œuf, & de l'autre au jaune, un à chaque bout.

ARISTE. Voilà une mécanique admirable.

THEODORE. En cela il n'y a pas beaucoup d'intelligence. Mais vous comprenez toûjours par là, qu'il faut plus d'art & d'adresse pour former l'œuf & tout ce qu'il renferme, que le poulet seul; puisque l'œuf contient le poulet, & qu'il a de plus sa construction particuliere.

VII. Or, je vous prie, concevez maintenant, si vous le pouvez, quelle doit être actuellement la construction des organes des œufs ou des vers qui seront papillons dans dix mille ans en consequence des loix du mouvement. Admirez la varieté des organes de tous les vers ou de tous les œufs qui sont renfermez les uns dans les autres pour tout ce tems-là. Tâchez de vous imaginer quelle pouvoit être la nourriture dont les vers ou les papillons d'aujourd'hui se nourrissoient il y a six mille ans. Il y a une grande difference entre la forme de Demoiselle & celle de *For-*

mica-leo : mais peut-être qu'il n'y en a pas moins entre le *Formica-leo*, & l'œuf qui le contient ; ainſi de ſuite. Le ver à ſoïe ſe nourrit de feüilles de meurier : mais le petit ver enfermé dans l'œuf ne ſe nourrit pas de rien ; il a auprés de lui tout ce qui lui eſt néceſſaire. Il eſt vrai qu'il ne mange pas toûjours. Mais il ſe conſerve ſans manger, & il y a ſix mille ans qu'il ſe conſerve. On trouve étrange que certains animaux paſſent l'hyver ſans nourriture. Quelle merveille donc que les vers à ſoïe ménagent ſi éxactement la leur, qu'elle ne leur manque préciſément que lorſqu'ils ſont aſſez forts pour rompre leur priſon, & que les meuriers ont pouſſé des feüilles tendres pour leur en fournir de nouvelles.

Que la Providence eſt admirable, d'avoir enfermé, par exemple, dans les œufs dont écloſent les poulets tout ce qu'il leur faut pour les faire croître, & mêmes pour les nourrir les premiers jours qu'ils ſont éclos ! Car comme ils ne ſçavent point encore manger, & qu'ils laiſſent retomber ce qu'ils becquettent, le jaune de l'œuf dont il n'y a pas la moitié de conſumé, & qui

reste dans leur estomac, les nourrit & les fortifie. Mais cette même Providence paroît encore plus dans les œufs négligez que les insectes répandent par tout. Il faut que la poule couve elle-même ses œufs, ou que l'industrie des hommes vienne au secours. Mais sans que les œufs des insectes soient couvez, ils ne laissent pas d'éclore fort heureusement. Le soleil par sa chaleur les anime, pour ainsi dire, à devorer leur nourriture dans le même tems qu'il leur en prépare de nouvelle, & dés que les vers ont rompu leur prison, ils se trouvent dans l'abondance, au milieu de jeunes bourgeons, ou des feüilles tendres proportionnées à leur besoin. L'insecte dont ils tirent leur naissance a eu soin de les placer dans un endroit propre pour eux, & a laissé le reste à l'ordre plus général de la Providence. Tel pond ses œufs sous une feüille repliée & attachée à la branche, de peur qu'elle ne tombe en hyver. Un autre les cole en lieu seur proche de leur nourriture. La Demoiselle *Formica-leo* les va cacher dans le sable, & à couvert de la pluïe. La plûpart les répandent dans les eaux. En un mot ils les

placent tous dans les lieux où rien ne leur manque ; non par une intelligence particuliere qui les conduiſe, mais par la diſpoſition des reſſorts dont leur machine eſt compoſée, & en conſequence des loix générales des communications des mouvemens.

ARISTE. Cela eſt incompréhenſible.

THEODORE. Il eſt vrai. Mais il eſt bon de comprendre clairement que la Providence de Dieu eſt abſolument incompréhenſible.

VIII. THEOTIME. Il faut, Theodore, que je vous diſe une experience que j'ai faite. Un jour en été je pris gros comme une noix de viande que j'enfermai dans une bouteille, & je la couvris d'un morceau de crêpe. Je remarquai que diverſes mouches venoient pondre leurs œufs ou leurs vers ſur ce crêpe : & que dés qu'ils étoient éclos ils rongeoient le crêpe, & ſe laiſſoient tomber ſur la viande, qu'ils devorerent en peu de tems. Mais comme cela ſentoit trop mauvais, je jettai tout.

THEODORE. Voila comme les mouches viennent de pourriture. Elles font leurs œufs ou leurs vers ſur la

viande, & s'envolent incontinent. Ces vers mangent, & cette chair se pourrit. Aprés que ces vers ont bien mangé, ils s'enferment dans leurs coques, & en sortent mouches : & le commun des hommes croit sur cela que les insectes viennent de pourriture.

THEOTIME. Ce que vous dites est seur. Car j'ai renfermé plusieurs fois de la chair où les mouches n'avoient point été, dans une bouteille fermée hermetiquement, & je n'y ai jamais trouvé de vers.

ARISTE. Mais comment donc se peut-il faire qu'on en trouve de fort gros dans toutes sortes de fruits?

THEODORE. On les trouve gros, mais ils sont entrez petits dans le fruit. Cherchez bien, vous découvrirez sur la peau, ou quelque petit trou, ou sa cicatrice. Mais ne nous arrêtons point, je vous prie, aux preuves qu'on donne qu'il y a des animaux qui viennent de pourriture. Car elles sont si foibles ces preuves, qu'elles ne meritent point de réponse. On trouve des souris dans un vaisseau nouvellement construit, ou dans un lieu où il n'y en avoit point. Donc il faut que cet animal se soit en-

gendré de quelque pourriture. Comme s'il étoit défendu à ces animaux de chercher la nuit leurs beſoins, & de paſſer ſur les planches & ſur les cordes dans les barques, & delà dans les grands baſtimens, ou qu'on pût conſtruire les vaiſſeaux ailleurs que ſur le rivage. Je ne puis pas comprendre comment un ſi grand nombre de perſonnes de bon ſens ont pû donner dans une erreur ſi groſſiere & ſi palpable ſur de ſemblables raiſons. Car qu'y a-t'il de plus incompréhenſible, qu'un animal ſe forme naturellement d'un peu de viande pourrie? Il eſt infiniment plus facile de concevoir qu'un morceau de fer roüillé ſe change en une montre parfaitement bonne: car il y a infiniment plus de reſſorts & plus delicats dans la ſouris que dans la pendule la plus compoſée.

ARISTE. Aſſurément on ne comprend pas qu'une machine compoſée d'une infinité d'organes differens, parfaitement bien accordez enſemble, & ordonnez à diverſes fins, ne ſoit que l'effet de cette loi ſi ſimple & ſi naturelle, que tout corps doit ſe mouvoir du côté qu'il eſt le moins pouſſé: car

cette loi eſt bien plus propre à détruire cette machine, qu'à la former. Mais on ne comprend pas non plus que les animaux de même eſpece, qui ſe ſuccedent les uns aux autres, aïent tous été renfermez dans le premier.

THEODORE. Si on ne comprend pas que cela ſoit, on comprend du moins que cela n'eſt pas impoſſible, puis que la matiere eſt diviſible à l'infini: mais on ne comprendra jamais que les loix du mouvement puiſſent conſtruire des corps compoſez d'une infinité d'organes. On a aſſez de peine à concevoir que ces loix puiſſent peu à peu les faire croître. Ce que l'on conçoit bien, c'eſt qu'elles peuvent les détruire en mille manieres. On ne comprend pas comment l'union des deux ſexes peut être cauſe de la fécondité: mais on comprend bien que cela n'eſt pas impoſſible, dans la ſuppoſition que les corps ſoient déja formez. Mais que cette union ſoit la cauſe de l'organiſation des parties de l'animal, & de tel animal, c'eſt aſſurément ce qu'on ne comprendra jamais.

ARISTE. J'ai pourtant oüi dire que Mr. Deſcartes avoit commencé un

Traité de la *Formation du Fœtus*, dans lequel il pretend expliquer comment un animal ſe peut former du mêlange de la ſemence des deux ſexes.

THEODORE. L'ébauche de ce Philoſophe peut nous aider à comprendre comment les loix du mouvement ſuffiſent pour faire croître peu à peu les parties de l'animal. Mais que ces loix puiſſent les former, & les lier toutes enſemble, c'eſt ce que perſonne ne prouvera jamais. Apparemment Mr. Deſcartes l'a bien reconnu lui-même: car il n'a pas pouſſé fort avant ſes conjectures ingenieuſes.

ARISTE. Son entrepriſe étoit un peu téméraire.

THEODORE. Fort téméraire, s'il avoit deſſein de rendre raiſon de la conſtruction des animaux tels que Dieu les a faits: car ils ont une infinité de reſſorts qu'il devoit connoître, avant que de chercher les cauſes de leur formation. Mais apparemment il ne penſoit pas à cela. Car on ne ſeroit pas ſage, ſi on vouloit expliquer éxactement comment un Horlogeur fait une montre, ſans ſçavoir auparavant de quelles parties cet ouvrage eſt compoſé.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [90] - 82
PUBLIC DOMAIN

ARISTE. Ce Philoſophe auroit peut-être mieux fait d'expliquer par les loix des mouvemens la génération des plantes, que celle des animaux.

IX. THEODORE. Nullement. L'entrepriſe eut été également impoſſible. Si les graines ne contenoient en petit ce que nous voïons en grand dans les plantes, les loix générales ne pourroient jamais les rendre fécondes.

ARISTE. Des plantes dans des graines, un pomier dans un pepin! On a toujours quelque peine à croire que cela ſoit, quoiqu'on ſçache bien que la matiere eſt diviſible à l'infini.

THEOTIME. J'ai fait une experience qui a beaucoup contribué à me le perſuader. Ce n'eſt pas néanmoins que je croïe que le pomier, par exemple, qui eſt dans le germe du pepin, ait à peu prés les mêmes proportions de grandeur & des autres qualitez entre ſes branches, ſes feüilles & ſes fruits, que les grands arbres; & aſſurément Theodore ne le pretend pas non plus. Je pretens ſeulement que toutes les parties organiques du pomier ſont formées, & ſi bien proportionnées aux loix du mouvement, que par leur propre conſtru-

ction & l'efficace de ces loix elles peuvent croître ſans le ſecours d'une Providence particuliere.

ARISTE. Je comprens bien vôtre ſentiment : dites-nous vôtre experience.

THEOTIME. J'ai pris, Ariſte, une vingtaine des plus groſſes féves, j'en ai ouvert deux ou trois, & j'ai remarqué qu'elles étoient compoſées en dedans de deux parties qui ſe ſéparent aiſément, & que j'ai appris qu'on appelle leurs *lobes* : que le germe étoit attaché à l'un & à l'autre de ces lobes : que d'un côté il ſe terminoit en pointe vers le dehors, & que de l'autre il ſe cachoit entre les lobes. Voilà ce que j'ai vû d'abord. J'ai ſemé les autres féves pour les faire germer, & voir comment elles croiſſent. Deux jours aprés j'ai commencé à les ouvrir. J'ai continué pendant environ quinze jours, & j'ai remarqué diſtinctement : que la racine étoit contenuë dans cette partie du germe qui eſt en dehors & ſe termine en pointe: que la plante étoit renfermée dans l'autre partie du germe qui paſſe entre les deux lobes : que la racine étoit elle-même une plante qui avoit

Voyez l'Anatomie des plantes de Mr. Grevv. & de Mr. Malpighi.

ſes racines dans la ſubſtance des deux lobes de la féve dont elle tiroit ſa nourriture: que lorſqu'elle avoit pouſſé en terre comme les plantes dans l'air, elle fourniſſoit abondamment à la plante le ſuc néceſſaire: que dans la plûpart des graines la plante en croiſſant paſſoit entre les lobes, qui aprés avoir ſervi à l'accroiſſement de la racine, ſe changeoient en feüilles, & mettoient la plante à couvert des injures de l'air. Ainſi je me ſuis perſuadé que le germe de la féve contenoit la racine de la plante, & la plante même, & que les lobes de la féve étoient le fond où cette petite plante étoit déja ſemée, & avoit déja ſes racines. Prenez, Ariſte, de ces groſſes féves vertes, dont on mange au commencement de l'été. Ouvrez-les délicatement. Conſiderez-les attentivement. Vous verrez ſans microſcope une partie de ce que je viens de vous dire. Vous découvrirez mêmes les premieres feüilles de la plante dans cette petite partie du germe qui ſe replie entre les deux lobes.

ARISTE. Je croi bien tout cela. Mais que cette graine contienne la plante que nous verrons dans vingt ans, c'eſt

ce qui eſt difficile à s'imaginer, & ce que vôtre experience ne prouve point.

THEOTIME. Il eſt vrai. Mais nous voïons déja que la plante eſt dans la graine. Nous voïons ſans le ſecours du microſcope, qu'en hyver mêmes la tulipe eſt dans ſon oignon. Nous ne pouvons pas voir actuellement dans la graine toutes les parties de la plante.

Hé bien, Ariſte, il faut tâcher de les imaginer. Nous ne pouvons point imaginer, comment les plantes qui viendront dans cent ans ſont dans la graine. Il faut tâcher de le concevoir. Du moins cela ſe peut-il concevoir. Mais on ne voit point que les plantes ſe forment uniquement en conſequence des loix générales des communications du mouvement. On ne peut imaginer comment cela ſe peut faire. On peut encore moins le concevoir. Quelles raiſons peut-on donc avoir de le ſoutenir, & de nier ce que Theodore vient de nous dire?

ARISTE. Je ſerois fort porté à croire, que Dieu conſerve les animaux & les plantes par des volontez particulieres, ſi Theodore ne m'avoit point fait remarquer, que d'ôter à la Provi-

dence sa généralité & sa simplicité, c'étoit la rendre humaine, & lui faire porter le caractere d'une intelligence bornée, & d'une cause particuliere. Ainsi il en faut revenir là, & croire que Dieu par la premiere impression du mouvement qu'il a communiqué à la matiere, l'a si sagement divisée, qu'il a formé tout d'un coup des animaux & des plantes pour tous les siécles. Cela est possible, puisque la matiere est divisible à l'infini. Et cela s'est fait ainsi, puisque cette conduite est plus digne de l'Etre infiniment parfait, que toute autre.

THEOTIME. Ajoûtez à cela, Ariste, que l'Ecriture nous apprend que mantenant Dieu se repose, & que d'abord il n'a pas fait seulement les plantes de la premiere année de la création, mais encore la semence pour toutes les autres : *Germinet terra, herbam virentem & facientem semen, & lignum pomiferum faciens fructum, juxta genus suum*, CUJUS SEMEN IN SEMETIPSO *sit super terram.* Ces dernieres paroles, *cujus semen in semetipso sit*, jointes à celles-ci : *Et requievit die septimo ab omni opere quod patrarat*, marquent, ce me sem- Gen. 1. Ch. 2. 2.

ble, que Dieu, pour conſerver ſes créatures, n'agit plus comme il a fait dans le tems qu'il les a formées. Or il n'agit qu'en deux manieres, ou par des volontez particulieres, ou par des volontez ou des loix générales. Donc il ne fait plus maintenant que ſuivre ſes loix, ſi ce n'eſt qu'il y ait de grandes raiſons qui l'obligent à interrompre le cours de ſa Providence: raiſons que je ne croi pas que vous puiſſiez trouver dans les beſoins des animaux ou des plantes.

X. ARISTE. Non ſans doute. Car quand il y en auroit la moitié moins, il n'y en auroit que trop. Car, je vous prie, Theodore, à quoi bon tant de plantes inutiles à nôtre uſage, tant d'inſectes qui nous incommodent? Ces petits animaux ſont l'ouvrage d'une ſageſſe infinie: je le veux. Mais c'eſt cela même qui fait la difficulté. Car pourquoi former tant d'ouvrages excellens pour nourrir les hirondelles, & devorer nos bourgeons? Eſt-ce, Theodore, que le monde ne ſeroit pas auſſi parfait qu'il eſt, ſi les chenilles & les hannetons ne venoient point dépoüiller les arbres de leurs fruits & de leurs feüilles.

THEODORE.

THEODORE. Si vous jugez, Ariſte, des ouvrages de Dieu uniquement par rapport à vous, vous blaſphemerez bien-tôt contre la Providence ; vous porterez bien-tôt d'étranges jugemens de la ſageſſe du Créateur.

ARISTE. Mais quoi ! n'eſt-ce pas pour l'homme que Dieu a tout fait ?

THEODORE. Oüi, Ariſte, pour cet homme ſous les pieds duquel Dieu a tout aſſujetti, ſans en rien excepter : pour cet homme dont parle ſaint Paul dans le ſecond Chapitre de l'Epître aux Hebreux. Dieu a tout fait pour ſon Fils, tout pour ſon Egliſe, & ſon Egliſe pour lui. Mais s'il a fait les puces pour l'homme, c'eſt aſſurément pour le mordre & pour le punir. La plûpart des animaux ont leur vermine particuliere. Mais l'homme a ſur eux cet avantage, qu'il en a pour lui ſeul de pluſieurs eſpeces : tant il eſt vrai que Dieu a tout fait pour lui. C'eſt pour dévorer ſes bleds que Dieu a fait les ſauterelles. C'eſt pour enſemencer ſes terres qu'il a donné comme des aiſles à la graine des chardons. C'eſt pour flétrir tous ſes fruits qu'il a formé des inſectes

d'une infinité d'eſpeces. En ce ſens, ſi Dieu n'a pas fait toutes choſes pour l'homme, il ne s'en faut pas beaucoup.

Prenez garde, Ariſte, la preſcience de Dieu eſt infinie. Il doit regler ſur elle tous ſes deſſeins. Avant que de donner à la matiere cette premiere impreſſion de mouvement qui forme l'Univers pour tous les ſiécles, il a connu clairement toutes les ſuites de toutes les combinaiſons poſſibles du phyſic avec le moral dans toutes ſortes de ſuppoſitions. Il a prevû que l'homme dans telles & telles circonſtances pécheroit, & que ſon péché ſe communiqueroit à toute ſa poſterité en conſequence * des loix de l'union de l'ame & du corps. Donc puiſqu'il a voulu le permettre ce funeſte péché, il a dû faire uſage de ſa preſcience, & combiner ſi ſagement le phyſic avec le moral, que tous ſes ouvrages fiſſent entr'eux, & pour tous les ſiécles, le plus bel accord qui ſoit poſſible. Et cet accord merveilleux conſiſte en partie dans cet ordre de juſtice, que l'homme s'étant revolté contre le Créateur, ce que Dieu prévoïoit devoir arriver, les creatures ſe revoltent, pour

* *Recherche de la Verité, L. 2. ch 7. L'éclairciſſement ſur ce même Chapitre.*

ainſi dire, contre lui, & le puniſſent de ſa déſobéïſſance. Voilà pourquoi il y a tant de differens animaux qui nous font la guerre. *Eccli.* 39. 35.

XI. ARISTE. Quoi ! avant que l'homme eût péché, Dieu avoit déja preparé les inſtrumens de ſa vengeance? Car vous ſçavez que l'homme n'a été créé qu'aprés tout le reſte. Cela me paroît bien dur.

THEODORE. L'homme avant ſon péché n'avoit point d'ennemis : ſon corps & tout ce qui l'environnoit lui étoit ſoûmis : il ne ſouffroit point de douleur malgré lui. Il étoit juſte que Dieu le protegeât par une Providence particuliere, ou qu'il le commît à la garde de quelque Ange tutelaire pour empêcher les ſuites fâcheuſes des loix générales des communications des mouvemens. S'il avoit conſervé ſon innocence, Dieu auroit toûjours eu pour lui les mêmes égards, car il ne manque jamais de rendre juſtice à ſes créatures. Mais quoi ! ne voulez-vous pas que Dieu faſſe uſage de ſa preſcience, & qu'il choiſiſſe la plus ſage combinaiſon qui ſoit poſſible entre le phyſic & le moral? Voudriez-vous qu'un Etre inſi-

niment ſage n'eût point fait porter à ſa conduite le caractere de ſa ſageſſe, ou qu'il eût fait l'homme & l'eût éprouvé, avant que de faire ces créatures qui nous incommodent ; ou enfin qu'il eût changé de deſſein & reformé ſon ouvrage aprés le péché d'Adam ? Dieu, Ariſte, ne ſe repent & ne ſe dément jamais. Le premier pas qu'il fait eſt reglé par la preſcience de tout ce qui le doit ſuivre. Que dis-je ! Dieu ne ſe détermine à faire ce premier pas, qu'aprés qu'il l'a comparé non ſeulement avec tout ce qui le doit ſuivre, mais encore avec une infinité d'autres premieres démarches dans une infinité d'autres ſuppoſitions, & d'autres combinaiſons de toutes eſpeces du phyſic avec le moral & du naturel avec le ſurnaturel.

Encore un coup, Ariſte, Dieu a prevû que l'homme dans telles & telles circonſtances ſe revolteroit. Aprés avoir tout comparé, il a crû devoir * permettre le péché. Je dis permettre. Car il n'a pas mis l'homme dans la néceſſité de le commettre. Donc il a dû par une ſage combinaiſon du phyſic avec le moral, faire porter à ſa conduite des marques de ſa preſcience. Mais, dites-vous, il

* *Voyez les raiſons de la permiſſion du péché dans les Converſations Chrêtiennes, page 63. & ſuiv. de l'édition de Paris en 1702.*

a donc préparé avant le péché des instrumens de sa vengeance. Pourquoi non, puisqu'il l'a prévû ce péché, & qu'il a voulu le punir ? Si Dieu avoit rendu malheureux l'homme innocent, s'il s'étoit servi de ces instrumens avant le péché, on auroit sujet de se plaindre. Mais est-il défendu à un pere de tenir des verges prêtes pour châtier son enfant, principalement s'il prévoit qu'il ne manquera pas de lui désobeïr ? Ne doit-il pas mêmes lui montrer ces verges menaçantes, pour le retenir dans le devoir? Peut-on douter que les ours & les lions ne soient créez avant le péché ? Et ne suffit-il pas de croire que ces cruelles bêtes, dont Dieu se sert maintenant pour nous punir, respectoient en Adam son innocence, & la Majesté divine ? Mais si vous trouvez mauvais que Dieu avant le péché commis ait préparé des instrumens pour le punir, consolez-vous. Car par sa prescience il a aussi trouvé le remede au mal, avant qu'il fût arrivé. Certainement avant la chûte du premier homme, Dieu avoit déja dessein de sanctifier son Eglise par Jesus-Christ. Car S. Paul nous apprend qu'Adam & Eve étoient dans leur mariage

qui a précedé le péché, la figure de
Eph. 5. Jeſus Chriſt & de ſon Egliſe : *Sacramentum hoc magnum eſt : Ego autem dico in*
Rom. 5. *Chriſto & in Eccleſia* ; le premier Adam étant la figure du ſecond, *forma futuri* juſques dans ſon péché. C'eſt, Ariſte, que la preſcience de Dieu étant infinie, elle a reglé toutes choſes. Dieu a permis le péché. Pourquoi ? C'eſt qu'il a prévû que ſon ouvrage reparé de telle & telle maniere vaudroit mieux que le même ouvrage dans ſa premiere conſtruction. Il a établi des loix générales qui devoient faire geler & grêler les campagnes : il a creé des bêtes cruelles, & une infinité d'animaux fort incommodes. Pourquoi cela ? C'eſt qu'il a prévû le péché. Il a mis une infinité de rapports merveilleux entre tous ces ouvrages : il a figuré Jeſus-Chriſt & ſon Egliſe en mille manieres. C'eſt un effet & une marque certaine de ſa preſcience & de ſa ſageſſe. Ne trouvez donc point mauvais que Dieu ait fait uſage de ſa preſcience, & qu'il ait d'abord combiné ſagement le phyſic avec le moral, non pour le peu de tems que le premier homme devoit conſerver ſon innocence, mais par rapport à lui & à tous ſes

enfans tels qu'ils devoient être juſques à la fin des ſiécles. Adam ne pouvoit pas ſe plaindre que les animaux ſe mangeaſſent les uns les autres, lui rendant à lui, comme à leur Souverain, le reſpect qui lui étoit dû. Il devoit plûtôt apprendre par là, que ce n'étoit que des brutes incapables de raiſon, & que Dieu l'avoit diſtingué entre toutes ſes créatures.

XII. ARISTE. Je comprens bien ce que vous me dites. Dieu a eu de bonnes raiſons de créer de grands animaux capables de nous punir. Mais pourquoi tant de petits inſectes qui ne nous font ni bien ni mal, & dont la mécanique eſt peut-être plus merveilleuſe que celle des grands animaux? Mécanique cachée à nos yeux, & qui ne nous fait point connoître la ſageſſe du Créateur.

THEODORE. Sans m'arrêter à vous prouver qu'il n'y a point d'animal, pour petit qu'il ſoit, qui ne puiſſe de l'un à l'autre avoir quelque rapport à nous; je vous répons que le principal deſſein de Dieu dans la formation de ces petits inſectes, n'a point été de nous faire par eux quelque bien ou quelque

mal, mais d'orner l'Univers par des ouvrages dignes de ſa ſageſſe & de ſes autres attributs. Le commun des hommes mépriſe les inſectes : mais il ſe trouve des gens qui les conſiderent. Apparemment les Anges mêmes les admirent. Mais quand toutes les intelligences les négligeroient, il ſuffit que ces petits ouvrages expriment les perfections divines, & rendent l'Univers plus parfait en lui-même, quoique moins commode pour des pécheurs, afin que Dieu les créât, ſuppoſé qu'il pût les conſerver ſans multiplier ſes voïes. Car Dieu a fait aſſûrément l'ouvrage le plus parfait par les voïes les plus générales & les plus ſimples. Il a prévû que les loix des mouvemens ſuffiſoient pour conſerver dans le monde l'eſpece de tel inſecte qu'il vous plaira. Il a voulu tirer de ſes loix tous les uſages poſſibles pour rendre ſon ouvrage plus achevé. Il a donc formé d'abord toute l'eſpece de cet inſecte par la diviſion admirable d'une certaine portion de matiere. Car il faut toûjours avoir bien dans l'eſprit, que c'eſt par le mouvement que tout ſe fait dans les corps, & que dans la premiere détermination des mouvemens il étoit indifferent

indifferent à Dieu de mouvoir les parties de la matiere en un ſens ou en un autre, n'yaïant point de loix générales des communications de mouvement avant que les corps ſe fuſſent choquez. *Entret. X. Nomb. 17.*

ARISTE. Je conçois cela, Theodore. Un monde rempli d'une infinité d'animaux petits & grands, eſt plus beau & marque plus d'intelligence qu'un autre où il n'y auroit point d'inſectes. Or un tel monde ne coûte pas plus à Dieu, pour parler ainſi, qu'un autre, ou ne demande pas une Providence plus compoſée & plus particuliere, & porte par conſequent autant que tout autre le caractere de l'immutabilité divine. Il ne faut donc pas s'étonner que Dieu ait fait un ſi grand nombre d'inſectes.

XIII. THEODORE. Ce que nous diſons-là, Ariſte, eſt général, & n'exclud pas une infinité de raiſons que Dieu a euës de faire le monde tel qu'il eſt.

ARISTE. Il faut que je vous diſe, Theodore, une penſée qui m'eſt venuë dans l'eſprit, lorſque vous me parliez de la transformation apparente des inſectes. Les vers rampent ſur la terre. Ils y menent une vie triſte & humilian-

te. Mais ils ſe font un tombeau d'où ils ſortent glorieux. Je me ſuis imaginé que par là Dieu vouloit figurer la vie, la mort & la réſurrection de ſon Fils, & mêmes de tous les Chrétiens.

THEODORE. Je ſuis bien-aiſe, Ariſte, que cette penſée vous ſoit venuë dans l'eſprit. Car quoiqu'elle me paroiſſe fort ſolide, je n'aurois pas oſé vous la propoſer.

ARISTE. Pourquoi cela?

THEODORE. C'eſt qu'elle a je ne ſçai quoi de bas qui déplaît à l'imagination. Outre que ce mot ſeulement de ver ou d'inſecte joint à la grande idée que nous devons avoir du Sauveur, peut exciter la raillerie. Car je penſe que vous ſçavez que le ridicule conſiſte dans la jonction du petit au grand.

ARISTE. Oüi: mais ce qui paroît ridicule à l'imagination eſt ſouvent fort raiſonnable & fort juſte. Car c'eſt ſouvent que nous mépriſons ce que nous ne connoiſſons pas.

THEODORE. Il eſt vrai, Ariſte. Le lys champêtre que nous négligeons eſt plus magnifiquement paré que Salomon dans toute ſa gloire. Jeſus-Chriſt n'a point craint la raillerie, lorſqu'il a

avancé ce paradoxe. L'imagination eſt contente auſſi-bien que la raiſon, lorſque l'on compare la magnificence du Roi Salomon à la gloire de Jeſus-Chriſt reſſuſcité. Mais elle n'eſt pas trop ſatisfaite, lorſqu'on cherche dans la beauté des lys une figure du Sauveur. Cependant la magnificence de Salomon n'étoit que l'ouvrage de la main des hommes : mais c'eſt Dieu qui a donné aux fleurs tous leurs ornemens.

ARISTE. Vous croïez donc, Theodore, que Dieu a figuré Jeſus-Chriſt dans les plantes auſſi-bien que dans les inſectes ?

THEODORE. Je croi, Ariſte, que Dieu a tout rapporté à Jeſus-Chriſt en mille manieres differentes ; & que non ſeulement les créatures expriment les perfections divines, mais qu'elles ſont auſſi autant que cela ſe peut des emblêmes de ſon Fils bien-aimé. Le grain qu'on ſeme doit, pour ainſi dire, mourir pour reſſuſciter & donner ſon fruit.

Je trouve que c'eſt une figure naturelle de Jeſus-Chriſt, qui eſt mort pour reſſuſciter glorieux : *Niſi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipſum manet ; ſi autem mortuum fue-* Joan. 12: 24.

sit, multum fructum affert.

THEOTIME. On peut se servir de tout ce qu'on veut pour faire des comparaisons. Mais il ne s'ensuit pas delà, que Dieu ait voulu figurer Jesus-Christ par toutes les choses qui ont avec lui certains rapports arbitraires.

Euiret. IX. N. 6.

THEODORE. Si je ne sçavois, Theotime, que le principal des desseins de Dieu c'est Jesus-Christ & son Eglise; que rien ne plaît à Dieu que par Jesus-Christ; que c'est en Jesus-Christ & par Jesus-Christ que l'Univers subsiste, parce qu'il n'y a que lui qui le sanctifie, qui le tire de son état prophane, qui le rende divin, je regarderois comme des comparaisons arbitraires & tout-à-fait basses, ce que je prens pour des figures naturelles. Oüi, Theotime, je croi que Dieu a eu tellement en vûë Jesus-Christ dans la formation de l'Univers, que ce qu'il y a peut-être de plus admirable dans la Providence, c'est le rapport qu'elle met sans cesse entre le naturel & le surnaturel, entre ce qui se passe dans le monde & ce qui arrive à l'Eglise de Jesus-Christ.

XIV. ARISTE. Assurément, Theotime, que Dieu ait voulu figurer Jesus-

Christ par les changemens des insectes, cela saute aux yeux. Un ver est mépriſable & impuiſſant : voilà Jeſus-Chriſt mépriſé : *Ego autem ſum vermis, & non homo, opprobrium hominum & abjectio plebis* : le voilà chargé de nos infirmitez & de nos langueurs : *Verè languores noſtros ipſe tulit.* Un ver s'enferme dans ſon tombeau & reſſuſcite quelque tems aprés ſans ſe corrompre. Jeſus-Chriſt meurt & reſſuſcite ſans que ſon corps ait été ſujet à la corruption. *Neque caro ejus vidit corruptionem.* Le ver reſſuſcité a un corps, pour ainſi dire, tout ſpirituel. Il ne rampe point : il vole. Il ne ſe nourrit plus de pourriture : il ne fait que ſuccer des fleurs. Il n'a plus rien de mépriſable : on ne peut pas être plus magnifiquement paré. De même Jeſus-Chriſt reſſuſcité eſt comblé de gloire. Il s'éleve dans les Cieux. Il ne rampe point, pour ainſi dire, dans la Judée de bourgade en bourgade. Il n'eſt plus ſujet à la laſſitude & aux autres infirmitez de ſa vie laborieuſe. Il gouverne toutes les nations, & il les peut briſer *comme un pot de terre*, dit l'Ecriture. La ſouveraine puiſſance lui a été donnée dans le Ciel & ſur la Terre.

Pſ. 21.

Iſai. 53.

Act. 2. 21.

Pſ. 110.

Peut-on dire que ce parallele ſoit arbitraire ? Aſſurément il eſt naturel.

THEODORE. Vous oubliez, Ariſte, des rapports trop juſtes pour être négligez.

ARISTE. Qui ſont-ils ?

THEODORE. Ces vers avant leur transformation croiſſent toûjours. Mais les mouches, les papillons, & généralement tout ce qui vole aprés avoir été ver, tout ce qui a été transformé demeure toûjours dans le même état.

ARISTE. C'éſt que ſur la terre on peut meriter ſans ceſſe, & que dans le Ciel on demeure tel qu'on eſt.

THEODORE. J'ai remarqué que les inſectes n'engendrent point qu'ils ne ſoient reſſuſcitez, & pour ainſi dire, glorifiez.

ARISTE. Vous avez raiſon. C'eſt que Jeſus-Chriſt n'a envoïé le Saint Eſprit à ſon Egliſe, il ne la renduë féconde, qu'aprés ſa Reſurrection, & qu'il eſt entré en poſſeſſion de ſa gloire.

* Ch. 7: 39 *Nondum erat Spiritus datus*, dit ſaint * Jean, *quia Jeſus nondum erat glorificatus* : & Jeſus-Chriſt lui-même : *Expedit vobis ut ego vadam. Si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos. Si au-*

Joan 16: 7.

tem abiero, mittam eum ad vos. Je ne m'étonne plus que Dieu ait fait un si grand nombre d'insectes.

THEODORE. Si Dieu se plaît, Theotime dans son ouvrage, c'est qu'il y voit par tout son Fils bien-aimé. Car nous-mêmes nous ne sommes agréables à Dieu, qu'autant que nous sommes des expressions de Jesus-Christ. La matiere, par les modalitez dont elle est capable, ne peut pas exprimer éxactement les dispositions intérieures de l'ame sainte de Jesus, sa charité, son humilité, sa patience. Mais elle peut fort bien imiter les divers états où son corps adorable s'est trouvé. Et je pense que l'arrangement de la matiere, qui figure Jesus-Christ & son Eglise, honore davantage l'amour du Pere pour le Fils, que tout autre arrangement n'honore sa sagesse & ses autres attributs.

ARISTE. Peut-être mêmes que c'est dans les dispositions de la matiere propres à figurer Jesus-Christ, qu'il y a le plus d'art & d'intelligence. Car qu'un animal vivant se fasse un tombeau & s'y renferme pour en ressusciter glorieux, peut-on concevoir une mécanique plus admirable que celle par laquelle ces

mouvemens-là s'executent.

THEOTIME. J'entre tout-à-fait dans vos ſentimens. Et je croi de plus, Theodore, que Dieu a figuré mêmes par les diſpoſitions des corps celle de l'ame ſainte de Jeſus, & principalement l'excés de ſon amour pour ſon Egliſe. *Epheſ.* 5. Car ſaint Paul nous apprend que cette paſſion violente de l'amour qui fait qu'on quitte avec joïe ſon pere & ſa mere pour ſa femme, eſt une figure de l'excés de l'amour de Jeſus-Chriſt pour ſon épouſe. Or quoique les animaux, à parler en rigueur, ſoient incapables d'amour, ils expriment par leurs mouvemens cette grande paſſion, & conſervent leur eſpece à peu prés comme les hommes. Ils figurent donc naturellement cet amour violent de Jeſus-Chriſt, qui l'a porté à répandre ſon ſang pour ſon Egliſe. En effet, pour exprimer fortement & vivement la folie de la Croix, l'anéantiſſement du Fils de Dieu, l'excés de ſa charité pour les hommes, il falloit, pour ainſi dire, une paſſion aveugle & folle, une paſſion qui ne garde nulle meſure.

ARISTE. Admirons donc la ſageſſe incompréhenſible du Créateur

dans les rapports merveilleux qu'il a mis entre ſes ouvrages, & ne regardons point comme des créatures inutiles celles qui peut-être ne nous font ni bien ni mal. Elles rendent l'ouvrage de Dieu plus parfait. Elles expriment les perfections divines. Elles figurent Jeſus-Chriſt. Voilà ce qui fait leur excellence & leur beauté.

THEODORE. Admirons, Ariſte. Mais puiſque Dieu n'aime ſes créatures qu'à proportion du rapport qu'elles ont avec ſes perfections, qu'autant qu'elles ſont des expreſſions de ſon Fils, ſoïons parfaits comme nôtre Pere celeſte eſt parfait, & formons-nous ſur le modele qu'il nous a donné en ſon Fils. Ce n'eſt pas aſſez à des Chrêtiens de figurer Jeſus-Chriſt comme les animaux & les êtres materiels, ni mêmes comme Salomon par les dehors d'une gloire éclatante. Il faut imiter ſes vertus, celles qu'il a pratiquées dans ſa vie humiliante & penible, celles qui nous conviennent tant que nous rampons ſur la terre : ſçachant bien qu'une nouvelle vie nous eſt reſervée dans le Ciel, d'où nous attendons nôtre transformation glorieuſe. *Noſtra con-*

Philip. 3.20.21. *versatio in cœlis est*, dit saint Paul, *unde etiam Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum-Christum*, QUI REFORMABIT CORPUS HUMILITATIS NOSTRÆ CONFIGURATUM CORPORI CLARITATIS SUÆ.

XII. ENTRETIEN.

De la Providence divine dans les loix de l'union de l'ame & du corps, & que Dieu nous unit par elles à tous ſes ouvrages. Des loix de l'union de l'eſprit avec la Raiſon. C'eſt par ces deux ſortes de loix que ſe forment les ſocietez. Comment Dieu par les Anges diſtribuë aux hommes les biens temporels, & par Jeſus-Chriſt la grace intérieure & toutes ſortes de biens. De la généralité de la Providence.

ARISTE. Ah, Theodore! que Dieu eſt admirable dans ſes œuvres! que de profondeurs dans ſes deſſeins! que de rapports, que de combinaiſons de rapports il a fallu comparer, pour donner à la matiere cette premiere impreſſion qui a formé l'Univers avec toutes ſes parties, non pour un moment, mais pour tous les ſiécles! Que de ſageſſe dans la ſubordination des cauſes, dans l'enchaînement des

effets, dans l'union de tous les corps dont le monde eſt compoſé, dans les combinaiſons infinies, non ſeulement du Phyſic avec le Phyſic, mais du Phyſic avec le Moral, & de l'un & de l'autre avec le ſurnaturel!

THEODORE. Si le ſeul arrangement de la matiere, ſi les effets néceſſaires de certaines loix du mouvement tres-ſimples & tres-générales nous paroiſſent quelque choſe de ſi merveilleux, que devons-nous penſer des diverſes ſocietez qui s'établiſſent & ſe conſervent en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps; que jugerons-nous du peuple Juif & de ſa Religion, & enfin de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt? Que penſerions-nous, mon cher Ariſte, de la Celeſte Jeruſalem, ſi nous avions une idée claire de la nature des materiaux dont ſera conſtruite cette ſainte Cité, & que nous puſſions juger de l'ordre & du concert de toutes les parties qui la compoſeront? Car enfin, ſi avec la plus vile des créatures, avec la matiere, Dieu a fait un monde ſi magnifique, quel ouvrage ſera-ce que le Temple du vrai Salomon, qui ne ſera conſtruit qu'avec des intelligences? C'eſt le choc

des corps qui détermine l'efficace des loix naturelles, & cette cauſe occaſionnelle, toute aveugle & ſimple qu'elle eſt, elle produit, par la ſageſſe de la Providence du Créateur, une infinité d'ouvrages admirables. Quelle ſera donc, Ariſte, la beauté de la Maiſon de Dieu, puiſque c'eſt une nature intelligente éclairée de la ſageſſe éternelle, & ſubſiſtant dans cette même ſageſſe, puiſque c'eſt Jeſus-Chriſt, comme je vous dirai bien-tôt, qui détermine l'efficace des loix ſurnaturelles par leſquelles Dieu execute ce grand ouvrage? Que ce Temple du vrai Salomon ſera magnifique! Ne ſeroit-il point d'autant plus parfait que cet Univers, que les eſprits ſont plus nobles que les corps, & que la cauſe occaſionnelle de l'Ordre de la grace eſt plus excellente que celle qui détermine l'efficace des loix naturelles? Aſſurément Dieu eſt toûjours ſemblable à lui-même. Sa ſageſſe n'eſt point épuiſée par les merveilles qu'il a faites. Il tirera ſans doute de la nature ſpirituelle des beautez qui ſurpaſſeront infiniment tout ce qu'il a fait de la matiere. Qu'en penſez-vous, mon cher Ariſte?

ARISTE. Je penſe, Theodore, que vous vous plaiſez à me précipiter d'abîmes en abîmes.

THEODORE. Oüi d'abîmes profonds en d'autres encore plus profonds. Eſt-ce que vous ne voulez conſiderer que les beautez de ce monde viſible, que la Providence générale du Créateur dans la diviſion de la matiere, dans la formation & l'arrangement des corps? Cette terre que nous habitons n'eſt faite que pour les ſocietez qui s'y forment. Si les hommes ſont capables de faire des ſocietez enſemble, c'eſt pour ſervir Dieu dans une même Religion. Tout ſe rapporte naturellement à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, au Temple ſpirituel que Dieu doit habiter éternellement. Ainſi il ne faut pas nous arrêter dans ce premier abîme de la Providence de Dieu ſur la diviſion de la matiere & l'arrangement des corps: il en faut ſortir pour entrer dans un ſecond, & delà dans un troiſiéme, juſqu'à ce que nous ſoïons arrivez où tout ſe termine, & où Dieu rapporte toutes choſes. Car il ne ſuffit pas de croire & de dire que la Providence de Dieu eſt incompréhenſible: il faut le ſçavoir, il faut le comprendre.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [118] - 110
PUBLIC DOMAIN

Et pour bien s'assurer qu'elle est incompréhensible en toutes manieres, il faut tâcher de la prendre en tout sens, & de la suivre par tout.

ARISTE. Mais nous ne finirons jamais la matiere de la Providence, si nous la suivons jusques dans le Ciel.

THEODORE. Oüi, si nous la suivons jusques-là. Mais nous la perdrons bien-tôt de vûë. Nous serons bien obligez, Ariste, de passer fort legerement sur ce qui devroit nous arrêter le plus, soit pour la magnificence de l'ouvrage, soit pour la sagesse de la conduite. Car la Providence de Dieu sur son Eglise est un abîme, où l'esprit éclairé mêmes par la foi ne découvre presque rien. Mais entrons en matiere.

I. Vous sçavez, Ariste, que l'homme est un composé de deux substances, esprit & corps, dont les modalitez sont reciproques en consequence des loix générales, qui sont causes de l'union de ces deux natures; & vous n'ignorez pas que ces loix ne sont que les volontez constantes & toûjours efficaces du Créateur. Jettons un peu la vûë sur la sagesse de ces loix.

Dans l'instant qu'on allume un flam-

beau, ou que le ſoleïl ſe leve, il répand la lumiere de tous côtez, ou plûtôt il preſſe de tous côtez la matiere qui l'environne. Les ſurfaces des corps étant diverſement diſpoſées, elles réfléchiſſent diverſement la lumiere, ou plûtôt elles modifient diverſement la preſſion que cauſe le ſoleil. (Imaginez cela comme il vous plaira, il n'importe maintenant. Il eſt vrai-ſemblable que ces modifications de preſſion ne conſiſtent que dans des vibrations, ou des ſecouſſes que reçoit la matiere ſubtile par celle qui la friſe en gliſſant inceſſamment ſur la ſurface des corps entr'elle & ces mêmes corps.) Toutes ces vibrations ou modifications de preſſion alternativement plus & moins promtes, s'étendent, ou ſe communiquent en rond de tous côtez, & en un inſtant, à cauſe que tout eſt plein. Ainſi dés qu'on a les yeux ouverts, tous les raïons de lumiere réfléchis de la ſurface des corps, & qui entrent par la prunelle, ſe rompent dans les humeurs de l'œil pour ſe réünir ſur le nerf optique. (C'eſt une choſe admirable que la mécanique de l'œil conſiderée par rapport à l'action de la lumiere: mais ce n'eſt pas à cela que nous

devons

devons nous arrêter. Si vous voulez étudier cette matiere, vous pouvez consulter la Dioptrique de Mr Descartes.) Le nerf optique se trouve donc ébranlé en plusieurs differentes manieres par les diverses vibrations de pression de la matiere qui passe librement jusques à lui ; & l'ébranlement de ce nerf se communique jusques à cette partie du cerveau à laquelle l'ame est étroitement unie. D'où il arrive en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps.

II. 1. Que nous sommes avertis de la presence des objets. Car encore que les corps soient invisibles par eux-mêmes, le sentiment de couleur que nous avons en nous, & mêmes malgré nous à leur occasion, nous persuade que nous les voïons eux-mêmes, à cause que l'operation de Dieu en nous n'a rien de sensible. Et comme les couleurs nous touchent legerement, au lieu de les regarder comme des sentimens qui nous appartiennent, nous les attribuons aux objets. Ainsi nous jugeons que les objets éxistent, & qu'ils sont blancs & noirs, rouges & bleus, tels en un mot que nous les voïons.

2. Quoique les differences de la lu-

miere réfléchie des objets ne consistent que dans des vibrations de pression plus ou moins promtes ; cependant les sentimens de couleur qui répondent à ces vibrations ou modifications de la lumiere, ont des differences essentielles, afin que par ce moïen nous discernions plus facilement les objets les uns des autres.

3. Ainsi par les differences sensibles des couleurs, qui terminent éxactement les parties intelligibles que nous trouvons dans l'idée de l'espace ou de l'étenduë, nous découvrons d'un coup d'œil une infinité d'objets differens, leur grandeur, leur figure, leur situation, leur mouvement, ou leur repos : tout cela fort éxactement par rapport à la conservation de la vie ; mais d'ailleurs fort confusément & fort imparfaitement. Car il faut toûjours se souvenir, que les sens ne nous sont pas donnez pour nous découvrir la vérité, ou les rapports éxacts que les objets ont entr'eux, mais pour conserver nôtre corps, & tout ce qui peut lui être utile. Comme tout ce que nous voïons, par exemple, n'est pas toûjours ou bon ou mauvais pour la santé ; & que souvent deux objets

differens peuvent réfléchir la lumiere de la même façon (car combien y a-t'il de corps également blancs ou noirs) les ſentimens de couleur ne nous touchent ou ne nous ébranlent gueres. Ils nous ſervent plûtôt à diſtinguer les objets, qu'à nous y unir, ou à nous en ſeparer. C'eſt à ces objets qu'on les rapporte ces ſentimens, & non aux yeux, qui reçoivent l'impreſſion de la lumiere. Car on rapporte toûjours par une eſpece de jugement naturel & qui n'eſt point libre, les ſentimens à ce qu'il eſt plus à propos pour le bien du corps de les rapporter. On rapporte la douleur de la piqûre, non à l'épine, mais au doigt piqué. On rapporte la chaleur, l'odeur, la ſaveur, & aux organes & aux objets. Pour la couleur, on ne la rapporte qu'aux objets. Il eſt clair que tout cela doit être ainſi pour le bien du corps, & il n'eſt pas néceſſaire que je vous l'explique.

III. Voilà, Ariſte, ce qui paroît de plus ſimple & de plus général dans les ſentations des couleurs. Voïons un peu comment tout cela s'execute. Car il me ſemble qu'il faut une ſageſſe infinie pour regler ce détail des couleurs de telle maniere, que les objets proches

ou éloignez ſoient vûs à peu prés ſelon leur grandeur. Quand je dis éloignez, je ne pretens pas qu'ils le ſoient exceſſivement : car lorſque des corps ſont ſi petits, ou ſi éloignez, qu'ils ne peuvent plus nous faire ni bien ni mal, ils nous échapent.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, il faut une ſageſſe infinie pour faire à chaque clin d'œil cette diſtribution de couleurs ſur l'idée que j'ai de l'eſpace, de maniere qu'il s'en forme, pour ainſi dire, dans mon ame un monde nouveau, & un monde qui ſe rapporte aſſez juſte à celui dans lequel nous ſommes. Mais je doute que Dieu ſoit ſi éxact dans les ſentimens qu'il nous donne : car je ſçai bien que le ſoleil ne diminuë pas à proportion qu'il s'éloigne de l'horiſon ; & cependant il me paroît plus petit.

THEODORE. Mais du moins vous êtes bien certain que Dieu eſt toûjours éxact à vous faire voir le ſoleil d'autant plus petit, qu'il s'éloigne davantage de l'horiſon. Cette éxactitude, Ariſte, ſignifie quelque choſe.

ARISTE. Je le croi : mais d'où vient cela ?

THEODORE. C'eſt que Dieu, en conſequence de ces loix, nous donne tout d'un coup les ſentimens de couleur que nous nous donnerions à nous-mêmes, ſi nous ſçavions divinement l'Optique, & que nous connuſſions éxactement tous les rapports qu'ont entr'elles les figures des corps qui ſe projettent au fond de nos yeux. Car Dieu ne ſe détermine à agir dans nôtre ame de telle ou telle maniere, que par les changemens qui arrivent dans nôtre corps. Il agit en elle, comme s'il ne ſçavoit rien de ce qui ſe fait au dehors que par la connoiſſance qu'il a de ce qui ſe paſſe dans nos organes. Voilà le principe, ſuivons-le.

Plus un corps eſt éloigné, plus l'image qui s'en trace au fond de l'œil eſt petite. Or quand le ſoleil ſe leve ou ſe couche, il paroît plus éloigné de nous qu'à midi : non ſeulement parce qu'on remarque bien des terres entre nous & l'horiſon où il eſt alors, mais encore parce que le Ciel paroît comme un ſpheroïde applati. Donc l'image du ſoleil qui ſe leve devroit être plus petite au fond de nos yeux, que celle du ſoleil levé. Or elle eſt égale, ou preſque égale.

Voyez ma Rép. à Mr. Regis.

Donc il faut que le ſoleil paroiſſe plus grand, lorſqu'il eſt proche de l'horiſon, que lorſqu'il eſt fort élevé.

THEOTIME. J'ai fait une expérience qui démontre ce que vous dites, que la raiſon pour laquelle le ſoleil paroît changer de grandeur, vient de ce qu'il paroît changer notablement de diſtance. J'ai pris un morceau de verre, que j'ai couvert de fumée, de telle maniere que regardant au travers, je ne voïois plus que le ſoleil. Et j'ai remarqué que cette grandeur apparente diſparoiſſoit toutes les fois que je le regardois au travers de ce verre; parce que la fumée faiſant éclipſer tous les autres objets qui ſont entre nous & l'horiſon, je ne voïois plus ſenſiblement de diſtance au delà de laquelle je puſſe placer le ſoleil.

Cela ſe fait en paſſant le verre ſur la flamme d'une chandelle.

ARISTE. Ne ſeroit-ce point que ce verre obſcurci par la fumée ne laiſſe entrer dans l'œil que peu de raïons?

THEOTIME. Non Ariſte. Car j'ai toujours vû le ſoleil d'une egale grandeur, lorſqu'il eſt fort élevé ſur l'horiſon, ſoit que je l'aïe regardé avec ce verre, ou ſans ce verre.

ARISTE. Cela eſt démonſtratif.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [126] - 118
PUBLIC DOMAIN

IV. THEODORE. Prenez donc garde, Ariſte, que quoique vous ſoïez perſuadé que le ſoleil n'eſt pas plus petit à midi que le ſoir, vous le voïez néanmoins beaucoup plus petit. Et jugez par là que le ſentiment de cercle lumineux qui vous repréſente cet aſtre, n'eſt déterminé juſtement à telle grandeur, que par rapport aux couleurs de tous les objets que nous voïons entre nous & lui, puiſque c'eſt la vûë ſenſible de ces objets qui le fait croire éloigné. Jugez encore delà, que toutes les grandeurs apparentes non ſeulement du ſoleil, mais généralement de tout ce que nous voïons, doivent toutes être reglées par des raiſonnemens ſemblables à celui que je viens de vous faire, pour vous rendre raiſon des diverſes apparences de grandeur du ſoleil. Et comprenez, ſi vous le pouvez, la ſageſſe du Créateur, qui ſans héſiter, dés que vos yeux ſont ouverts, vous donne d'une infinité d'objets une infinité de divers ſentimens de couleur, qui vous marquent leur difference & leur grandeur, non proportionnées à la difference & la grandeur des images qui s'en tracent au fond de l'œil, mais ce qui eſt à remarquer, dé-

terminés par des raiſonnemens d'Optique les plus éxacts qu'il eſt poſſible.

ARISTE. Je n'admire pas tant en cela la ſageſſe, l'éxactitude, l'uniformité du Créateur, que la ſtupidité ou l'orgueil de ces Philoſophes, qui s'imaginent que c'eſt l'ame elle-même qui ſe forme des idées de tous les objets qui nous environnent. J'avoüe néanmoins qu'il faut une ſageſſe infinie pour faire dans nôtre ame, dés que nos yeux ſont ouverts, cette diſtribution de couleurs qui nous révele en partie comment le monde eſt fait. Mais je voudrois bien que nos ſens ne nous trompaſſent jamais, du moins dans des choſes de conſequence, ni d'une maniere trop groſſiere. L'autre jour que je deſcendois fort promtement la riviere, il me ſembloit que les arbres du rivage ſe remüoient; & j'ai un de mes amis qui ſouvent voit tout tourner devant lui, de maniere qu'il ne peut ſe tenir debout. Voilà des illuſions fort groſſieres & fort incommodes.

V. THEODORE. Dieu ne pouvoit, Ariſte, rien faire de mieux, voulant agir en nous en conſequence de quelques loix générales. Car reprenez le

le principe que je viens de vous dire. Les causes occasionnelles de ce qui doit arriver à l'ame ne peuvent se trouver que dans ce qui arrive au corps, puisque c'est l'ame & le corps que Dieu a voulu unir ensemble. Ainsi Dieu ne doit être déterminé à agir dans nôtre ame de telle ou telle maniere, que par les divers changemens qui arrivent dans nôtre corps. Il ne doit pas agir en elle, comme sçachant ce qui se passe au dehors, mais comme ne sçachant rien de ce qui nous environne que par la connoissance qu'il a de ce qui se passe dans nos organes. Encore un coup, Ariste, c'est le principe. Imaginez-vous que vôtre ame sçait éxactement tout ce qui arrive de nouveau dans son corps, & qu'elle se donne à elle-même tous les sentimens le plus à propos qui se puisse par rapport à la conservation de la vie. Ce sera justement ce que Dieu fait en elle.

Vous vous promenez donc, & vôtre ame a sentiment intérieur des mouvemens qui se passent actuellement dans vôtre corps. Donc, quoique les traces des objets changent de place dans vos yeux, vôtre ame doit voir ces objets

comme immobiles. Mais vous êtes dans un bateau. Vous n'avez aucun ſentiment que vous êtes tranſporté, puiſque le mouvement du bateau ne change rien dans vôtre corps qui puiſſe vous en avertir. Vous devez donc voir tout le rivage en mouvement, puiſque les images des objets changent dans vos yeux continuellement de place.

De même vous panchez la tête: vous tournez les yeux: vous regardez, ſi vous voulez, un clocher par deſſous vos jambes. Vous ne devez pas le voir renverſé la pointe en bas. Car encore que l'image de ce clocher fût renverſée dans vos yeux, ou plûtôt dans vôtre cerveau, car les objets ſe peignent toûjours à l'envers dans le fond de l'œil, vôtre ame ſçachant la diſpoſition de vôtre corps, par le changement que cette diſpoſition fait dans vôtre cerveau, elle devroit juger que le clocher ſeroit droit. Or encore un coup, Dieu en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps nous donne tous les ſentimens des objets, de la même maniere que nôtre ame ſe les donneroit, ſi elle raiſonnoit fort éxactement ſur la connoiſſance qu'elle auroit de tout ce qui ſe paſſe

dans le corps, ou dans la principale partie du cerveau. Mais remarquez que la connoiſſance que nous avons de la nature de la grandeur, ou de la ſituation des objets, ne nous ſert de rien pour rectifier nos ſentimens, ſi cette connoiſſance n'eſt ſenſible, & produite actuellement par quelque changement qui arrive actuellement dans le cerveau. Car quoique je ſçache que le ſoleil n'eſt pas plus grand le ſoir & le matin qu'à midi, je ne laiſſe pas de le voir plus grand. Quoique je ſçache que le rivage eſt immobile, il me paroît néanmoins ſe remuer. Quoique je ſçache que telle medecine m'eſt fort bonne, je trouve néanmoins qu'elle eſt méchante; & ainſi des autres ſentimens: parce que Dieu ne régle les ſentimens qu'il nous donne, que ſur l'action de la cauſe occaſionnelle qu'il a établie pour cela, c'eſt à dire, ſur les changemens de la principale partie de nôtre corps, à laquelle nôtre ame eſt immediatement unie. Or il arrive quelquefois que le cours des eſprits eſt ou ſi impetueux, ou ſi irregulier, qu'il empêche que le changement actuel de la diſpoſition des nerfs & des muſcles ſe communique juſques

à cette principale partie du cerveau. Et alors tout tourne : on voit deux objets pour un : on ne peut plus garder l'équilibre pour demeurer debout : & c'eſt peut-être ce qui arrive à vôtre ami. Mais que voulez-vous ? les loix de l'union de l'ame & du corps ſont infiniment ſages, & toûjours éxactement ſuivies; mais la cauſe occaſionnelle qui détermine l'efficace de ces loix, manque ſouvent au beſoin, à cauſe que les loix des communications des mouvemens ne ſont plus ſoûmiſes à nos volontez.

ARISTE. Qu'il y a d'ordre & de ſageſſe dans les loix de l'union de l'ame & du corps ! Dés que nos yeux ſont ouverts, nous voïons une infinité d'objets differens, & leurs differens rapports ſans aucune application de nôtre part. Aſſurément rien n'eſt plus merveilleux, quoique perſonne n'y faſſe réfléxion.

VI. THEODORE. Dieu ne nous découvre pas ſeulement ſes ouvrages par ce moïen, mais il nous y unit en mille & mille manieres. Si je voi, par exemple, un enfant prêt à tomber, cette ſeule vûë, le ſeul ébranlement du nerf optique débandera dans mon cerveau certains reſſorts qui me feront avancer

pour le ſecourir, & crier afin que d'autres le ſecourent : & mon ame en même tems ſera touchée & émuë, comme elle le doit être, pour le bien du genre humain. Si je regarde un homme au viſage, je comprens qu'il eſt triſte ou joïeux, qu'il m'eſtime ou qu'il me mépriſe, qu'il me veut du bien ou du mal : tout cela par certains mouvemens des yeux & des lévres qui n'ont nul rapport avec ce qu'ils ſignifient. Car quand un chien me montre les dents, je juge qu'il eſt en colere. Mais quoiqu'un homme me les montre, je ne croi pas qu'il me veüille mordre. Le ris de l'homme m'inſpire de la confiance, & celui du chien me fait peur. Les Peintres qui veulent exprimer les paſſions, ſe trouvent bien embarraſſez. Ils prennent ſouvent un air ou une grimace pour une autre. Mais lorſqu'un homme eſt animé de quelque paſſion, tous ceux qui le regardent le remarquent bien, quoiqu'ils ne remarquent peut-être point ſi ſes lévres ſe hauſſent ou ſe baiſſent, ſi ſon nez s'allonge ou ſe retire, ſi ſes yeux s'ouvrent ou ſe ferment. C'eſt que Dieu nous unit enſemble par les loix de l'union de l'ame & du corps;

& non seulement les hommes avec les hommes, mais chaque créature avec toutes celles qui lui sont utiles, chacune à leur maniere. Car si je voi, par exemple, mon chien qui me flatte, c'est à dire, qui remuë la queuë, qui fléchit les reins, qui baisse la tête, cette vûë me lie à lui, & produit non seulement dans mon ame une espece d'amitié, mais encore certains mouvemens dans mon corps qui l'attachent aussi à moi par contre-coup. Voilà ce qui fait la passion d'un homme pour son chien, & la fidelité du chien pour son maître. C'est un peu de lumiere qui débande certains ressorts dans deux machines composées par la sagesse du Créateur, de telle maniere qu'elles puissent se conserver mutuellement. Cela est commun à l'une & à l'autre : mais l'homme, outre la machine de son corps, a une ame, & par consequent des sentimens & des mouvemens qui répondent aux changemens qui arrivent dans son corps : & le chien n'est que pure machine, dont les mouvemens reglez à leur fin doivent faire admirer l'intelligence infinie de celui qui l'a construite.

ARISTE. Je comprens, Theodore,

que les loix de l'union de l'ame & du corps ne ſervent pas ſeulement à unir nôtre eſprit à une certaine portion de matiere, mais encore à tout le reſte de l'Univers ; à certaines parties néanmoins beaucoup plus qu'à d'autres, ſelon qu'elles nous ſont plus néceſſaires. Mon ame ſe répand, pour ainſi dire, dans mon corps par le plaiſir & la douleur. Elle en ſort par les autres ſentimens moins vifs. Mais par la lumiere & les couleurs, elle ſe répand par tout juſques dans les Cieux. Elle prend mêmes interêt dans ce qui s'y paſſe. Elle en examine les mouvemens. Elle s'afflige ou ſe réjoüit des phénomenes qu'elle y remarque, & les rapporte tous à ſoi, comme aïant droit à toutes les créatures. Que cet enchaînement eſt merveilleux !

VII. THEODORE. Conſiderez plûtôt les ſuites de ces loix dans l'établiſſement des ſocietez, dans l'éducation des enfans, dans l'augmentation des ſciences, dans la formation de l'Egliſe. Comment eſt-ce que vous me connoiſſez ? Vous ne voïez que mon viſage, qu'un certain arrangement de matiere qui n'eſt viſible que par la cou-

leur. Je remuë l'air par mes paroles. Cet air vous frappe l'oreille: & vous ſçavez ce que je penſe. On ne dreſſe pas ſeulement les enfans, comme les chevaux & les chiens : on leur inſpire mêmes des ſentimens d'honneur & de probité. Vous avez dans vos Livres les opinions des Philoſophes, & l'Hiſtoire de tous les ſiécles. Mais ſans les loix de l'union de l'ame & du corps, toute vôtre Biblioteque ne ſeroit au plus que du papier blanc & noir. Suivez ces loix dans la Religion. Comment êtes-vous Chrétien ? C'eſt que vous n'êtes pas ſourd. C'eſt par les oreilles que la foi s'eſt répanduë dans nos cœurs. C'eſt par les miracles que l'on a vûs que nous ſommes certains de ce que nous ne voïons point. C'eſt par la puiſſance que nous donnent ces loix, que le Miniſtre de Jeſus-Chriſt peut remuer la langue pour annoncer l'Evangile, & pour nous abſoudre de nos péchez. Il eſt évident que ces loix ſervent à tout dans la Religion, dans la Morale, dans les Sciences, dans les Societez, pour le bien public & pour le bien particulier. De ſorte que c'eſt un des plus grands moïens dont Dieu ſe ſerve dans

le cours ordinaire de ſa Providence, pour la conſervation de l'Univers & l'execution de ſes deſſeins.

VIII. Or, je vous prie, combien a-t'il fallu découvrir de rapports & de combinaiſon de rapports pour établir ces admirables loix, & pour les appliquer de telle maniere à leurs effets, que toutes les ſuites de ces loix fuſſent les meilleures, les plus dignes de Dieu qui ſoient poſſibles. Ne conſiderez pas ſeulement ces loix par rapport à la conſervation du genre humain. Cela nous paſſe déja infiniment. Mais courage, comparez-les avec toutes les choſes auſquelles elles ont rapport, quelque mépriſables qu'elles vous paroiſſent. Pourquoi, par exemple, le bled & l'orge n'ont-ils point, comme les chardons & les lacerons, de petites aîles, afin que le vent les tranſporte & les répande dans les champs ? N'eſt-ce point que Dieu a prévû que les hommes, qui échardonnent leurs terres, auroient aſſez de ſoin d'y ſemer du bled ? D'où vient que le chien a l'odorat ſi fin pour les odeurs que les animaux tranſpirent, & qu'il ne ſent point les fleurs ? N'eſt-ce point que Dieu a prévû que l'homme &

cet animal iroient enſemble à la chaſſe? Si Dieu en créant les plantes & les animaux a eu égard à l'uſage que les hommes feroient de la puiſſance qu'ils ont en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps; aſſurément il n'aura rien négligé pour faire que ces loix aïent des ſuites avantageuſes dans la Societé & dans la Religion. Jugez donc de la ſageſſe incompréhenſible de la Providence de Dieu dans l'établiſſement de ces loix, comme vous en avez jugé dans la premiere impreſſion de mouvement qu'il a communiqué à la matiere, lorſqu'il en a formé l'Univers.

ARISTE. L'eſprit ſe perd dans ces ſortes de réflexions.

THEOTIME. Il eſt vrai: mais il ne laiſſe pas de comprendre que la ſageſſe de Dieu dans ſa Providence générale eſt incompréhenſible en toutes manieres.

IX. THEODORE. Continuons donc. L'eſprit de l'homme eſt uni à ſon corps de telle maniere, que par ſon corps il tient à tout ce qui l'environne, non ſeulement aux objets ſenſibles, mais à des ſubſtances inviſibles;

puiſque les hommes ſont attachez & liez enſemble par l'eſprit auſſi-bien que par le corps, tout cela en conſequence des loix générales, dont Dieu ſe ſert pour gouverner le monde: & c'eſt le merveilleux de la Providence. L'eſprit de l'homme eſt auſſi uni à Dieu, à la Sageſſe éternelle, à la Raiſon univerſelle qui éclaire toutes les intelligences. Et il y eſt encore uni par des loix générales, dont nôtre attention eſt la cauſe occaſionnelle qui en détermine l'efficace. Les ébranlemens qui s'excitent dans mon cerveau ſont la cauſe occaſionnelle ou naturelle de mes ſentimens. Mais la cauſe occaſionnelle de la preſence des idées à mon eſprit, c'eſt mon attention. Je penſe à ce que je veux. Il dépend de moi d'examiner le ſujet dont nous parlons, ou tout autre. Mais il ne dépend pas de moi de ſentir du plaiſir, d'entendre la Muſique, de voir ſeulement telle & telle couleur. C'eſt que nous ne ſommes pas faits pour connoître les rapports qu'ont entr'eux & avec nôtre corps les objets ſenſibles. Car il ne ſeroit pas juſte, que l'ame pour conſerver la vie, fût obligé de s'appliquer à tout ce qui peut nous la faire perdre.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [139] - 131
PUBLIC DOMAIN

Il falloit qu'elle le discernât par la preuve courte & seure de l'instinct ou du sentiment, afin qu'elle pût s'occuper toute entiere à rendre à Dieu ses devoirs, & à rechercher les vrais biens, les biens de l'esprit. Il est vrai que maintenant nos sentimens jettent le trouble & la confusion dans nos idées, & qu'ainsi nous ne pensons pas toûjours à ce que nous voulons. Mais c'est une suite du péché: & si Dieu l'a permis ce péché, c'est qu'il sçavoit bien que cela donneroit occasion au sacrifice de Jesus-Christ, dont il tire plus de gloire que de la perseverance du premier homme. Outre qu'Adam aïant tous les secours nécessaires pour perseverer, Dieu ne devoit pas lui donner de ces graces prévenantes qui ne conviennent bien qu'à une nature foible & languissante. Mais ce n'est pas le tems d'examiner les raisons de la permission du péché.

X. C'est donc nôtre attention qui est la cause occasionnelle & naturelle de la presence des idées à nôtre esprit, en consequence des loix générales de son union avec la Raison universelle. Et Dieu l'a dû établir ainsi, dans le dessein qu'il avoit de nous faire parfaitement

libres, & capables de meriter le Ciel. Car il eſt clair que ſi le premier homme n'eût point été comme le maître de ſes *idées* par ſon attention, ſa diſtraction n'auroit point été volontaire : diſtraction qui a été la premiere cauſe de ſa déſobeïſſance. Comme nous ne pouvons aimer que par l'amour du bien, nous nous déterminons toûjours à ce qui nous paroît de meilleur, dans l'inſtant que nous nous déterminons. De ſorte que ſi nous n'étions nullement les maîtres de nôtre attention, ou ſi nôtre attention n'étoit point la cauſe naturelle de nos idées, nous ne ſerions point libres, ni en état de meriter. Car nous ne pourrions pas mêmes ſuſpendre nôtre conſentement, puiſque nous n'aurions pas le pouvoir de conſiderer les raiſons qui peuvent nous porter à le ſuſpendre. Or Dieu a voulu que nous fuſſions libres, non ſeulement parce que cette qualité nous eſt néceſſaire pour meriter le Ciel, pour lequel nous ſommes faits, mais encore parce qu'il vouloit faire éclater la ſageſſe de ſa Providence, & ſa qualité de Scrutateur des cœurs, en ſe ſervant auſſi heureuſement des cauſes libres que des cauſes

néceſſaires pour l'execution de ſes deſſeins.

Car vous devez ſçavoir que Dieu forme toutes les Societez, qu'il gouverne toutes les nations, le peuple Juif, l'Egliſe preſente, l'Egliſe future, par les loix générales de l'union des eſprits avec la Sageſſe éternelle. C'eſt par le ſecours de cette Sageſſe que les Souverains regnent heureuſement, & qu'ils établiſſent des loix excellentes : *Per me Reges regnant, & legum conditores juſta decernunt.* C'eſt mêmes en la conſultant que les méchans réuſſiſſent dans leurs pernicieux deſſeins. Car on peut faire ſervir à l'injuſtice les lumieres de la Raiſon en conſequence des loix générales. Si un bon Evêque veille ſur ſon troupeau, s'il le ſanctifie, ſi Dieu ſe ſert de lui pour mettre tels & tels au nombre des prédeſtinez, c'eſt en partie que ce Miniſtre de Jeſus-Chriſt conſulte la Raiſon par ſon attention à l'ordre de ſes devoirs. Et ſi au contraire un miſerable corrompt l'eſprit & le cœur de ceux qui ſont ſoûmis à ſa conduite, ſi Dieu permet qu'il ſoit la cauſe de leur perte, c'eſt en partie que ce Miniſtre du Demon abuſe des lumieres qu'il re-

Prov. 8: 15.

çoit de Dieu en conſequence des loix naturelles. Les Anges, tous les eſprits bien-heureux, & mêmes l'humanité ſainte de Jeſus-Chriſt, mais d'une maniere bien differente, ſont tous unis à la Sageſſe éternelle. Leur attention eſt la cauſe occaſionnelle ou naturelle de leurs connoiſſances. Or Jeſus-Chriſt gouverne les ames, & les Anges ont pouvoir ſur les corps. Dieu ſe ſert de Jeſus-Chriſt pour ſanctifier ſon Egliſe, comme il s'eſt ſervi des Anges pour conduire le peuple Juif. Donc puiſque tous les eſprits bien-heureux, à plus forte raiſon que nous, conſultent toûjours la Sageſſe éternelle, pour ne rien faire qui ne ſoit conforme à l'Ordre, il eſt clair que Dieu ſe ſert des loix générales de l'union des eſprits avec la Raiſon, pour executer tous les deſſeins qu'il a commis à des natures intelligentes. Il ſe ſert mêmes de la malice des Demons, & de l'uſage qu'il prévoit certainement qu'ils feront des lumieres naturelles qui leur reſtent. Non que Dieu à tous momens agiſſe par des volontez particulieres, mais parce qu'il n'a établi telles loix dans telles circonſtances, que par la connoiſſance des effets mer-

veilleux qui en devoient ſuivre : car ſa preſcience n'a point de bornes, & ſa preſcience eſt la regle de ſa Providence.

XI. ARISTE. Il me ſemble, Theodore, que vous ne conſiderez la Sageſſe de la Providence que dans l'établiſſement des loix générales, & dans l'enchaînement des cauſes avec leurs effets, laiſſant agir toutes les créatures ſelon leur propre nature, les libres librement, & les néceſſaires ſelon la puiſſance qu'elles ont en conſequence des loix générales. Vous voulez que j'admire & que j'adore la profondeur impénétrable de la preſcience de Dieu dans les combinaiſons infiniment infinies qu'il a fallu faire pour choiſir entre une infinité de voïes de produire l'Univers, celle qu'il devoit ſuivre pour agir le plus divinement qui ſe puiſſe. Aſſurément, Theodore, c'eſt-là le plus bel endroit de la Providence, mais ce n'eſt pas le plus agréable. Cette preſcience infinie eſt le fondement de cette généralité & de cette uniformité de conduite qui porte le caractere de la Sageſſe & de l'immutabilité de Dieu : mais cela ne porte point, ce me ſemble, le caractere de ſa bonté pour les hommes, ni de la ſeve-

rité

rité de ſa juſtice contre les méchans. Il n'eſt pas poſſible que par une Providence générale Dieu nous venge de ceux qui nous font quelque injuſtice, ni qu'il pourvoïe à tous nos beſoins. Et le moïen d'être content quand quelque choſe nous manque ? Ainſi, Theodore, j'admire vôtre Providence, mais je n'en ſuis pas bien ſatisfait. Elle eſt excellente pour Dieu, mais pas trop bonne pour nous ; car je veux que Dieu pourvoïe à toutes ſes créatures.

THEODORE. Il y pourvoit, Ariſte, fort abondamment. Voulez-vous que je vous étale les bienfaits du Créateur ?

ARISTE. Je ſçai que Dieu nous fait tous les jours mille biens. Il ſemble que tout l'Univers ne ſoit que pour nous.

THEODORE. Que voulez-vous davantage ?

ARISTE. Que rien ne nous manque. Dieu a fait pour nous toutes les créatures ; mais tel & tel n'a pas de pain. Une Providence qui fourniroit également à toutes les natures égales, ou qui diſtribuëroit le bien & le mal éxactement ſelon les merites; voilà une véritable Providence. A quoi bon ce

nombre infini d'étoiles ? Que nous importe que les mouvemens des Cieux ſoient ſi bien reglez ? Que Dieu laiſſe tout cela & qu'il penſe un peu plus à nous. La terre eſt déſolée par l'injuſtice & la malignité de ſes habitans. Que Dieu ne ſe fait-il craindre ; il ſemble qu'il ne ſe mêle point du détail de nos affaires. La ſimplicité & la généralité de ſes voïes me fait venir cette penſée dans l'eſprit.

THEODORE. Je vous entens, Ariſte: vous faites le perſonnage de ceux qui ne veulent point de Providence, & qui s'imaginent qu'ici-bas c'eſt le hazard qui fait & qui regle tout. Et je comprens que par là vous voulez combattre la généralité & l'uniformité de la conduite de Dieu dans le gouvernement du monde, parce que cette conduite ne s'accommode pas à nos beſoins, ou à nos inclinations. Mais prenez garde, je vous prie, que je raiſonne ſur des faits conſtans, & ſur l'idée de l'Etre infiniment parfait. Car enfin le ſoleil ſe leve indifferemment ſur les bons & ſur les méchans. Il brûle ſouvent les terres des gens de bien, lorſqu'il rend fécondes celles des impies. Les hommes en un

mot ne ſont point miſerables à proportion qu'ils ſont criminels. Voilà ce qu'il faut accorder avec une Providence digne de l'Etre infiniment parfait.

La grêle, Ariſte, ravage les moiſſons d'un homme de bien. Ou cet effet fâcheux eſt une ſuite naturelle des loix générales : ou Dieu le produit par une Providence particuliere. Si Dieu produit cet effet par une Providence particuliere, bien loin de pourvoir à tout, il veut poſitivement, & il fait mêmes que le plus honnête homme du païs manque de pain. Il vaut donc mieux ſoûtenir que ce funeſte effet eſt une ſuite naturelle des loix générales. Et c'eſt auſſi ce que l'on entend communément, lorſqu'on dit que Dieu a permis tel ou tel malheur. Mais de plus vous demeurez d'accord que de gouverner le monde par des loix générales, c'eſt une conduite belle, & grande, digne des attributs divins. Vous pretendez ſeulement qu'elle ne porte point aſſez le caractere de la bonté paternelle de Dieu envers les bons, & de la ſeverité de ſa juſtice envers les méchans. C'eſt que vous ne prenez point garde à la miſere des gens de bien, &

à la proſperité des impies. Car les choſes étant comme nous voïons qu'elles ſont, je vous ſoûtiens qu'une Providence particuliere de Dieu ne porteroit nullement le caractere de ſa bonté & de ſa juſtice, puiſque tres-ſouvent les juſtes ſont accablez de maux, & que les méchans ſont comblez de biens. Mais ſuppoſé que la conduite de Dieu doive porter le caractere de ſa ſageſſe, auſſi-bien que de ſa bonté & de ſa juſtice, quoique maintenant les biens & les maux ne ſoient point proportionnez aux merites des hommes, je ne trouve aucune dureté dans ſa Providence générale. Car premierement je vous ſoûtiens, que d'une infinité de combinaiſons poſſibles des cauſes avec leurs effets, Dieu a choiſi celle qui accordoit plus heureuſement le phyſic avec le moral; & que telle grêle, prévûë devoir tomber ſur la terre de tel homme de bien, n'a point été à l'égard de Dieu un des motifs de faire ſon choix, mais plûtôt telle grêle qu'il a prévû devoir tomber ſur la terre d'un méchant homme. Je dis un des *motifs*. Prenez garde à la ſignification de ce terme. Car ſi Dieu afflige les juſtes, c'eſt qu'il veut les

éprouver, & leur faire meriter la récompense. C'est-là véritablement son motif. Je vous répons en second lieu, que tous les hommes étant pécheurs, aucun ne merite que Dieu quitte la simplicité & la généralité de ses voies, pour proportionner actuellement les biens & les maux à leurs merites & à leurs démerites : que tôt ou tard Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, du moins au jour qu'il viendra juger les vivans & les morts, & qu'il établira pour les punir des loix générales qui dureront éternellement.

XII. Cependant, Ariste, ne vous imaginez pas que je pretende que Dieu n'agisse jamais par des volontez particulieres, & qu'il ne fasse maintenant que suivre les loix naturelles qu'il a établies d'abord. Je pretens seulement que Dieu ne quitte jamais sans de grandes raisons la simplicité de ses voïes ou l'uniformité de sa conduite. Car plus la Providence est générale, plus elle porte le caractere des attributs divins.

ARISTE. Mais quand les a-t-il ces grandes raisons ? Peut-être ne les a-t'il jamais.

THEODORE, Dieu a ces grandes

raiſons, lorſque la gloire qu'il peut tirer de la perfection de ſon ouvrage, contrebalance celle qu'il doit recevoir de l'uniformité de ſa conduite. Il a ces grandes raiſons, lorſque ce qu'il doit à ſon immutabilité eſt égal, ou de moindre conſideration que ce qu'il doit à tel autre de ſes attributs. En un mot il a ces raiſons, lorſqu'il agit autant ou plus ſelon ce qu'il eſt, en quittant qu'en ſuivant les loix généraleś qu'il s'eſt preſcrit. Car Dieu agit toûjours ſelon ce qu'il eſt. Il ſuit inviolablement l'Ordre immuable de ſes propres perfections, parce que c'eſt dans ſa propre ſubſtance qu'il trouve ſa loi, & qu'il ne peut s'empêcher de ſe rendre juſtice, ou d'agir pour ſa gloire, dans le ſens que je vous ai expliqué ces jours-ci.

IX. Entretien.

Que ſi vous me demandez, quand il arrive que Dieu agit autant ou plus ſelon ce qu'il eſt, en quittant qu'en ſuivant ſes loix générales; je vous répons que je n'en ſçai rien. Mais je ſçai bien que cela arrive quelquefois. Je le ſçai, dis-je, parce que la foi me l'apprend. Car la Raiſon, qui me fait connoître que cela eſt poſſible, ne m'aſſure point que cela ſe faſſe.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [150] - 142
PUBLIC DOMAIN

ARISTE. Je comprens, Theodore, vôtre penſée, & je ne voi rien de plus conforme à la Raiſon, & mêmes à l'experience. Car effectivement nous voïons bien, par tous les effets qui nous ſont connus, qu'ils ont leurs cauſes naturelles; & qu'ainſi Dieu gouverne le monde ſelon les loix générales qu'il a établies pour ce deſſein.

XIII. THEOTIME. Il eſt vrai: mais cependant l'Ecriture eſt remplie de miracles que Dieu a faits en faveur du peuple Juif: & je ne penſe pas qu'il néglige ſi fort ſon Egliſe, qu'il ne quitte en ſa faveur la généralité de ſa conduite.

THEODORE. Aſſurément, Theotime, Dieu fait infiniment plus de miracles pour ſon Egliſe que pour la Synagogue. Le peuple Juif étoit accoûtumé à voir ce qu'on appelle des miracles. Il falloit qu'il s'en fit une prodigieuſe quantité, puiſque l'abondance de leurs terres & la proſperité de leurs armes étoient attachées à leur éxactitude à obſerver les commandemens de la Loi. Car il n'eſt pas vrai-ſemblable que le phyſic & le moral ſe puſſent accorder ſi éxactement, que la Judée ait toûjours été

fertile à proportion que ſes habitans étoient gens de bien. Voilà donc parmi les Juifs une infinité de * miracles. Mais je croi qu'il s'en fait encore beaucoup plus parmi nous : non pour proportionner les biens & les maux temporels à nos œuvres, mais pour nous diſtribuer gratuitement les vrais biens ou les ſecours néceſſaires pour les acquerir : tout cela néanmoins, ſans que Dieu quitte à tous momens la généralité de ſa conduite. C'eſt ce qu'il faut que je vous explique, car c'eſt aſſurément ce qu'il y a de plus admirable dans la Providence.

* *Par miracle j'entens les effets qui dépendent des loix générales qui ne nous ſont point naturellement connuës. Voyez la II. Lettre de ma Rép. au I. Volume des Réfléxions Philoſophiques & Theologiques de Mr Arnaud.*

XIV. L'homme étant un compoſé d'eſprit & de corps, il a beſoin de deux ſortes de biens, de ceux de l'eſprit & de ceux du corps. Dieu l'avoit auſſi pourvû abondamment de ces biens, par l'établiſſement des loix générales dont je vous ai parlé juſques ici. Car non ſeulement le premier homme fut placé d'abord dans le Paradis terreſtre, où il trouvoit des fruits en abondance, & un entr'autres capable de le rendre immortel : mais ſon corps étoit encore ſi bien formé, & ſi ſoûmis à ſon eſprit, qu'en conſequence des loix générales

il

il pouvoit joüir de tous ces biens, ſans ſe détourner du véritable. D'un autre côté il étoit uni à la Raiſon Souveraine, & ſon attention, dont il étoit abſolument le maître, étoit la cauſe occaſionnelle ou naturelle de ſes connoiſſances. Jamais ſes ſentimens ne troubloient malgré lui ſes idées. Car il étoit exempt de cette concupiſcence, qui ſollicite ſans ceſſe l'eſprit de renoncer à la Raiſon pour ſuivre les paſſions. Il étoit donc bien pourvû pour l'eſprit & pour le corps. Car il connoiſſoit clairement le vrai bien, & pouvoit ne le point perdre. Il ſentoit les biens du corps, & il pouvoit en joüir : tout cela en conſequence des loix générales de l'union de l'eſprit d'un côté avec le corps, & de l'autre avec la Raiſon univerſelle, ſans que ces deux unions ſe nuiſiſſent l'une à l'autre, parce que le corps étoit ſoûmis à l'eſprit.

Mais l'homme aïant péché, il ſe trouve tout d'un coup fort mal pourvû de ces deux ſortes de biens. Car l'Ordre, qui eſt la loi que Dieu ſuit inviolablement, ne permettant pas qu'en faveur d'un rebelle il y ait à tous momens des exceptions dans les loix générales des

communications des mouvemens; c'eſt une néceſſité que l'action des objets ſe communique juſqu'à la partie principale du cerveau, & que l'eſprit mêmes en ſoit frappé, en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Or l'eſprit inquieté malgré lui de la faim, de la ſoif, de la laſſitude, de la douleur, de mille paſſions differentes, ne peut ni aimer ni rechercher comme il faut les vrais biens : & au lieu de joüir paiſiblement de ceux du corps, la moindre indigence le rend malheureux. De ſorte que l'homme rebelle à Dieu aïant perdu l'autorité qu'il avoit ſur ſon corps, il ſe trouve uniquement par la perte de ce pouvoir, dépourvû des biens dont la Providence l'avoit pourvû. Voïons un peu comment Dieu le va tirer de ce malheureux état, ſans rien faire contre l'Ordre de la juſtice, & ſans changer les loix générales qu'il a établies.

XV. L'homme avant le péché n'étoit ſoûmis, & ne devoit être ſoûmis qu'à Dieu. Car naturellement les Anges n'ont point d'autorité ſur les eſprits, qui leur ſont égaux. Ils n'ont pouvoir que ſur les corps, ſubſtances infegieures. Or comme Adam étoit le maî-

tre de ce qui se passoit dans la partie principale de son cerveau, quand mêmes les Demons eussent pû troubler l'œconomie de son corps par l'action des objets ou autrement, ils n'auroient pû l'inquieter, ni le rendre malheureux. Mais l'homme aïant perdu presque tout le pouvoir qu'il avoit sur son corps, car il lui en reste encore autant que cela est nécessaire pour conserver le genre humain que Dieu n'a pas voulu détruire à cause du Réparateur; il se trouve nécessairement assujetti à la nature Angelique, qui peut maintenant l'inquieter & le tenter, en produisant dans son corps des traces propres à exciter dans son esprit des pensées fâcheuses. Dieu voïant donc l'homme pécheur à la discretion, pour ainsi dire, du Demon, & environné d'une infinité de créatures qui pouvoient lui donner la mort, dépourvû comme il étoit de tout secours; il le soûmet à la conduite des Anges, non seulement lui, mais encore toute sa posterité, & principalement la nation dont le Messie devoit naître. Ainsi vous voïez que Dieu distribuë aux hommes, quoique pécheurs, les biens temporels, non par une Pro-

vidence aveugle, mais par l'action d'une nature intelligente. Pour les biens de l'eſprit, ou cette grace intérieure qui contrebalance les efforts de la concupiſcence, & qui nous délivre de la captivité du péché, vous ſçavez que Dieu nous les donne par le Souverain Prêtre des vrais biens Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt.

Aſſurément, Ariſte, cette conduite de Dieu eſt admirable. L'homme par ſon péché devient l'eſclave du Demon, la plus méchante des créatures, & dépend du corps la plus vile des ſubſtances. Dieu le ſoûmet aux Anges & par juſtice, & par bonté. Il nous protege par ce moïen contre les Demons, & il proportionne les biens & les maux temporels à nos œuvres bonnes ou mauvaiſes. Mais prenez garde, il ne change rien dans les loix générales des mouvemens, ni mêmes dans celles de l'union de l'eſprit avec le corps & avec la Raiſon univerſelle. Car enfin dans la puiſſance ſouveraine que Dieu a donnée à Jeſus-Chriſt comme homme, généralement ſur toutes choſes, & dans celle qu'ont les Anges ſur ce qui regarde les biens & les maux temporels, Dieu ne

quitte que le moins qu'il eſt poſſible la ſimplicité de ſes voïes & la généralité de ſa Providence, parce qu'il ne communique ſa puiſſance aux créatures, que par l'établiſſement de quelques loix générales. Suivez-moi, je vous prie.

XVI. Le pouvoir qu'ont les Anges n'eſt que ſur les corps. Car s'ils agiſſent ſur nos eſprits, c'eſt à cauſe de l'union de l'ame & du corps. Or rien ne ſe fait dans les corps que par le mouvement; & il y a contradiction que les Anges puiſſent le produire comme cauſes véritables. Donc la puiſſance des Anges ſur les corps, & ſur nous par conſequent, ne vient que d'une loi générale que Dieu s'eſt faite à lui-même, de remuer les corps à la volonté des Anges. Donc Dieu ne quitte point la généralité de ſa Providence, lorſqu'il ſe ſert du miniſtere des Anges pour gouverner les nations, puiſque les Anges n'agiſſent que par l'efficace & en conſequence d'une loi générale. *Entretien VII. N. 6. &c.*

Il faut dire la même choſe de Jeſus-Chriſt comme homme, comme Chef de l'Egliſe, comme Souverain Prêtre des vrais biens. Sa puiſſance eſt infiniment plus grande que celle des Anges.

Elle s'étend à tout, juſques ſur les eſ-
Heb. ch. 7: 25. prits & ſur les cœurs. Mais c'eſt par ſon interceſſion que nôtre Mediateur exerce ſon pouvoir : *ſemper vivens ad interpellandum pro nobis :* c'eſt par des deſirs toûjours efficaces, parce qu'ils ſont toû-
Joan. ch. 11: 42. jours exaucez : *Ego autem ſciebam quia ſemper me audis.* Ce n'eſt point à la vérité par une interceſſion morale, ſemblable à celle d'un homme qui intercede pour un autre ; mais par une interceſſion puiſſante & toûjours immanquable, en vertu de la loi générale que Dieu s'eſt faite de ne rien refuſer à ſon Fils, par une interceſſion ſemblable à celle des deſirs pratiques que nous formons de remuer le bras, de marcher, de parler. Car tous les deſirs des créatures ſont impuiſſans en eux-mêmes : ils ne ſont efficaces que par la puiſſance divine : ils n'agiſſent point indépendemment : ce ne ſont au fonds que des prieres. Mais comme Dieu eſt immuable dans ſa conduite, & qu'il ſuit éxactement les loix qu'il a établies, nous avons la puiſſance de remuer le bras, & le Chef de l'Egliſe celle de la ſanctifier, parce que Dieu a établi en nôtre faveur les loix de l'union de l'ame & du corps ;

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [158] - 150
PUBLIC DOMAIN

& qu'il a promis à ſon Fils d'exaucer tous ſes deſirs, ſelon ces paroles de Jeſus-Chriſt lui-même : *Ego autem ſciebam quia ſemper me audis... Rogabo Patrem & alium Paraclitum dabit vobis... Data eſt mihi omnis poteſtas in cælo & in terra* ; & ſelon celle que lui dit ſon Pere aprés ſa Reſurrection, expliquée par S. Pierre & par S. Paul : *Dominus dixit ad me filius meus es tu, ego hodie genui te : Poſtula à me, & dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* *Joan.* 11. 42. *Joan.* 14. 16. *Matth.* 28. *Act.* 13. 33. *Heb.* 5. 5. *Pſ.* 2.

XVII. ARISTE. Je ſuis perſuadé, Theodore, que les créatures n'ont point d'efficace propre, & que Dieu ne leur communique ſa puiſſance que par l'établiſſement de quelques loix générales. J'ai la puiſſance de remuer le bras ; mais c'eſt en conſequence des loix générales de l'union de l'ame & du corps ; & que Dieu étant immuable, il eſt conſtant dans ſes decrets. Dieu a donné à l'Ange conducteur du peuple Juif la puiſſanee de le punir & de le récompenſer, parce qu'il a voulu que les volontez de cet Ange fuſſent ſuivies de leurs effets. J'en demeure d'accord. Mais c'eſt Dieu lui-même qui ordonnoit à ce Miniſtre tout ce qu'il devoit faire. Dieu a donné à Jeſus-Chriſt une

ſouveraine puiſſance. Mais il lui preſcrit tout ce qu'il doit faire. Ce n'eſt pas Dieu qui obéït aux Anges : ce ſont les Anges qui obéïſſent à Dieu. Et Jeſus-Chriſt nous apprend qu'il ne nous a rien dit de lui-même, & que ſon Pere lui a marqué tout ce qu'il avoit à nous dire. Jeſus-Chriſt intercede, mais c'eſt pour ceux que ſon Pere a prédeſtinez. Il diſpoſe de tout dans la maiſon de ſon Pere, mais il ne diſpoſe de rien de ſon chef. Ainſi Dieu quitte la généralité de ſa Providence. Car quoiqu'il execute les volontez de Jeſus-Chriſt & des Anges en conſequence des loix générales, il forme en eux toutes leurs volontez, & cela par des inſpirations particulieres. Il n'y a point pour cela de loi générale.

THEODORE. En êtes-vous bien certain, Ariſte? Aſſurément, ſi * Dieu ordonne en particulier à l'ame ſainte du Sauveur, & aux Anges, de former tous les deſirs qu'ils ont par rapport à nous, Dieu quitte en cela la généralité de ſa Providence. Mais, je vous prie, penſez-vous que l'Ange conducteur du peuple Juif avoit beſoin de beaucoup de lumiere pour le gouverner, & que le vrai Salomon ait dû être uni d'une

* *Tout cela eſt expliqué fort au long dans mes Réponſes à M. A. principalement dans la Réponſe à ſa Diſſertation & dans ma premiere Lettre touchant ſon III. Vol. des Réflexions.*

maniere particuliere à la Sageſſe éternelle pour réüſſir dans la conſtruction de ſon grand ouvrage?

ARISTE. Oüi certainement.

THEODORE. Pourquoi cela? L'eſprit le plus ſtupide & le moins éclairé peut réüſſir auſſi-bien que le plus ſage des hommes, lorſqu'on lui marque tout ce qu'il doit faire, & la maniere dont il le doit faire, principalement ſi tout ce qu'il y a à faire ne conſiſte qu'à former certains deſirs dans telles & telles circonſtances. Or, ſelon vous, ni l'Ange conducteur du peuple, ni Jeſus-Chriſt mêmes n'a rien deſiré que ſon Pere ne lui ait ordonné en détail. Je ne voi donc pas qu'il ait eu beſoin pour ſon ouvrage d'une ſageſſe extraordinaire. Mais de plus, dites-moi, je vous prie, en quoi conſiſte cette ſouveraine puiſſance que Jeſus-Chriſt a reçûë.

ARISTE. C'eſt que tous ſes deſirs ſont exaucez.

THEODORE. Mais, Ariſte, ſi Jeſus-Chriſt ne peut rien deſirer que par un ordre exprés de ſon Pere: ſi ſes deſirs ne ſont point en ſon pouvoir, comment ſera-t-il capable de recevoir

quelque véritable pouvoir. Vous avez le pouvoir de remuer vôtre bras ; mais c'eſt qu'il dépend de vous de vouloir ou ne vouloir pas le remuer. Ceſſez d'être le maître de vos volontez, par cela ſeul vous perdrez tous vos pouvoirs. Eſt-ce que cela n'eſt pas évident ? Prenez donc garde, je vous prie, de ne point offenſer la ſageſſe du Sauveur, & de ne le point priver de ſa puiſſance. Ne lui ôtez pas la gloire qu'il doit retirer de la part qu'il a dans la conſtruction du Temple éternel. S'il n'y a point d'autre part que de former des deſirs impuiſſans commandez par des ordres particuliers, ſon ouvrage ne doit pas, ce me ſemble, lui faire beaucoup d'honneur.

XVIII. ARISTE. Non, Theodore. Mais auſſi Dieu en retire davantage.

THEODORE. Si cela eſt, vous avez raiſon. Car Dieu doit retirer bien plus de gloire de la magnificence du Temple éternel, que le ſage Salomon qui le conſtruit. Mais voïons un peu. Comparons enſemble les deux principales manieres de la Providence divine, pour reconnoître celle qui eſt la plus digne des attributs divins. Selon la premiere, Dieu forme d'abord un tel deſ-

ſein indéperdemment des voïes de l'executer. Il en choiſit l'Architecte. Il le remplit de ſageſſe & d'intelligence. Outre cela il lui marque en détail tous les deſirs qu'il doit former, & toutes les circonſtances de ces deſirs. Et enfin il execute lui-même fort éxactement tous les deſirs qu'il a ordonnez que l'on formât. Voilà l'idée que vous avez de la conduite de Dieu, puiſque vous voulez qu'il forme par des volontez particulieres tous les deſirs de l'ame ſainte de Jeſus-Chriſt. Et voici l'idée que j'en ai. Je croi que Dieu, par ſa preſcience infinie, aïant prévû toutes les ſuites de toutes les loix poſſibles qu'il pouvoit établir, a uni ſon Verbe à telle nature humaine, & dans telles circonſtances, que l'ouvrage qui ſuivra de cette union, lui doit faire plus d'honneur, que tout autre ouvrage qui ſeroit produit par toute autre voïe. Dieu encore un coup aïant prévû qu'agiſſant dans l'humanité ſainte de nôtre Mediateur par des voïes tres-ſimples & tres-générales, je veux dire, par les plus dignes des attributs divins, elle devoit faire un tel uſage de ſa puiſſance, ou former avec une liberté parfaite une telle ſuite de deſirs, car

Voyez le 9. Entr. Nomb. 10. 11. 12.

Dieu laiſſe agir librement les cauſes libres, que ces deſirs étant exaucez, & meritant de l'être à cauſe de ſon ſacrifice, l'Egliſe future qui en devoit être formée ſeroit plus ample & plus parfaite, que ſi Dieu avoit choiſi toute autre nature dans toute autre circonſtance.

Comparez donc, je vous prie, l'idée que vous avez de la Providence avec la mienne. Laquelle des deux marque plus de ſageſſe & de preſcience ? La mienne porte le caractere de la qualité la plus impénétrable de la Divinité, qui eſt de prévoir les actes libres de la créature dans toutes ſortes de circonſtances. Selon la mienne, Dieu ſe ſert auſſi heureuſement des cauſes libres que des cauſes néceſſaires pour l'execution de ſes deſſeins. Selon la mienne, Dieu ne forme point aveuglément ſes ſages deſſeins. Avant que de les former, je parle humainement, il compare tous les ouvrages poſſibles avec tous les moïens poſſibles de les executer. Selon la mienne, Dieu doit retirer une gloire infinie de la ſageſſe de ſa conduite : mais ſa gloire n'ôte rien à celle des cauſes libres, auſquelles il communique ſa puiſſance

ſans les priver de leur liberté. Dieu leur donne part à la gloire de ſon ouvrage & du leur, en les laiſſant agir librement ſelon leur nature ; & par ce moïen il augmente la ſienne. Car il eſt infiniment plus difficile d'executer ſurement ſes deſſeins par des cauſes libres, que par des cauſes néceſſaires, ou néceſſitées, ou invinciblement déterminées par des ordres exprés & des expreſſions invincibles.

ARISTE. Je conviens, Theodore, qu'il y a plus de ſageſſe, & que Dieu tire plus de gloire, & mêmes l'humanité ſainte de nôtre Mediateur, ſelon cette idée de la Providence, que ſelon aucune autre.

THEODORE. Vous pourriez ajoûter que ſelon cette idée, on comprend fort bien comment Jeſus-Chriſt n'a point reçû inutilement une puiſſance ſouveraine ſur toutes les nations, & pourquoi il falloit unir ſon humanité ſainte avec la ſageſſe éternelle, afin qu'il executât heureuſement ſon ouvrage. Mais il ſuffit que vous conveniez, qu'une de ces deux Providences eſt plus ſage que l'autre : car il faudroit être bien impie pour attribuer à Dieu celle

qui paroît la moins digne de ſes attributs.

XIX. ARISTE. Je me rends, Theodore. Mais expliquez-moi, je vous prie, d'où vient que Jeſus-Chriſt dit lui-même, qu'il execute fidélement les volontez de ſon Pere. *Quæ placita ſunt ei facio ſemper*, dit-il : & dans un autre endroit : *Ego ex me ipſo non ſum locutus, ſed qui miſit me Pater, ipſe mihi mandatum dedit quid dicam & quid loquar. Et ſcio quia mandatum ejus vita æterna eſt. Quæ ergo ego loquor, ſicut dixit mihi Pater, ſic loquor.* Comment accorder ces paſſages, & quantité d'autres ſemblables, avec ce ſentiment, que Dieu ne forme point par des volontez particulieres tous les deſirs de la volonté humaine de Jeſus-Chriſt ? Cela m'embarraſſe un peu.

Jean 8: 29.

Jean 12: 49. 50.

THEODORE. Je vous avoüe, Ariſte, que je ne comprens pas ſeulement comment ces paſſages peuvent vous embarraſſer. Quoi donc ! eſt-ce que vous ne ſçavez pas que le Verbe divin, dans lequel ſubſiſte l'humanité ſainte du Sauveur, eſt la loi vivante du Pere Eternel, & qu'il y a mêmes contradiction que la volonté humaine de Jeſus-Chriſt s'écarte jamais de cette

loi ? Dites-moi, je vous prie, lorſque vous donnez l'aumône, n'êtes-vous pas certain que vous faites la volonté de Dieu : & ſi vous êtiez bien aſſuré que vous n'avez jamais fait que de bonnes œuvres, ne pourriez-vous pas dire ſans crainte, *quæ placita ſunt ei, facio ſemper?*

ARISTE. Il eſt vrai. Mais il y auroit toûjours bien de la difference.

THEODORE. Fort grande aſſurément. Car comment ſçavons-nous que nous faiſons la volonté de Dieu en donnant l'aumône ? C'eſt peut-être que nous avons lû dans la Loi écrite, que Dieu nous ordonne de ſecourir les miſerables ; ou que rentrant en nous-mêmes pour conſulter la Loi divine, nous avons trouvé dans ce Code éternel, ainſi que l'appelle ſaint Auguſtin, que telle eſt la volonté de l'Etre infiniment parfait. *Sçachez donc, Ariſte*, que le Verbe divin eſt la loi de Dieu même, & la regle inviolable de ſes volontez ; que c'eſt-là que ſe trouvent tous les Commandemens divins. *In Verbo unigenito Patris eſt omne mandatum*, dit ſaint Auguſtin.* Scachez que tous les eſprits, les uns plus, les autres moins, ont la liberté de conſulter cette Loi. Scachez

que leur attention eſt la cauſe occaſionnelle qui leur en explique tous les Commandemens en conſequence des loix générales de leur union avec la Raiſon. Sçachez qu'on ne peut rien faire qui ne ſoit agréable à Dieu, lorſqu'on obſerve éxactement ce que l'on y trouve écrit. Sçachez ſur tout que l'humanité ſainte du Sauveur eſt unie plus étroitement à cette Loi, que la plus éclairée des intelligences; & que c'eſt par elle que Dieu a voulu nous en expliquer les obſcuritez. Mais prenez garde qu'il ne l'a pas privée de ſa liberté, ou du pouvoir de diſpoſer de cette attention, qui eſt la cauſe occaſionnelle de nos connoiſſances. Car aſſurément l'ame ſainte de Jeſus, quoique ſous la direction du Verbe, a le pouvoir de penſer à ce qui lui plaît pour executer l'ouvrage pour lequel Dieu l'a choiſie, puiſque Dieu par ſa qualité de Scrutateur des cœurs ſe ſert auſſi heureuſement des cauſes libres, que des cauſes néceſſaires pour l'execution de ſes deſſeins.

* *Confeſſ. l. 13. c. 15. Mandatum Patris ipſe eſt Filius. Quomodo enim non eſt mandatum Patris, quod eſt Verbum Patris?* Auguſt. Serm. 140. De Verbis Evang. N. 6. *Voyez I. Lettre touchant le 2. & le 3. Vol. des Réfl. de M. A. & la Réponſe à ſa Diſſertation, & la I. Lettre que j'ai écrite touchant les ſiennes.*

XX. Ne penſez pas néanmoins, Ariſte, que Dieu ne quitte jamais la généralité de ſa conduite à l'égard de l'humanité de Jeſus-Chriſt, & qu'il ne forme

forme les desirs de cette ame sainte qu'en consequence des loix générales de l'union qu'elle a avec le Verbe. Lorsque Dieu prévoit que nôtre Mediateur, entre une infinité de bonnes œuvres qu'il découvre dans le Verbe en consequence de son attention, doit faire le choix dont les suites sont les meilleures qui puissent être : alors Dieu qui ne quitte jamais sans raison la simplicité de ses voïes, ne le détermine point par des volontez particulieres à faire ce qu'il prévoit qu'il fera suffisamment par l'usage de sa liberté en consequence des loix générales. Mais lorsque l'ame sainte du Sauveur, à cause des comparaisons infinies & infiniment infinies des combinaisons de tous les effets, qui sont ou qui seront des suites de ses desirs, pourroit bien choisir entre plusieurs bonnes œuvres, car il n'en peut faire que de bonnes, celles qui paroissent les meilleures, & dont les suites néanmoins ne seroient pas si avantageuses à son ouvrage : alors si Dieu retire plus de gloire de la beauté de l'ouvrage que de la simplicité des voïes, il la quitte cette simplicité, & il agit d'une maniere particuliere & extraordi-

naire dans l'humanité du Sauveur, afin qu'elle veüille préciſément ce qui l'honorera le plus. Mais quoiqu'il agiſſe en elle de cette maniere, je croi qu'il ne la détermine jamais par des impreſſions invincibles de ſentiment, quoique toûjours infaillibles, afin qu'elle ait auſſi le plus de part qu'il eſt poſſible à la gloire de ſon ouvrage. Car cette conduite qui fait honneur à la liberté & à la puiſſance de Jeſus-Chriſt, eſt encore plus glorieuſe à Dieu que toute autre, puiſqu'elle exprime ſa qualité de Scrutateur des cœurs, & témoigne hautement qu'il ſçait ſe ſervir auſſi heureuſement des cauſes libres que des cauſes néceſſaires pour l'execution de ſes deſſeins.

ARISTE. Je comprens, Theodore, parfaitement vôtre penſée. Vous voulez que Dieu ne quitte jamais ſans de grandes raiſons la ſimplicité & la généralité de ſes voïes, afin que ſa Providence ne reſſemble point à celle des intelligences bornées. Vous voulez que ſa preſcience ſoit le fondement de la prédeſtination mêmes de Jeſus-Chriſt; & que s'il a uni ſon Verbe à telle nature & dans telles circonſtances, c'eſt qu'il a prévû que l'ouvrage qui devoit

ſuivre de cette prédeſtination, laquelle eſt la cauſe & le fondement de celle de tous les Elûs, en conſequence des loix générales qui ſont l'Ordre de la Grace; que cet ouvrage, dis-je, ſeroit le plus beau qui ſe puiſſe produire par les voïes les plus divines. Vous voulez que l'ouvrage & les voïes jointes enſemble, tout cela ſoit plus digne de Dieu, que tout autre ouvrage produit par toute autre voïe.

XXI. THEODORE. Oüi, Ariſte, je le veux, par ce principe, que Dieu ne peut agir que pour lui, que par l'amour qu'il ſe porte à lui-même, que par ſa volonté, qui n'eſt point comme en nous une impreſſion qui lui vienne d'ailleurs, & qui le porte ailleurs; en un mot que pour ſa gloire, que pour exprimer les perfections divines qu'il aime invinciblement, qu'il ſe glorifie de poſſeder, & dans leſquelles il ſe complait par la néceſſité de ſon Etre. Il veut que ſon ouvrage porte par ſa beauté & par ſa magnificence le caractere de ſon excellence & de ſa grandeur, & que ſes voïes ne démentent point ſa ſageſſe infinie & ſon immutabilité. S'il y a des défauts dans ſon ouvrage, des monſtres

parmi les corps, & une infinité de pécheurs & de damnez : c'eſt qu'il ne peut y avoir de défauts dans ſa conduite ; c'eſt qu'il ne doit pas former ſes deſſeins indépendemment des voïes. Il a fait pour la beauté de l'Univers & pour le ſalut des hommes, tout ce qu'il peut faire, non abſolument, mais agiſſant comme il doit agir, agiſſant pour ſa gloire ſelon tout ce qu'il eſt. Il aime toutes choſes à proportion qu'elles ſont aimables. Il veut la beauté de ſon ouvrage, & que tous les hommes ſoient ſauvez : il veut la converſion de tous les pécheurs : mais il aime davantage ſa ſageſſe, il l'aime invinciblement, il la ſuit inviolablement. L'ordre immuable de ſes divines perfections, voilà ſa loi & la regle de ſa conduite : loi qui ne lui défend pas de nous aimer, & de vouloir que toutes ſes créatures ſoient juſtes, ſaintes, heureuſes & parfaites : mais loi qui ne lui permet pas de quitter à tous momens pour des pécheurs la généralité de ſes voïes. Sa Providence porte aſſez de marques de ſa bonté pour les hommes. Souffrons, réjoüiſſons-nous qu'elle exprime auſſi tous ſes autres attributs.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [172] - 164
PUBLIC DOMAIN

THEOTIME. Hé bien, Ariſte, que penſez-vous de la Providence divine ?

ARISTE. Je l'adore & je m'y ſoûmets.

THEODORE. Il faudroit, Ariſte, des diſcours infinis pour vous faire conſiderer toutes les beautez de cette Providence adorable, & pour en faire remarquer les principaux traits dans ce que nous voïons arriver tous les jours. Mais je vous ai, ce me ſemble, ſuffiſamment expliqué le principe. Suivez-le de prés, & vous comprendrez aſſurément que toutes ces contradictions qui font pitoyablement triompher les ennemis de la Providence, ſont autant de preuves qui démontrent ce que je viens de vous dire.

XIII. ENTRETIEN.

Qu'il ne faut point critiquer la maniere ordinaire de parler de la Providence. Quelles ſont les principales loix générales par leſquelles Dieu gouverne le monde. De la Providence de Dieu dans l'infaillibilité qu'il conſerve à ſon Egliſe.

I. ARISTE. Ah, Theodore! que l'idée que vous m'avez donnée de la Providence me paroît belle & noble, mais de plus quelle eſt féconde & lumineuſe, qu'elle eſt propre à faire taire les libertins & les impies! Jamais principe n'eut plus de ſuites avantageuſes à la Religion & à la Morale. Qu'il répand de lumieres, qu'il diſſipe de difficultez cet admirable principe! Tous ces effets qui ſe contrediſent dans l'Ordre de la Nature & dans celui de la Grace, ne marquent nulle contradiction dans la cauſe qui les produit: ce ſont au contraire autant de preuves évidentes de l'uniformité de ſa conduite. Tous ces maux qui nous affligent, tous ces dé-

ſordres qui nous choquent, tout cela s'accorde aiſément avec la ſageſſe, la bonté, la juſtice de celui qui regle tout. Je voulois qu'on arrachât les méchans qui vivent parmi les bons : mais j'attens en patience la conſommation des ſiécles, le jour de la moiſſon, ce grand jour deſtiné à rendre à chacun ſelon ſes œuvres. Il faut que l'ouvrage de Dieu s'execute par des voïes qui portent le caractere de ſes attributs. J'admire preſentement le cours majeſtueux de la Providence générale.

THEODORE. Je voi bien, Ariſte, que vous avez ſuivi de prés & avec plaiſir le principe que je vous ai expoſé ces jours-ci, car vous en paroiſſez encore tout émû. Mais l'avez-vous bien ſaiſi, vous en êtes-vous bien rendu le maître ? C'eſt de quoi je doute encore, car il eſt bien difficile que depuis ſi peu de tems vous l'aïez aſſez medité pour vous en mettre en pleine poſſeſſion. Faites-nous part, je vous prie, de quelques-unes de vos réfléxions, afin de me délivrer de mon doute, & que je ſois en repos. Car plus les principes ſont utiles, plus ils ſont féconds, plus eſt-il dangereux de ne les prendre pas tout-à-fait bien.

II. ARISTE. Je le croi ainſi, Theodore. Mais ce que vous nous avez dit eſt ſi clair, vôtre maniere d'expliquer la Providence s'accorde ſi parfaitement avec l'idée de l'Etre infiniment parfait, & avec tout ce que nous voïons arriver, que je ſçai bien qu'elle eſt véritable. Que je ſens de joïe de me voir délivré du préjugé dans lequel je voi que donne le commun du monde, & mêmes bien des Philoſophes! Dés qu'il arrive quelque malheur à un méchant homme, ou connu pour tel, chacun juge auſſi-tôt des deſſeins de Dieu, & décide hardiment que Dieu l'a voulu punir. Mais s'il arrive, ce qui n'arrive que trop, qu'un fourbe, qu'un ſcelerat réuſſiſſe dans ſes entrepriſes, ou qu'un homme de bien ſuccombe à la calomnie de ſes ennemis; eſt-ce que Dieu veut punir celui-ci, & récompenſer celui-là? Nullement. C'eſt, diſent les uns, que Dieu veut éprouver la vertu de cet homme de bien; & les autres, que c'eſt un malheur qu'il a ſeulement permis, & qu'il n'a pas eu deſſein de cauſer. Je trouve que ces peuples qui font gloire de haïr & de mépriſer les pauvres, ſur ce principe, que Dieu lui-même

même haïr & mépriſer les miſerables, puiſqu'il les laiſſe dans leurs miſeres, raiſonnent plus conſequemment. De quoi s'aviſe-t'on de juger des deſſeins de Dieu ? Ne devroit-on pas comprendre qu'on n'y connoît rien, puiſqu'on ſe contredit à tous momens ?

THEODORE. Eſt-ce là, Ariſte, comment vous prenez mes principes ? Eſt-ce là l'uſage que vous en faites ? Je trouve que ceux que vous condamnez ont plus de raiſon que vous.

ARISTE. Comment, Theodore ! Je penſe que vous raillez, ou que vous voulez vous divertir à me contredire.

THEODORE. Nullement.

ARISTE. Quoi donc ! eſt-ce que vous approuvez l'impertinence de ces Hiſtoriens paſſionnez, qui aprés avoir raconté la mort d'un Prince, jugent des deſſeins de Dieu ſur lui ſelon leur paſſion & les interêts de leur nation ? Il faut bien que les Ecrivains Eſpagnols, ou les François aïent tort, ou peut-être les uns & les autres, lorſqu'ils décrivent la mort de Philippes II. Ne faut-il pas que les Rois meurent auſſi bien que nous ?

THEODORE. Ces Hiſtoriens ont

tort : mais vous n'avez pas raiſon. Il ne faut pas juger que Dieu a deſſein de faire du mal à un Prince ennemi que nous haïſſons. Cela eſt vrai. Mais on peut, & on doit croire qu'il a deſſein de punir les méchans, & de récompenſer les bons. Ceux qui jugent de Dieu ſur l'idée qu'ils ont de la juſtice éxacte de l'Etre infiniment parfait, en jugent bien ; & ceux qui lui attribuënt des deſſeins qui favoriſent leurs inclinations déreglées, en jugent tres-mal.

III. ARISTE. Il eſt vrai : mais c'eſt une des ſuites des loix naturelles, que tel ſoit accablé ſous les ruïnes de ſa maiſon ; & le plus homme de bien n'en auroit pas échapé.

THEODORE. Qui en doute ? Mais avez-vous déja oublié que c'eſt Dieu qui a établi ces loix naturelles. La fauſſe idée d'une nature imaginaire vous occupe encore quelque peu l'eſprit, & vous empêche de bien prendre le principe que je vous ai expliqué. Prenez donc garde. Puiſque c'eſt Dieu qui a établi les loix naturelles, il a dû combiner le Phyſic avec le Moral, de maniere que les ſuites de ces loix ſoient les meilleures qui puiſſent être, je veux

dire les plus dignes de sa justice & de sa bonté, aussi-bien que de ses autres attributs. Ainsi on a raison de dire, que la mort terrible d'un brutal & d'un impie est un effet de la vengeance divine. Car quoique cette mort ne soit communément qu'une suite des loix naturelles que Dieu a établies, il ne les a établies que pour de semblables effets. Mais s'il arrive quelque malheur à un homme de bien dans le tems qu'il va faire une bonne œuvre, on ne doit pas dire que Dieu l'a voulu punir, parce que Dieu n'a pas établi des loix générales en vûë de semblables effets. On doit dire, ou que Dieu l'a permis ce malheur, à cause que c'est une suite naturelle de ces loix qu'il a établies pour de meilleurs effets; ou qu'il a eu dessein par là d'éprouver cet homme de bien, & de lui faire meriter sa récompense. Car entre les motifs que Dieu a eus de combiner de telle & telle maniere le Physic avec le Moral, il faut assurément mettre en compte les grands biens que Dieu a prévû que par le secours de sa grace nous tirerions de nos miseres presentes.

Ainsi les hommes ont raison d'attri-

buer à la juſtice de Dieu les maux qui arrivent aux méchans. Mais je croi qu'ils ſe trompent en deux manieres. La premiere, c'eſt qu'ils ne font de ces jugemens que dans les punitions extraordinaires, & qui leur frappent l'eſprit. Car ſi un ſcelerat meurt de la fiévre, ils ne jugent pas ordinairement que c'eſt une punition de Dieu. Il faut pour cela qu'il meure d'un coup de foudre, ou par la main du bourreau. La ſeconde, c'eſt qu'ils s'imaginent que les punitions remarquables ſont des effets d'une volonté particuliere de Dieu. Autre faux jugement, qui ôtant à la Providence divine ſa ſimplicité & ſa généralité, en efface le caractere de la preſcience infinie & de l'immutabilité. Car aſſurément il faut infiniment plus de ſageſſe pour combiner le Phyſic avec le Moral, de maniere que tel ſe trouve juſtement puni de ſes violences en conſequence de l'enchaînement des cauſes, que de le punir par une Providence particuliere & miraculeuſe.

ARISTE. C'eſt ainſi, Theodore, que je le comprens. Mais ce que vous dites-là ne juſtifie pas la temerité de ceux qui jugent hardiment des deſſeins

de Dieu dans tout ce qu'ils voïent arriver.

IV. THEODORE. Je ne pretens pas auſſi qu'ils aïent toûjours raiſon. Je dis ſeulement qu'ils ont raiſon, quand leurs jugemens ſont exempts de paſſion & d'interêt, & qu'ils ſont appuïez ſur l'idée que nous avons tous de l'Etre infiniment parfait. Encore ne pretens-je pas qu'ils faſſent bien de dire trop affirmativement, que Dieu a eu tel ou tel deſſein. Par exemple, il me paroît certain qu'un des motifs de l'établiſſement des loix générales a été telle affliction de tel homme de bien, ſi Dieu a prévû que ce lui ſeroit un grand ſujet de merite. Ainſi Dieu a voulu cette affliction, qui nous paroît à nous autres, qui n'en prévoïons pas les ſuites, ne pas s'accorder avec ſa bonté. Ceux donc qui décident que Dieu a ſeulement permis que tel malheur arrivât à tel, font un faux jugement. Mais que voulez-vous, Ariſte? Il vaut mieux laiſſer aux hommes, prévenus comme ils ſont de leur nature imaginaire, la liberté de juger trop affirmativement des deſſeins de Dieu, que de les critiquer ſur la contradiction de leurs jugemens touchant

des effets qui paroiſſent contredire les attributs divins. Qu'importe que les eſprits ſe contrediſent & s'embarraſſent ſelon leurs fauſſes idées, pourvû qu'au fonds on ne ſe trompe point dans les choſes eſſentielles ? Pourvû que les hommes ne donnent point à Dieu des deſſeins contraires à ſes attributs, & qu'ils ne le faſſent point agir pour favoriſer leurs paſſions, je croi qu'il faut les écouter paiſiblement. Au lieu de les embarraſſer par des contradictions qui ſelon leurs principes ſont inexpliquables, la charité veut qu'on reçoive ce qu'ils diſent, pour les affermir dans l'idée qu'ils ont de la Providence, puiſqu'ils ne ſont point en état d'en avoir une meilleure. Car il vaut encore mieux attribuer à Dieu une Providence humaine, que de croire que tout ſe fait au hazard. Mais de plus ils ont raiſon dans le fonds. Tel impie eſt mort : on peut dire hardiment que Dieu a eu deſſein de le punir. On auroit encore plus de raiſon de dire que Dieu a voulu empêcher qu'il ne corrompît les autres, parce qu'effectivement Dieu veut toûjours par les loix générales qu'il a établies faire tout le bien qui ſe peut. Tel

homme de bien eſt mort avant l'âge, lorſqu'il alloit ſecourir un miſerable : on ne doit point craindre de juger, quand mêmes il auroit été frappé de la foudre, que Dieu l'a voulu récompenſer. On peut dire de lui ce que l'Ecriture dit d'Hénoch : *Raptus eſt ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius.* La mort l'a enlevé, de peur que le ſiécle ne lui corrompît l'eſprit & le cœur. C'eſt que tous ces jugemens ſont conformes à l'idée que nous avons de la juſtice & de la bonté de Dieu, & qu'ils s'accordent aſſez bien avec les deſſeins qu'il a eus, lorſqu'il a établi les loix générales qui reglent le cours ordinaire de ſa Providence. Ce n'eſt pas qu'on ne ſe trompe ſouvent dans ces jugemens. Car apparemment tel ou tel homme de bien qui eſt mort jeune, auroit encore acquis de plus grands merites, & converti bien des pecheurs, s'il eût vécû plus longtems dans les circonſtances où il ſe ſeroit trouvé en conſequence des loix générales de la Nature & de la Grace. Mais ces ſortes de jugemens, quoiqu'un peu temeraires ou hardis, n'ont point de mauvais effets : & ceux qui les font

ne pretendent point tant qu'on les croïe véritables, qu'on adore la ſageſſe & la bonté de Dieu dans le gouvernement du monde.

ARISTE. Je vous entens, Theodore. Il vaut mieux que les hommes parlent mal de la Providence, que de n'en parler jamais.

THEODORE. Non, Ariſte. Mais il vaut mieux que les hommes parlent ſouvent de la Providence ſelon leurs foibles idées, que de n'en parler jamais. Il vaut mieux que les hommes parlent de Dieu humainement, que de n'en dire jamais rien. Il ne faut jamais mal parler ni de Dieu, ni de ſa Providence. Cela eſt vrai. Mais il nous eſt permis de bégayer ſur ces matieres ſi relevées, pourvû que ce ſoit ſelon l'analogie de la foi. Car Dieu ſe plaiſt dans les efforts que nous faiſons pour raconter ſes merveilles. Croïez-moi, Ariſte; on ne peut gueres plus mal parler de la Providence, que de n'en dire jamais rien.

THEOTIME. Voudriez-vous, Ariſte, qu'il n'y eût que les Philoſophes qui parlaſſent de la Providence, & entre les Philoſophes que ceux qui en ont l'idée que vous en avez maintenant?

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [184] - 176
PUBLIC DOMAIN

V. ARISTE. Je voudrois, Theotime, que les hommes ne parlaſſent jamais de la Providence d'une maniere propre à faire croire aux ſimples, que les méchans ne réüſſiſſent jamais dans leurs entrepriſes. Car la proſperité des impies eſt un fait ſi conſtant, que cela peut jetter, & que cela jette ſouvent de la défiance dans les eſprits. Si les biens & les maux temporels étoient à peu prés reglez ſuivant les mérites, & la confiance en Dieu, la maniere dont on parle ordinairement de la Providence n'auroit point de mauvaiſes ſuites. Mais prenez-garde : la plûpart des hommes, & ceux-là principalement qui ont le plus de pieté, tombent dans de tres-grands malheurs ; parce qu'au lieu de ſe ſervir dans leurs beſoins des moïens ſûrs que leur fournit la Providence générale, ils tentent Dieu dans l'eſperance trompeuſe d'une Providence particuliere. S'ils ont un procés, par exemple, ils négligent de faire les écritures néceſſaires pour inſtruire les Juges de la juſtice de leur cauſe. S'ils ont des ennemis ou des envieux qui leur dreſſent des embuſches ; au lieu de veiller ſur eux pour découvrir leurs deſ-

ſeins, ils s'attendent que Dieu ne manquera pas de les proteger. Les femmes qui ont un mari fâcheux, au lieu de le gagner par la patience & l'humilité, vont en faire leurs plaintes à tous les gens de bien qu'elles connoiſſent, & le recommander à leurs prieres. On n'obtient pas toûjours par ce moïen ce qu'on deſire & ce qu'on eſpere : & alors on ne manque gueres de murmurer contre la Providence, & d'entrer dans des ſentimens qui offencent les perfections divines. Vous ſçavez, Theotime, les funeſtes effets que produit dans l'eſprit des ſimples une Providence mal entenduë, & que c'eſt principalement de là que la ſuperſtition tire ſon origine : ſuperſtition qui cauſe dans le monde une infinité de maux.

THEOTIME. Je vous avoüe, Ariſte, qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes euſſent une juſte idée de la Providence divine. Mais je vous ſoûtiens avec Theodore, que cela n'étant pas poſſible, il vaut mieux qu'ils en parlent comme ils font, que de n'en rien dire du tout. L'idée qu'ils en ont, toute fauſſe qu'elle eſt, & mêmes cette pente naturelle qui fait que les eſprits ſe por-

tent à la ſuperſtition, leur eſt fort avantageuſe dans l'état où ils ſont, car cela les empêche de tomber dans mille déſordres. Quand vous y aurez bien penſé, je croi que vous en demeurerez d'accord. Tel perd ſon procés pour avoir négligé les voïes naturelles de le gagner. Qu'importe, Ariſte? La perte de ſon bien ſera peut-être la cauſe de ſon ſalut. Aſſurément, ſi ce n'eſt point la pareſſe & la négligence qui l'ont porté à laiſſer tout là, mais un ſaint mouvement de confiance en Dieu, & la crainte d'entrer dans un eſprit de chicane & de perdre ſon tems aſſez inutilement; ſi cela eſt, il a gagné ſon procés devant Dieu, quoiqu'il l'ait peut-être perdu devant les hommes. Car il lui reviendra plus de profit d'un procés perdu de cette maniere, que gagné d'une autre avec dépens, dommages & interêts.

VI. Nous ſommes Chrêtiens, Ariſte, nous avons droit aux vrais biens: le Ciel eſt maintenant ouvert, & Jeſus-Chriſt nôtre Précurſeur & nôtre Chef y eſt déja entré pour nous. Ainſi Dieu ne récompenſe plus, comme autrefois, nôtre confiance en lui par l'abondance

des biens temporels. Il en a de meilleurs pour ſes enfans adoptez en Jeſus-Chriſt. Ce tems eſt paſſé avec la loi. L'Alliance ancienne & figurative de la nouvelle eſt maintenant abrogée. Si nous étions Juifs, j'entens des Juifs charnels, nous aurions ici-bas une récompenſe proportionnée à nos mérites : encore un coup, je dis des Juifs charnels. Car les Juifs Chrêtiens ont eu part à la Croix de Jeſus Chriſt, avant que d'avoir part à ſa gloire. Mais nous avons de meilleures eſperances qu'eux, *meliorem & manentem ſubſtantiam*, fondées ſur une meilleure alliance & de meilleures victimes : *Melioris teſtamenti ſponſor factus eſt Jeſus ... Melioribus hoſtiis quàm iſtis.*

Heb. 10: 34.

Ibid. 7: 22.

9: 23.

La proſperité des méchans ne doit plus étonner que les Chrêtiens Juifs, que les Mahometans, que ceux qui ne ſçavent pas la difference qu'il y a entre les deux Alliances, entre la grace de l'Ancien Teſtament & celle du Nouveau, entre les biens temporels que Dieu diſtribuoit aux Juifs par le miniſtere des Anges, & les vrais biens que Dieu donne à ſes enfans par nôtre Chef & nôtre Mediateur Jeſus-Chriſt. On croit que les hommes doivent êtra miſerables à

proportion qu'ils ſont criminels. Il eſt vrai : mais dans le fonds on a raiſon de le croire, car cela arrivera tôt ou tard. Il n'y a point de Chrêtien qui ne ſçache, que le jour viendra auquel Dieu rendra à chacun ſelon ſes œuvres. La proſperité des méchans ne peut donc ébranler que ceux qui manquent de foi, & qui ne reconnoiſſent point d'autres biens que ceux de la vie preſente. Ainſi, Ariſte, l'idée confuſe & imparfaite de la Providence qu'ont la plûpart des hommes, ne produit point tant de mauvais effets que vous le penſez dans les vrais Chrêtiens, quoiqu'elle trouble l'eſprit, & qu'elle inquiéte extrêmement le commun des hommes, qui remarquent ſouvent qu'elle ne s'accorde pas avec l'experience. Mais il vaut mieux qu'ils en aïent cette idée, que de n'en avoir point du tout ; ce qui arriveroit peu à peu, s'ils la laiſſoient effacer de leur eſprit par un ſilence pernicieux.

ARISTE. Je vous avouë, Theotime, que la foi empêche ſouvent qu'on ne tire des conſequences impies de la proſperité des méchans & des afflictions des gens de bien. Mais comme la foi n'eſt

pas ſi ſenſible que l'experience continuelle de ces évenemens fâcheux, elle n'empêche pas toûjours que l'eſprit ne s'ébranle & ne ſe défie de la Providence. De plus les Chrétiens ne ſuivent preſque jamais les principes de leur Religion : ils parlent des biens & des maux comme les Juifs charnels. Quand un pere exhorte ſon fils à la vertu, il ne craint point de lui dire, que s'il eſt homme de bien, toutes ſes entrepriſes réüſſiront. Croïez-vous que ſon fils penſe aux vrais biens ? Helas ! peut-être que le pere n'y penſa jamais lui-même. Cependant les libertins qui remarquent avec ſoin les contradictions de tous ces diſcours qu'on fait ſans réfléxion ſur la Providence, ne manquent pas d'en tirer des preuves de leur impieté ; & elles ſont ſi ſenſibles ces preuves, & ſi palpables, qu'il ſuffit qu'ils les propoſent pour ébranler les gens de bien, & pour renverſer ceux que la foi ne ſoûtient point. *Penſez-vous*, dit Jeſus-Chriſt, *que ces dix-huit perſonnes qui furent écraſées ſous les ruïnes de la tour de Siloë, fuſſent plus criminelles ou plus redevables à la juſtice de Dieu, que les autres habitans de Jeruſalem ? Non*, dit-il, *mais*

Luc. 13: 4.

vous perirez tous ſi vous ne faites pénitence. Voilà comme il faut parler aux hommes pour leur apprendre qu'en cette vie les plus miſerables ne ſont pas pour cela les plus criminels ; & que ceux qui vivent dans l'abondance, au milieu des plaiſirs & des honneurs, ne ſont pas pour cela plus cheris de Dieu, ni protegez d'une Providence plus particuliere.

VII. THEOTIME. Oüi, Ariſte. Mais tout le monde n'eſt pas toûjours en état de goûter cette vérité. *Durus eſt hic ſermo.* Les charnels, ceux qui ont encore l'eſprit Juif, n'y comprennent rien. Il faut parler aux hommes ſelon leur portée, & s'accommoder à leur foibleſſe pour les gagner peu à peu. Il faut conſerver ſoigneuſement dans leur eſprit l'idée de la Providence telle qu'ils ſont capables de l'avoir. Il faut leur promettre le centuple : qu'ils l'entendent comme ils pourront ſelon les diſpoſitions de leur cœur. Les charnels l'entendront mal, il eſt vrai : mais il vaut encore mieux qu'ils croïent que la vertu ſera mal récompenſée, que de ne l'être point du tout. Elle le ſera mêmes parfaitement bien ſelon leurs fauſſes

idées. Quelque libertin leur fera remarquer qu'on leur fait de vaines promeſſes. Je le veux. Mais peut-être cela ſervira-t'il à leur faire comprendre qu'ils ſe trompent eux-mêmes, & que les biens qu'ils eſtiment ſi fort ſont bien peu de choſe, puiſque Dieu les diſtribuë ſi mal à leur gré, & ſelon leurs préjugez. Aſſurément, Ariſte, on ne peut gueres trop parler de la Providence, quand mêmes on n'y connoîtroit rien. Car cela réveille toûjours dans l'eſprit cette penſée, qui eſt le fondement de toutes les Religions, qu'il y a un Dieu qui récompenſe & qui punit. L'idée confuſe de la Providence eſt auſſi utile que celle que vous en avez, pour porter à la vertu le commun des hommes. Elle ne peut éclaircir les difficultez des impies : on ne peut la défendre ſans tomber dans un nombre infini de contradictions. Cela eſt vrai. Mais c'eſt de quoi les ſimples ne s'embarraſſent gueres. La foi les ſoûtient ; & leur ſimplicité, leur humilité les met à couvert contre les attaques des libertins. Ainſi je croi que dans les diſcours faits pour tout le monde, il faut parler de la Providence ſelon l'idée la plus commune :

& ce que Theodore nous a appris, il faut le garder pour faire taire les prétendus esprits forts, & pour rassurer ceux qui se trouveroient ébranlez par la consideration des effets qui paroissent contredire les perfections divines. Encore doit-on supposer qu'ils soient capables de l'attention necessaire pour suivre vos principes: car autrement ce seroit bien le plus court, s'ils étoient Chrêtiens, de les arrêter uniquement par l'autorité de l'Ecriture.

ARISTE. *Je me rends, Theotime.* Il faut parler aux hommes selon leurs idées, lorsqu'ils ne sont point en état d'approfondir les matieres. Si on critiquoit le sentiment confus qu'ils ont de la Providence, on leur seroit peut-être un sujet de chûte. Il seroit facile de les embarrasser par les contradictions où ils tombent. Mais il seroit fort difficile de les délivrer de leur embarras. Car il faut trop d'application pour reconnoître & pour suivre les vrais principes de la Providence. Je le comprens, Theotime, & je pense que c'est principalement pour cela que Jesus-Christ & les Apôtres ne nous ont point enseigné formellement les principes de rai-

ſon dont les Theologiens ſe ſervent pour apppuïer les véritez de la foi. Ils ont ſuppoſé que les perſonnes éclairées ſçauroient ces principes, & que les ſimples, qui ſe rendent uniquement à l'autorité, n'en auroient pas beſoin, & qu'ils pourroient mêmes en être choquez & les prendre mal, faute d'application & d'intelligence. Je ſuis donc bien reſolu de laiſſer aux hommes la liberté de parler à leur maniere de la Providence, pourvû qu'ils ne diſent rien qui bleſſe ouvertement les attributs divins; pourvû qu'ils ne donnent pas à Dieu des deſſeins injuſtes & bizarres, & qu'ils ne le faſſent point agir pour ſatisfaire leurs inclinations déreglées. Mais pour les Philoſophes, & ſur tout certains pretendus eſprits forts, aſſurément je ne ſouffrirai pas leurs impertinentes railleries. J'eſpere que j'aurai mon tour, & que je les embarraſſerai fort. Ils m'ont quelquefois réduit au ſilence, mais je les obligerai bien à ſe taire. Car j'ai maintenant de quoi répondre à tout ce qu'ils m'ont objecté de plus ſpecieux & de plus fort.

VIII. THEODORE. Prenez-garde, Ariſte, que la vanité & l'amour

propre n'animent un peu vôtre zele. Ne cherchez point d'adverſaires pour avoir la gloire & le plaiſir de les vaincre. C'eſt la vérité qu'il faut faire triompher de ceux qui l'ont combatuë. Si vous prétendez les confondre, vous ne les gagnerez pas, & peut-être qu'ils vous confondront encore. Car, je le veux, vous avez de quoi les obliger au ſilence; mais c'eſt ſuppoſé qu'ils veulent entendre raiſon: ce qu'aſſurément ils ne feront pas, quand ils ſentiront que vous voulez l'emporter. S'ils vous raillent, ils auront les rieurs de leur côté. S'ils s'effraïent, ils répandront la fraïeur dans les eſprits. Vous ſerez ſeul avec vos principes, auſquels perſonne ne comprendra rien. Je vous conſeille donc, Ariſte, de prendre en particulier ces perſonnes que vous avez en vûë, & de leur propoſer vôtre ſentiment, comme pour apprendre d'eux ce que vous devez en croire. Il faudra pour vous répondre qu'ils s'appliquent à l'examiner, & peut-être que l'évidence les convaincra. Prenez-garde ſur tout qu'ils ne s'imaginent pas que vous les joüez. Parlez en diſciple de bonne foi, afin qu'ils ne reconnoiſſent point vôtre

charitable diſſimulation. Mais lorſque vous aurez reconnu que la vérité les pénetre, alors combattez-la ſans craindre qu'ils l'abandonnent. Ils la regarderont comme un bien qui leur appartient, & qu'ils auront acquis par leur application & par leur travail. Ils prendront intereſt dans ſa défenſe ; non peut-être qu'ils l'aiment véritablement, mais parce que leur amour propre y trouvera ſon compte. Ainſi vous les engagerez dans le parti de la verité, & vous formerez entr'elle & eux des liaiſons d'interêt qu'ils ne rompront pas facilement. La plûpart des hommes regardent la vérité comme un meuble fort inutile, ou plûtôt comme un meuble fort embarraſſant & fort incommode. Mais lorſqu'elle eſt de leur invention, & qu'ils la regardent comme un bien qu'on veut leur enlever, ils s'y attachent ſi fort, & la conſiderent ſi attentivement, qu'ils ne peuvent plus l'oublier.

ARISTE. Vous avez raiſon, Theodore : pour gagner ſeurement les gens, il faut trouver le moïen de dédommager leur amour propre : c'eſt là le ſecret. Je tâcherai de ſuivre éxactement

vôtre conſeil charitable. Mais penſez-vous que je poſſede aſſez bien vos principes pour en convaincre les autres, & pour répondre à toutes leurs difficultez.

THEODORE. Si vous êtes bien reſolu de prendre avec vos gens l'air & les manieres de diſciple, il n'eſt pas néceſſaire que vous les ſçachiez plus éxactement ces principes. Ils vous les apprendront auſſi-bien que moi.

ARISTE. Comment, Theodore, auſſi-bien que vous?

THEODORE. Mieux que moi, Ariſte: vous le verrez par experience. Souvenez-vous ſeulement des principales véritez que je vous ai expliquées, & auſquelles vous devez rapporter toutes les interrogations que vous leur ferez.

Souvenez-vous que Dieu ne peut agir que ſelon ce qu'il eſt, que d'une maniere qui porte le caractere de ſes attributs; qu'ainſi il ne forme point ſes deſſeins indépendemment des voïes de les executer, mais qu'il choiſit & l'ouvrage & les voïes, qui toutes enſemble expriment davantage les perfections qu'il ſe glorifie de poſſeder, que tout autre ouvrage par toute autre voïe.

Voilà, Ariſte, le principe le plus général & le plus fécond.

Souvenez-vous que plus il y a de ſimplicité, d'uniformité, de généralité dans la Providence, y aïant égalité dans le reſte, plus elle porte le caractere de la Divinité; qu'ainſi Dieu gouverne le monde par des loix générales, pour faire éclater ſa ſageſſe dans l'enchaînement des cauſes.

Mais ſouvenez-vous que les créatures n'agiſſent point les unes ſur les autres par leur efficace propre, & que Dieu ne leur a communiqué ſa puiſſance que parce qu'il a établi leurs modalitez cauſes occaſionnelles, qui déterminent l'efficace des loix générales qu'il s'eſt preſcrit. Tout dépend de ce principe.

XI. Voici, Ariſte les loix générales ſelon leſquelles Dieu regle le cours ordinaire de ſa Providence.

1. Les loix générales des communications des mouvemens, deſquelles loix le choc des corps eſt la cauſe occaſionnelle ou naturelle. C'eſt par l'établiſſement de ces loix que Dieu a communiqué au ſoleil la puiſſance d'éclairer, au feu celle de brûler, & ainſi des autres

vertus qu'ont les corps pour agir les uns ſur les autres ; & c'eſt en obeïſſant à ſes propres loix que Dieu fait tout ce que font les cauſes ſecondes.

2. Les loix de l'union de l'ame & du corps, dont les modalitez ſont reciproquement cauſes occaſionnelles de leurs changemens. C'eſt par ces loix que j'ai la puiſſance de parler, de marcher, de ſentir, d'imaginer, & le reſte ; & que les objets ont par mes organes le pouvoir de me toucher & de m'ébranler. C'eſt par ces loix que Dieu m'unit à tous ſes ouvrages.

3. Les loix de l'union de l'ame avec Dieu, avec la ſubſtance intelligible de la Raiſon univerſelle, deſquelles loix nôtre attention eſt la cauſe occaſionnelle. C'eſt par l'établiſſement de ces loix que l'eſprit a le pouvoir de penſer à ce qu'il veut, & de découvrir la vérité. Il n'y a que ces trois loix générales que la Raiſon & l'experience nous apprennent ; mais l'autorité de l'Ecriture nous en fait connoître encore deux autres, ſçavoir :

4. Les loix générales qui donnent aux Anges bons & mauvais, pouvoir ſur les corps, ſubſtances inferieures à

leur nature. C'eſt par l'efficace de ces loix que les Anges ont gouverné le peuple Juif, qu'ils l'ont puni & récompenſé par des biens & des maux temporels, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçû de Dieu. C'eſt par l'efficace de ces loix que les Demons ont encore le pouvoir de nous tenter, & que nos Anges tutelaires ont celui de nous défendre. Les cauſes occaſionnelles de ces loix ſont leurs deſirs pratiques : car il y a contradiction qu'un autre que le Créateur des corps en puiſſe être le moteur.

Voyez le dernier Eclairciſſement du Traité de la Nature & de la Grace, & la Réponſe à la Diſſertation de M. Arn. contre cet Eclairciſſement.

5. Les loix enfin par leſquelles Jeſus-Chriſt a reçû la ſouveraine puiſſance dans le Ciel & ſur la terre, non ſeulement ſur les corps, mais ſur les eſprits; non ſeulement pour diſtribuer les biens temporels, comme les Anges à la Synagogue, mais pour répandre dans les cœurs la grace intérieure qui nous rend enfans de Dieu, & qui nous donne droit aux biens éternels. Les cauſes occaſionnelles de ces loix ſont les divers mouvemens de l'ame ſainte de Jeſus. Car nôtre Mediateur & Souverain Prêtre intercede ſans ceſſe, & ſon interceſſion eſt toûjours & tres-promtement exaucée.

Voyez le II. Diſcours du Traité de la Nature & de la Grace.

Voilà

Voilà, Ariſte, les loix les plus générales de la Nature & de la Grace, que Dieu ſuit dans le cours ordinaire de ſa Providence. C'eſt par ces loix qu'il execute ſes deſſeins d'une maniere qui porte admirablement le caractere de ſa preſcience infinie, de ſa qualité de Scrutateur des cœurs, de ſon immutabilité & de ſes autres attributs. C'eſt par ces loix qu'il communique ſa puiſſance aux créatures, & qu'il leur donne part à la gloire de l'ouvrage qu'il execute par leur miniſtere. C'eſt mêmes par cette communication de ſa puiſſance & de ſa gloire qu'il rend le plus d'honneur à ſes attributs. Car il faut une ſageſſe infinie pour ſe ſervir auſſi heureuſement des cauſes libres que des cauſes néceſſaires dans l'execution de ſes deſſeins.

Mais quoique Dieu ſe ſoit preſcrit ces loix générales, & encore quelques autres, dont il n'eſt pas néceſſaire de parler, comme ſont celles par leſquelles le feu de l'enfer a le pouvoir de tourmenter les Demons, les eaux du Baptême celui de nous purifier, & autrefois les eaux tres-ameres de la jalouſie celui de punir l'infidelité des femmes, & ainſi des autres ; quoique Dieu ſe *Nombre 6.*

ſoit, dis-je, preſcrit ces loix, & qu'il ne quitte point ſans de grandes raiſons la généralité de ſa conduite, ſouvenez-vous bien que lorſqu'il reçoit plus de gloire en la quittant qu'en la ſuivant, alors il ne manque jamais de l'abandonner. Car pour accorder les contradictions qui paroiſſent dans les effets de la Providence, il ſuffit que vous ſoûteniez que Dieu agit & doit agir ordinairement par des loix générales. Retenez donc bien ces principes, & reglez vos interrogations de maniere, qu'elles ne tendent qu'à les faire enviſager aux perſonnes que vous prétendez convertir.

ARISTE. Je le ferai, Theodore: & j'eſpere que je réüſſirai dans mon deſſein. Car tous ces principes me paroiſſent ſi évidens, ſi bien liez les uns avec les autres, & tellement d'accord avec ce que nous voïons arriver, que pourvû que les préjugez & les paſſions ne mettent point trop d'obſtacle à l'impreſſion qu'ils doivent faire ſur leur eſprit, il ſera bien difficile qu'ils y réſiſtent. Je vous remercie de l'avis que vous m'avez donné de dédommager leur amour propre: car je voi bien que je gâterois tout, ſi je m'y prenois com-

me j'en aurois bonne en vie. Mais, Theodore, ſuppoſé que je réüſſiſſe dans mon deſſein, & que je les aïe bien convaincus de la vérité de nos principes, comment pourrois-je les obliger à reconnoître l'autorité de l'Egliſe, car ils ſont nez dans l'hereſie, & je voudrois bien les en retirer.

THEODORE. Vraiment, Ariſte, voilà bien une autre affaire Vous penſez peut-être qu'il ſuffit de donner de bonnes preuves de l'infaillibilité de l'Egliſe, pour convertir les Heretiques. Il faut, Ariſte, que le Ciel s'en mêle. Car l'eſprit de parti forme tous les jours tant de liaiſons ſecretes dans le cœur de ceux qui y ſont malheureuſement engagez, que cela les aveugle & les ferme à la vérité. Si quelqu'un vous exhortoit à vous faire Huguenot, aſſurément vous ne l'écouteriez pas volontiers. Sçachez donc qu'ils ſont peut-être plus ardents que nous : parce que dans l'état où ils ſe trouvent, ils ſe ſont, plus ſouvent que nous, exhortez les uns les autres à donner des marques de leur fermeté. Aïant donc une infinité d'engagemens, de liaiſons, de préjugez, de raiſons d'amour propre qui les arrête dans leur

Secte, quelle adreſſe ne faut-il point pour les obliger à conſiderer ſans prévention les preuves qu'on peut leur donner qu'ils ſont dans l'erreur ?

ARISTE. Je ſçai, Theodore, que leur délicateſſe eſt extrême ſur le fait de la Religion, & que pour peu qu'on les frappe par cet endroit-là, toutes leurs paſſions ſe revoltent. Mais ne craignez point. Car outre que ceux dont je parle ne ſont pas ſi ſenſibles que beaucoup d'autres, je prendrai ſi bien les manieres d'un diſciple bien ſoûmis, que je les obligerai pour me répondre à examiner les doutes que je leur propoſerai. Donnez-moi ſeulement quelques preuves de l'infaillibilité de l'Egliſe conformes à l'idée que vous m'avez donnée de la Providence.

X. THEODORE. Il eſt certain par l'Ecriture, que les Heretiques n'oſent rejetter, *que Dieu veut que tous les hommes ſoient ſauvez, & qu'ils viennent à la connoiſſance de la vérité.* Il faut donc trouver dans l'Ordre de la Providence de bons moïens pour faire venir tous les hommes à la connoiſſance de la vérité.

1. Tim. 2: 4.

ARISTE. Je nie cette conſequence.

Dieu veut que tous les hommes ſoient ſauvez : mais il ne veut pas faire tout ce qu'il faudroit pour les ſauver tous. S'il le vouloit, tous ſeroient ſauvez : les Chinois & tant d'autres peuples ne ſeroient pas privez de la connoiſſance du vrai Dieu & de ſon Fils Jeſus-Chriſt, en quoi conſiſte la vie éternelle,

THEODORE. Je ne vous dis pas, Ariſte, que Dieu veüille faire tout ce qu'il faudroit pour ſauver tous les hommes. Il ne veut pas faire à tous momens des miracles. Il ne veut pas répandre dans tous les cœurs des graces victorieuſes. Sa conduite doit porter le caractere de ſes attributs, & il ne doit point quitter ſans de grandes raiſons la généralité de ſa Providence. Sa ſageſſe ne lui permet pas de proportionner toûjours ſon ſecours au beſoin actuel des méchans & à la négligence prévûë des juſtes. Tous les hommes ſeroient ſauvez, s'il en uſoit de la ſorte envers nous. Je prétens ſeulement qu'il faut trouver dans la Providence des moïens généraux qui répondent à la volonté que Dieu a que tous les hommes viennent à la connoiſſance de la vérité. Or on ne peut y arriver à cette connoiſſance que

par deux voïes, par celle de l'examen, ou par celle de l'autorité.

ARISTE. Je vous entens, Theodore, la voïe de l'examen répond peut-être à la volonté que Dieu a de ſauver les Sçavans : mais Dieu veut ſauver les pauvres, les ſimples, les ignorans, ceux qui ne ſçavent pas lire, auſſi-bien que Meſſieurs les Critiques. Encore ne voi-je pas que les Grotius, les Cocceïus, les Saumaiſes, les Buxtorfs, ſoient arrivez à cette connoiſſance de la vérité où Dieu veut que nous arrivions tous. Peut-être que Grotius en étoit proche quand la mort l'a ſurpris. Mais quoi! la Providence ne pourvoit-elle qu'au ſalut de ceux qui ont aſſez de vie, auſſi-bien que d'eſprit & de ſcience, pour diſcerner la vérité de l'erreur? Aſſurément cela n'eſt pas vrai-ſemblable. La voïe de l'examen eſt tout-à-fait inſuffiſante. Maintenant que la raiſon de l'homme eſt affoiblie, il faut le conduire par la voïe de l'autorité. Cette voïe eſt ſenſible, elle eſt ſeure, elle eſt générale, elle répond parfaitement à la volonté que Dieu a, que tous les hommes viennent à la connoiſſance de la vérité. Mais où trouverons-nous cette

autorité infaillible, cette voïe ſeure que nous puiſſions ſuivre ſans craindre l'erreur ? Les Heretiques pretendent qu'elle ne ſe trouve que dans les Livres Sacrez.

XI. THEODORE. Elle ſe trouve dans les Livres Sacrez, mais c'eſt par l'autorité de l'Egliſe que nous le ſçavons. Saint Auguſtin a eu raiſon de dire, que ſans l'Egliſe il ne croiroit pas à l'Evangile. Comment eſt-ce que les ſimples peuvent être certains que les quatre Evangiles que nous avons ont une autorité infaillible ? Les ignorans n'ont aucune preuve qu'ils ſont des Auteurs qui portent leur nom, & qu'ils n'ont point été corrompus dans les choſes eſſentielles ; & je ne ſçai ſi les Sçavans en ont des preuves bien ſeures. Mais quand nous ſerions certains que l'Evangile de Saint Mathieu, par exemple, eſt de cet Apôtre, & qu'il eſt tel aujourd'hui, qu'il l'a compoſé : aſſurément ſi nous n'avons point d'autorité infaillible qui nous apprenne que cet Evangeliſte a été divinement inſpiré, nous ne pouvons point appuïer nôtre foi ſur ſes paroles comme ſur celle de Dieu même. Il y en a qui prétendent

que la divinité des Livres Sacrez eſt ſi ſenſible, qu'on ne peut les lire ſans s'en appercevoir. Mais ſur quoi cette prétention eſt-elle appuïée ? Il faut autre choſe que des ſoupçons & des préjugez pour leur attribuer l'infaillibilité. Il faut ou que le Saint Eſprit le revele à chaque particulier, ou qu'il le revele à l'Egliſe pour tous les particuliers. Or l'un eſt bien plus ſimple, plus général, plus digne de la Providence, que l'autre.

Mais je veux que tous ceux qui liſent l'Ecriture, ſçachent par une révelation particuliere que l'Evangile eſt un Livre Divin, & qui n'a point été corrompu par la malice & la négligence des Copiſtes : qui nous en donnera l'intelligence ? Car la raiſon ne ſuffit pas pour en prendre toûjours le vrai ſens. Les Sociniens ſont raiſonnables auſſi-bien que les autres hommes ; & ils y trouvent que le Fils n'eſt point conſubſtantiel au Pere. Les Calviniſtes ſont hommes comme les Lutheriens ; & ils pretendent que ces paroles, *Prenez, mangez, ceci eſt mon corps*, ſignifient, dans le lieu où elles ſont, que ce que Jeſus-Chriſt donne à ſes Apôtres n'eſt que la figure de ſon corps. Qui detrompera

les uns ou les autres ? Qui les conduira à la connoiſſance de la vérité où Dieu veut que nous arrivions tous. Il faudra à tous momens à chaque particulier une aſſiſtance du Saint Eſprit que les Heretiques refuſent à toute l'Egliſe, lorſqu'elle eſt aſſemblée pour former ces déciſions. Quelle extravagance, quel aveuglement, que d'orgueil ! On s'imagine qu'on entend mieux l'Ecriture que l'Egliſe univerſelle, qui conſerve le ſacré dépôt de la tradition, & qui merite un peu plus que chaque particulier, que Jeſus-Chriſt, qui en eſt le Chef, s'applique à la défendre contre les puiſſances de l'enfer.

XII. La plûpart de hommes ſont perſuadez que Dieu les conduit par une providence particuliere, ou plûtôt qu'il conduit ainſi ceux pour leſquels ils ſont prévenus d'une grande eſtime. Ils ſont diſpoſez à croire que tel eſt cheri de Dieu de maniere, qu'il ne permettra pas qu'il tombe dans l'erreur ni qu'ils l'y engagent. Ils lui attribuënt un eſpece d'infaillibilité, & ils s'appuïent volontiers ſur cette autorité chimerique qu'ils ſe ſont faite par quantité de réflexions ſur les grandes & excellentes qua-

litez du perſonnage, pour ſe délivrer du travail incommode de l'examen. Ce ſont des aveugles qui en ſuivent d'autres, & qui tomberont avec eux dans le précipice. C'eſt que tout homme eſt ſujet à l'erreur : *Omnis homo mendax*. Il eſt vrai que nous avons beſoin d'une autorité viſible maintenant que nous ne pouvons pas facilement rentrer en nous-mêmes pour conſulter la Raiſon, & qu'il y a des véritez néceſſaires au ſalut que nous ne pouvons apprendre que par la révelation. Mais cette autorité ſur laquelle nous devons nous appuïer doit être générale, & l'effet d'une Providence générale. Dieu n'agit point ordinairement par des volontez particulieres dans les eſprits pour empêcher qu'ils ne ſe trompent. Cela ne s'accommode pas avec l'idée que nous devons avoir de la Providence, qui doit porter le caractere des attributs divins. Dieu a commis à nôtre Mediateur le ſoin de nôtre ſalut. Mais Jeſus-Chriſt lui-même imite autant que cela ſe peut, la conduite de ſon Pere, en faiſant ſervir la Nature à la Grace, & en choiſiſſant des moïens généraux pour l'execution de ſon ouvrage. Il a envoïé

ſes Apôtres par tout le monde pour annoncer aux peuples les véritez de l'Evangile. Il a donné à ſon Egliſe des Evêques, des Prêtres, des Docteurs, un Chef viſible pour la gouverner. Il a établi des Sacremens pour répandre ſa grace dans les cœurs : marques certaines qu'il conſtruit ſon ouvrage par des voïes générales, & que les loix de la Nature lui fourniſſent. Jeſus-Chriſt peut ſans doute éclairer intérieurement les eſprits ſans le ſecours de la Prédication : mais apparemment il ne le fera pas. Il peut ſans le Batême nous regenerer : mais il ne veut pas rendre inutiles ſes Sacremens. Il n'agira jamais en tel & tel d'une maniere particuliere, ſans quelque raiſon particuliere, ſans quelque eſpece de néceſſité. Mais où eſt la néceſſité qu'il éclaire particulierement tel & tel Critique, afin qu'il prenne bien le ſens d'un paſſage de l'Ecriture ? L'autorité de l'Egliſe ſuffit pour empêcher qu'on ne s'égare : pourquoi ne veut-on pas s'y ſoûmettre ? Il ſuffit que Jeſus-Chriſt conſerve à l'Egliſe ſon infaillibilité, pour conſerver en même tems la foi dans tous les enfans humbles & obeïſſans à leur mere. Malheur aux

témeraires & aux préſomptueux qui s'attendent que Jeſus-Chriſt les éclaire particulierement contre la Raiſon, contre l'ordre de ſa conduite qu'il a reglé ſur l'Ordre immuable. Jeſus-Chriſt ne manque jamais d'aſſiſter les juſtes dans leurs beſoins. Il ne leur refuſe jamais la grace néceſſaire pour vaincre les tentations. Il leur ouvre l'eſprit dans la lecture des Livres Saints. Il récompenſe ſouvent leur foi par le don de l'intelligence. C'eſt que cela eſt conforme à l'Ordre, & néceſſaire pour leur inſtruction, & l'édification des peuples. Mais pour conſerver nôtre foi dans les matieres décidées, nous avons l'autorité de l'Egliſe. Cela ſuffit : Il veut que nous y ſoïons ſoûmis. Il n'y a que lui de qui nous puiſſions recevoir les ſecours néceſſaires pour vaincre les tentations. Voilà pourquoi il intercede ſans ceſſe pour conſerver en nous nôtre charité. Mais il n'intercede point ſans ceſſe, afin que les préſomptueux ne tombent point dans l'erreur en liſant les Ecritures ; nous aïant donné une autorité infaillible ſur laquelle nous devons nous appuïer, celle de l'Egliſe du Dieu vivant, qui eſt la colomne & le ferme appui de

la vérité, *columna & firmamentum veritatis.* 1. Tim. 3: 15.

ARISTE. Ce que vous me dites-là, Theodore, s'accorde parfaitement avec l'idée que vous m'avez donnée de la Providence. Dieu a ſes loix générales, & nôtre Mediateur & nôtre Chef ſes regles, qu'il ſuit inviolablement, comme Dieu ſes loix, ſi l'Ordre immuable qui eſt la loi primitive de toutes les intelligences, ne demande des exceptions. Il eſt infiniment plus ſimple & plus conforme à la Raiſon, que Jeſus-Chriſt aſſiſte ſon Egliſe pour l'empêcher de tomber dans l'erreur, que chaque particulier, & principalement que celui qui a la témerité de révoquer en doute des matieres décidées, & qui par là accuſe le Sauveur ou d'avoir abandonné ſon Epouſe, ou de n'avoir pû la défendre: car un Heretique ne peut refuſer de croire les déciſions de l'Egliſe, que ſur ce principe, qu'elle enſeigne l'erreur, & qu'ainſi Jeſus-Chriſt ne peut ou ne veut pas la conduire. Il croit donc que Jeſus-Chriſt, contre ſa promeſſe, abandonne ſa chere Epouſe, & par conſequent tous les Catholiques plûtôt que lui. Nous avons beſoin maintenant

d'une autorité infaillible. La Providence y a pourvû ; & cela d'une maniere qui me paroît digne des attributs divins, & des qualitez de nôtre Sauveur Jesus-Christ, d'une maniere qui répond parfaitement à cette volonté de Dieu, que tous les hommes soient sauvez, & qu'ils viennent à la connoissance de la vérité.

THEODORE. Il est vrai, Ariste. Car l'Eglise Apostolique & Romaine est visible & reconnoissable. Elle est perpetuelle pour tous les tems, & universelle pour tous les lieux ; du moins est-ce la Societé la plus exposée aux yeux de toute la terre, & la plus venerable pour son antiquité. Toutes les Sectes particulieres n'ont aucun caractere de vérité, aucune marque de divinité. Celles qui paroissent maintenant avoir quelque éclat, ont commencé long-tems aprés elle. C'est ce que tout le monde sçait, & ceux-là mêmes qui se laissent ébloüir de ce petit éclat qui ne passe gueres les bornes de leur païs. Ainsi Dieu a pourvû tous les hommes, autant que ses loix générales le lui ont permis, d'un moïen facile & seur pour arriver à la connoissance de la vérité.

THEOTIME. Je ne comprens pas, Ariſte, ſur quel fondement on peut douter de l'infaillibilité de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Eſt-ce que les Heretiques ne croïent pas qu'elle a été divinement établie, qu'elle eſt divinement gouvernée, pour douter qu'elle ſoit divinement inſpirée ? Il faut n'avoir nulle idée de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, il faut la regarder comme les autres ſocietez, pour la croire ſujette à l'erreur dans les déciſions qu'elle fait pour l'inſtruction de ſes enfans. Oüi, Ariſte, il n'y a perſonne, s'il n'eſt étrangement prévenu, qui ne voïe d'abord, que puiſque Jeſus-Chriſt eſt le Chef de l'Egliſe, qu'il en eſt l'Epoux, qu'il en eſt le Protecteur, il eſt impoſſible que les portes de l'enfer prévallent contr'elle, & qu'elle enſeigne l'erreur. Pourvû qu'on ait de Jeſus-Chriſt l'idée qu'il en faut avoir, on ne peut pas concevoir que ſon Egliſe devienne la maîtreſſe de l'erreur. Il ne faut point pour cela entrer dans un grand examen : c'eſt une vérité qui ſaute aux yeux des plus ſimples & des plus groſſiers. Dans toutes les ſocietez il faut une autorité. Tout le monde en eſt convaincu. Les Heretiques mêmes veu-

lent que ceux de leur Secte ſe ſoûmettent aux déciſions de leurs Synodes. En effet une ſocieté ſans autorité c'eſt un monſtre à pluſieurs têtes. Or l'Egliſe eſt une ſocieté établie divinement pour conduire les hommes à la connoiſſance de la vérité. Donc il eſt évident que ſon autorité doit être infaillible, afin qu'on puiſſe parvenir où Dieu veut que nous arrivions tous, ſans être obligez de ſuivre la voïe perilleuſe & inſuffiſante de l'examen.

THEODORE. Suppoſons mêmes, Ariſte, que Jeſus-Chriſt ne ſoit ni le Chef ni l'Epoux de l'Egliſe, qu'il ne veille point ſur elle, qu'il ne ſoit point au milieu d'elle juſqu'à la conſommation des ſiecles, pour la défendre contre les puiſſances de l'enfer : elle n'auroit plus cette infaillibilité divine qui eſt le fondement inébranlable de nôtre foi. Neanmoins il me paroît évident qu'il faut avoir perdu l'eſprit, ou être prévenu d'un entêtement prodigieux, pour préferer les opinions des Heretiques aux déciſions de ſes Conciles. Prenons un exemple. Nous ſommes en peine de ſçavoir, ſi c'eſt le Corps de Jeſus-Chriſt, ou la figure de ſon Corps qui

qui est dans l'Eucharistie. Nous convenons tous que les Apôtres sçavoient bien ce qui en étoit. Nous convenons qu'ils ont enseigné ce qu'il en falloit croire dans toutes les Eglises qu'ils ont fondées. Que fait-on pour éclaircir ce dont on conteste ? On convoque des assemblées les plus générales que l'on peut. On fait venir dans un même lieu les meilleurs témoins que l'on puisse avoir de ce que l'on croit dans divers païs. Les Evêques sçavent bien, si dans l'Eglise où ils préſident on croit, ou non, que le Corps de Jesus-Christ soit dans l'Eucharistie. On leur demande donc à eux ce qu'ils en pensent: Ils declarent que c'est un article de leur foi, que le pain est changé au Corps de Jesus-Christ. Ils prononcent anathême contre ceux qui soûtiennent le contraire. Les Evêques des autres Eglises, qui n'ont pû se trouver à l'assemblée, approuvent positivement la décision: ou s'ils n'ont point de commerce avec ceux du Concile, ils se taisent, & témoignent assez par leur silence qu'ils sont dans le même sentiment, autrement ils ne manqueroient pas de le condamner, car les Grecs n'épargnent pas

trop les Latins. Cela étant, je ſoûtiens que mêmes dans la ſuppoſition que Jeſus-Chriſt ait abandonné ſon Egliſe, il faut avoir renoncé au ſens commun, pour préferer l'opinion de Calvin, ou de Zuingle à celle de tous ces témoins, qui atteſtent un fait qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils ignorent.

ARISTE. Cela eſt dans la derniere évidence. Mais on vous dira, que ces Evêques qui ne peuvent ignorer ce que l'on croit actuellement dans leurs Egliſes ſur le fait de l'Euchariſtie, peuvent ne pas ſçavoir ce que l'on en croïoit il y a mille ans; & qu'il ſe peut faire que toutes les Egliſes particulieres ſoient inſenſiblement tombées dans l'erreur.

THEODORE. En ſuppoſant que Jeſus-Chriſt ne gouverne point ſon Egliſe, je conviens qu'il ſe peut faire que toutes les Egliſes généralement tombent dans l'erreur. Mais qu'elles tombent toutes dans la même erreur, cela eſt moralement impoſſible. Qu'elles y tombent, ſans que l'Hiſtoire ait laiſſé des marques éclatantes de leurs conteſtations: autre impoſſibilité morale. Qu'elles tombent toutes enfin dans une erreur ſemblable à celle que les Calviniſtes

nous attribuënt : impoſſibilité abſoluë. Car qu'eſt-ce que l'Egliſe a décidé ? Que le corps d'un homme ſe trouve en même tems en une infinité de lieux : que le corps d'un homme ſe trouve dans un auſſi petit eſpace qu'eſt l'Euchariſtie : qu'aprés que le Prêtre a prononcé quelques paroles, le pain ſe change au corps de Jeſus-Chriſt, & le vin en ſon ſang. Quoi ! cette folie, je parle en Heretique, cette extravagance ſera montée dans la tête des Chrêtiens de toutes les Egliſes ? Il faut, ce me ſemble être *inſenſé pour le ſoûtenir.* Jamais une même erreur n'eſt généralement approuvée, ſi elle n'eſt généralement conforme aux diſpoſitions de l'eſprit. Tous les peuples ont pû adorer le ſoleil. Pourquoi ? C'eſt que cet aſtre ébloüit généralement tous les hommes. Mais ſi un peuple *inſenſé* a adoré *les ſouris,* un autre aura adoré les chats. Si Jeſus-Chriſt abandonnoit ſon Egliſe, tous les Chrêtiens pourroient bien donner peu à peu dans l'hereſie de Calvin ſur l'Euchariſtie, parce qu'effectivement cette erreur ne choque ni la raiſon ni les ſens. Mais que toutes les Egliſes Chrêtiennes ſoient entrées dans une opinion qui re-

volte l'imagination, qui choque les ſens, qui étonne la raiſon, & cela ſi inſenſiblement qu'on ne s'en ſoit point apperçû ; encore un coup il faut avoir renoncé au ſens commun ; il faut n'avoir nulle connoiſſance de l'homme, & n'avoir jamais fait de réflexion ſur ſes diſpoſitions intérieures, pour le ſoûtenir.

Mais je le veux, Ariſte, que Dieu aïant abandonné ſon Egliſe, il ſoit poſſible que tous les Chrêtiens tombent dans une même erreur : erreur choquante, & tout à fait contraire aux diſpoſitions de l'eſprit humain, & cela ſans mêmes qu'on s'en apperçoive. Je pretens encore, nonobſtant cette ſuppoſition, qu'on ne peut refuſer de ſe ſoûmettre aux déciſions de l'Egliſe ſans une prévention ridicule. Selon la ſuppoſition, il eſt poſſible que l'Egliſe ſe trompe. Il eſt vrai. Mais ſans rien ſuppoſer, il peut arriver bien plus naturellement qu'un particulier tombe dans l'erreur. Il ne s'agit pas d'une vérité qui dépende de quelques principes de Métaphyſique, mais d'un fait, de ce que, par exemple, Jeſus-Chriſt a voulu dire par ces paroles, *Ceci eſt mon Corps*, ce

qu'on ne peut mieux ſçavoir que par le témoignage de ceux qui ont ſuccedé aux Apôtres: Ce que le Concile a décidé eſt contraire a ce qu'on a crû autrefois. Fort bien. C'eſt donc que tous les Evéques enſemble ne ſçavoient pas la tradition auſſi-bien que Calvin. Mais où ſont les Auteurs anciens qui diſent aux peuples, comme ils y étoient obligez: Prenez garde: ces paroles, *Ceci eſt mon Corps*, ne veulent pas dire que c'eſt le Corps de Jeſus-Chriſt, mais ſeulement la figure de ſon Corps? Pourquoi les confirment-ils dans la penſée que ces paroles ſi claires font naître naturellement dans l'eſprit; & ſi naturellement, que quoique rien ne paroiſſe plus incroïable que le ſens qu'elles renferment, toutes les Egliſes ſe ſont crûës obligées de le recevoir. Comme une même choſe peut être à divers égards & figure & réalité, j'avouë qu'il y a des Peres qui ont parlé de l'Euchariſtie comme d'une figure. Car effectivement le ſacrifice de la Meſſe figure ou repréſente celui de la croix. Mais ils ne devoient pas ſe contenter d'appuïer ſur la figure, ils devoient rejetter avec ſoin a réalité. Cependant on remarque tout

le contraire. Ils ont peur que nôtre foi ne chancelle ſur la difficulté qu'il y a à croire la réalité, & ils nous raſſurent ſouvent par l'autorité de Jeſus-Chriſt, & par la connoiſſance que nous avons de la puiſſance divine.

Que ſi on ſe retranche à dire, que la déciſion du Concile eſt contraire à la raiſon & au bon ſens, je ſoûtiens encore que plus elle paroît choquer la raiſon & le bon ſens, plus il eſt certain qu'elle eſt conforme à la vérité. Car enfin eſt-ce que les hommes des ſiécles paſſez n'étoient pas faits comme ceux d'aujourd'hui ? Nôtre imagination ſe revolte, lorſqu'on nous dit que le Corps de Jeſus-Chriſt eſt en même tems dans le Ciel & ſur nos Autels. Mais ſerieuſement penſe-t'on qu'il y ait eu un ſiécle où les hommes ne fuſſent point frappez d'une penſée ſi effraïante ? Cependant on a crû dans toutes les Egliſes Chrêtiennes ce terrible myſtere. Le fait eſt conſtant par le témoignage de ceux qui peuvent mieux le ſçavoir, je veux dire, par les ſuffrages des Evêques. C'eſt donc que les hommes ont été inſtruits par une autorité ſuperieure, par une autorité qu'ils ont crûë infail-

lible, & que l'on voit d'abord ſans aucun examen être infaillible, lorſqu'on a de Jeſus-Chriſt & de ſon Egliſe l'idée qu'il en faut avoir. Ainſi qu'on ſuppoſe tout ce qu'on voudra, il n'y a pas à balancer ſur ce qu'on doit croire, lorſqu'on voit d'un côté la déciſion d'un Concile, & de l'autre les dogmes d'un particulier, ou d'une aſſemblée particuliere que l'Egliſe n'approuve pas.

ARISTE. Je comprens, Theodore, par les raiſons que vous me dites-là, que ceux qui ôtent à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt l'infaillibilité qui lui eſt eſſentielle, ne ſe délivrent pas pour cela de l'obligation de ſe ſoumettre à ſes déciſions. Pour en être francs & quittes de cette obligation, il faut qu'ils renoncent au ſens commun. Néanmoins on remarque ſi ſouvent, que les opinions les plus communes ne ſont pas les plus véritables, qu'on eſt aſſez porté à croire, que ce qu'avance un ſçavant homme eſt bien plus ſeur, que ce qu'on entend dire à tout le monde.

THEODORE. Vous touchez, Ariſte, une des principales cauſes de la prévention & de l'ôpiniâtreté des Heretiques. Ils ne diſtinguent point aſſez entre les

dogmes de la foi, & les véritez que l'on ne peut découvrir que par le travail de l'attention. Tout ce qui dépend d'un principe abſtrait n'étant point à la portée de tout le monde, le bon ſens veut qu'on ſe défie de ce qu'en penſe la multitude. Il eſt infiniment plus vrai-ſemblable, qu'un ſeul homme qui s'applique ſerieuſement à la recherche de la vérité, l'ait rencontrée, qu'un million d'autres qui n'y penſent ſeulement pas. Il eſt donc vrai, & on le remarque ſouvent, que les ſentimens les plus communs ne ſont pas les plus véritables. Mais en matiere de foi, c'eſt tout le le contraire. Plus il y a de témoins qui atteſtent un fait, plus ce fait a de certitude. Les dogmes de la Religion ne s'apprennent point par la ſpeculation: c'eſt par l'autorité, par le témoignage de ceux qui conſervent le dépôt ſacré de la tradition. Ce que tout le monde croit, ce que l'on a toûjours crû, c'eſt ce qu'il faudra croire éternellement. Car en matiere de foi, de véritez révelées, de dogmes décidez, les ſentimens communs ſont les véritables. Mais le deſir de ſe diſtinguer fait qu'on révoque en doute ce que tout le monde

croit,

croit, & qu'on assure pour indubitable ce qui passe ordinairement pour fort incertain. L'amour propre n'est pas satisfait, quand on n'excelle point au dessus des autres, & qu'on ne sçait que ce que personne n'ignore. Au lieu de bâtir solidement sur les fondemens de la foi, & de s'élever par l'humilité à l'intelligence des véritez sublimes où elle conduit: au lieu de meriter par là, & devant Dieu & devant les personnes équitables une véritable & solide gloire, on se fait un plaisir malin, & un sujet de vanité, d'ébranler ces fondemens sacrez, & on se va froisser imprudemment sur cette pierre terrible qui écrasera tous ceux qui auront l'insolence de la heurter.

ARISTE. En voilà, Theodore, plus qu'il ne m'en faut pour interroger mes gens, & pour les conduire où je le souhaitte depuis long-tems. Si l'Eglise est divinement gouvernée, il faut bien qu'elle soit divinement inspirée. Si Jesus-Christ en est le Chef, elle ne peut pas devenir la maîtresse de l'erreur. Dieu voulant que tous les hommes viennent à la connoissance de la vérité, il n'a pas dû laisser à la discussion de l'esprit humain la voïe qui y conduit.

Il faut que ſa Providence ait trouvé un moïen ſeur & facile pour les ſimples, auſſi-bien que pour les ſçavans. Les révelations particulieres faites à tous ceux qui liſent l'Ecriture, ne s'accommodent nullement avec l'idée que nous devons avoir de la Providence divine. L'experience nous apprend que chacun l'explique ſelon ſes préjugez. Enfin dans la ſuppoſition mêmes que Jeſus-Chriſt ne gouverne point ſon Egliſe, on ne peut, ſans une prévention contraire au bon ſens, préferer à la déciſion d'un Concile les opinions particulieres à quelque Secte que ce ſoit. Tout cela, Theodore, me paroît évident. Je ne crains plus que l'entêtement dans mes amis, & je ne cherche plus que de bons moïens pour dédommager leur amour propre. Car j'appréhende fort de n'avoir pas les manieres propres à les dégager des engagemens de toutes ſortes où je les trouverai peut-être.

THEODORE. Vous avez, Ariſte, tout ce qu'il vous faut pour cela. Courage. Vous ne ſçavez que trop comment l'homme ſe manie, ce qui le cabre, & ce qui le fait courir. Il faut eſperer que la grace rompra ce qui pour-

roit les arrêter, j'entens ces liens ſecrets que vous ne pouvez défaire. Dans le tems que vous parlerez à leurs oreilles, peut-être que Dieu par ſa bonté leur ouvrira l'eſprit & leur touchera le cœur.

XIV. ENTRETIEN.

Continuation du même ſujet. L'incompréhenſibilité de nos myſteres eſt une preuve certaine de leur vérité. Maniere d'éclaircir les dogmes de la foi. De l'Incarnation de Jeſus-Chriſt. Preuve de ſa Divinité contre les Sociniens. Nulle créature, les Anges mêmes ne peuvent adorer Dieu que par lui. Comment la foi en Jeſus-Chriſt nous rend agréables à Dieu.

I. ARISTE. Ah, Theodore! Comment pourrai-je vous ouvrir mon cœur? Comment vous exprimer ma joie? Comment vous faire ſentir l'état heureux où vous m'avez mis? Je reſſemble maintenant à un homme échapé du naufrage, ou qui trouve tout calme aprés la tempête. Je me ſuis ſenti ſouvent agité par des mouvemens dangereux à la vûë de nos incompréhenſibles myſteres. Leur profondeur m'effraïoit, leur obſcurité me troubloit; & quoique mon cœur ſe ren-

dit à la force de l'autorité, ce n'étoit pas ſans peine de la part de l'eſprit. Car comme vous ſçavez, l'eſprit appréhende naturellement dans les ténébres. Mais maintenant je trouve qu'en moi tout eſt d'accord : l'eſprit ſuit le cœur. Que dis-je ! l'eſprit conduit, l'eſprit tranſporte le cœur. Car plus nos myſteres ſont obſcurs, quel paradoxe ! ils me paroiſſent aujourd'hui d'autant plus croïables. Oüi, Theodore, je trouve dans l'obſcurité même de nos myſteres, reçûs comme ils ſont aujourd'hui de tant de nations differentes, une preuve invincible de leur vérité.

Comment, par exemple, accorder l'unité avec la Trinité, une ſocieté de trois perſonnes differentes dans la ſimplicité parfaite de la nature divine? Cela eſt incompréhenſible aſſurément, mais cela n'eſt pas incroïable. Cela nous paſſe : il eſt vrai. Mais un peu de bon ſens, & nous le croirons, du moins ſi nous voulons être de la Religion des Apôtres. Car enfin ſuppoſé qu'ils n'aïent point connu cet ineffable myſtere, ou qu'ils ne l'aïent point enſeigné à leurs ſucceſſeurs ; je ſoûtiens qu'il n'eſt pas poſſible qu'un ſentiment

ſi extraordinaire ait pû trouver dans les eſprits cette créance univerſelle qu'on lui donne dans toute l'Egliſe, & parmi tant de diverſes nations. Plus cet adorable myſtere paroît monſtrueux, ſouffrez cette expreſſion des ennemis de la foi, plus il choque la raiſon humaine, plus il ſouleve l'imagination, plus il eſt obſcur, incompréhenſible, impénetrable; moins eſt-il croïable qu'il ſe ſoit inſinué naturellement dans l'eſprit & dans le cœur de tous les Catholiques de tant de païs ſi éloignez. Je le comprens, Theodore: jamais les mêmes erreurs ne ſe répandent univerſellement par tout; principalement ces ſortes d'erreurs, qui revoltent étrangement l'imagination, qui n'ont rien de ſenſible, & qui ſemblent contredire les notions les plus ſimples & les plus communes.

Si Jeſus-Chriſt ne veilloit point ſur ſon Egliſe, le nombre des Unitaires ſurpaſſeroit bien-tôt celui des vrais Catholiques. Je comprens cela. Car il n'y a rien dans les ſentimens de ces Heretiques qui n'entre naturellement dans l'eſprit. Je conçois bien que des opinions proportionnées à nôtre intelligence peuvent s'établir avec le tems,

Je conçois mêmes que les ſentimens les plus bizarres peuvent dominer parmi certains peuples d'un tour d'imagination tout ſingulier. Mais qu'une vérité auſſi ſublime, auſſi éloignée des ſens, auſſi oppoſée à la raiſon humaine, auſſi contraire en un mot à toute la nature qu'eſt ce grand myſtere de nôtre foi, qu'une vérité, dis-je, de ce caractere ſe puiſſe répandre univerſellement, & triompher dans toutes les nations où les Apôtres ont prêché l'Evangile, ſur tout dans la ſuppoſition que ces premiers Prédicateurs de nôtre foi n'euſſent rien ſçû & rien dit de ce myſtere, c'eſt aſſurément ce qui ne ſe peut concevoir, pour peu de connoiſſance qu'on ait de l'eſprit humain.

Qu'il y ait eu des Heretiques qui ſe ſoient oppoſez à un dogme ſi relevé, je n'en ſuis nullement ſurpris. Je le ſerois étrangement, ſi jamais perſonne ne l'eût combatu. Peu s'en eſt fallu que cette vérité n'ait été opprimée. Cela peut être. On ſe fera toûjours un merite d'attaquer ce qui ſemble bleſſer la Raiſon. Mais qu'enfin le myſtere de la Trinité ait prévalu, qu'il ſe ſoit établi par tout où la Religion de Jeſus-Chriſt eſt

reçuë, ſans qu'il ait été connu & enſeigné par les Apôtres, ſans une autorité & une force divine, il ne faut, ce me ſemble, qu'un peu de bon ſens pour reconnoître que rien n'eſt moins vraiſemblable. Car il n'eſt pas mêmes vraiſemblable, qu'un dogme ſi divin, ſi au deſſus de la raiſon, ſi éloigné de tout ce qui peut frapper l'imagination & les ſens, puiſſe venir naturellement dans l'eſprit de qui que ce ſoit.

II. THEODORE. Aſſurément, Ariſte, vous devez avoir l'eſprit fort en repos, puiſque vous ſçavez maintenant tirer la lumiere des ténébres mêmes, & tourner en preuve évidente de nos myſteres l'obſcurité impénetrable qui les environne. Que les Sociniens blaſphêment contre nôtre ſainte Religion; qu'ils la tournent en ridicule: leurs blaſphêmes & ce ridicule, dont ils pretendent la couvrir, vous en inſpirent du reſpect. Ce qui ébranle les autres ne peut que vous affermir: Comment ne joüiriez-vous pas d'une paix profonde? Car enfin ce qui peut faire naître en nous quelque fraïeur & quelque trouble, ce ne ſont pas ces vérités plauſibles que tout le monde croit ſans peine: c'eſt

la profondeur & l'impénetrabilité de nos myſteres. Je comprens donc que vous voilà dans un grand calme. Joüiſſez-en, mon cher Ariſte. Mais, je vous prie, ne jugeons pas de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt comme des ſocietez purement humaines. Elle a un Chef qui ne permettra jamais qu'elle devienne la maîtreſſe de l'erreur. Son infaillibilité eſt appuïée ſur la Divinité de celui qui la conduit. Il ne faut pas juger uniquement par les regles du bon ſens, que tels & tels de nos myſteres ne peuvent être des inventions de l'eſprit humain. Nous avons une autorité déciſive, une voïe encore & plus courte & plus ſeure que cette eſpece d'examen. Suivons humblement cette voïe, pour honorer par nôtre confiance & nôtre ſoûmiſſion la puiſſance, la vigilance, la bonté, & les autres qualitez du ſouverain Paſteur de nos ames. Car c'eſt en quelque maniere blaſphemer contre la Divinité de Jeſus-Chriſt, ou du moins contre ſa charité pour ſon Epouſe, que de vouloir abſolument d'autres preuves des véritez néceſſaires à nôtre ſalut, que celles qui ſe tirent de l'autorité de l'Egliſe.

Si vous croïez, Ariſte, tel article de nôtre foi, parce que vous reconnoiſſez clairement par l'examen que vous en faites, qu'il eſt de tradition Apoſtolique, vous honorez par vôtre foi la Miſſion & l'Apoſtolat de Jeſus-Chriſt. Car vôtre foi exprime ce jugement que vous faites, que Dieu a envoïé Jeſus-Chriſt au monde pour l'inſtruire de la vérité. Mais ſi vous ne croïez que par cette raiſon, ſans égard à l'autorité infaillible de l'Egliſe, vous n'honorez pas la ſageſſe & la généralité de la Providence, qui fournit aux ſimples & aux ignorans un moïen fort ſeur & fort naturel de s'inſtruire des véritez néceſſaires au ſalut. Vous n'honorez pas la puiſſance, ou du moins la vigilance de Jeſus-Chriſt ſur ſon Egliſe. Il ſemble que vous le ſoupçonniez de vouloir l'abandonner à l'eſprit d'erreur. De ſorte que la foi de ceux qui ſe ſoûmettent humblement à l'autorité de l'Egliſe, rend beaucoup plus d'honneur à Dieu & à Jeſus-Chriſt que la vôtre, puiſqu'elle exprime plus éxactement les attributs divins, & les qualitez de nôtre Mediateur. Ajoutez à cela, qu'elle ſe rapporte parfaitement avec le jugement

que nous devons former de la foibleſſe & de la limitation de nôtre eſprit ; & que ſi d'un côté elle exprime nôtre confiance en Dieu & en la charité de Jeſus-Chriſt, elle marque clairement de l'autre, que nous avons de nous-mêmes une juſte & ſalutaire défiance. Ainſi vous voïez bien que la foi de celui qui ſe ſoûmet à l'autorité de l'Egliſe eſt fort agréable à Dieu : puiſque de quelque côté qu'on la conſidere, elle exprime les jugemens que Dieu veut que nous portions de ſes propres attributs, des qualitez de Jeſus-Chriſt, & de la limitation de l'eſprit humain.

III. Souvenez-vous néanmoins, Ariſte, que la foi humble & ſoûmiſe de ceux qui ſe rendent à l'autorité n'eſt ni aveugle ni indiſcrete : Elle eſt fondée en raiſon. Aſſurément l'infaillibilité eſt renfermée dans l'idée d'une Religion divine, d'une ſocieté qui a pour Chef une nature ſubſiſtante dans la Sageſſe éternelle, d'une ſocieté établie pour le ſalut des ſimples & des ignorans. Le bon ſens veut qu'on croïe l'Egliſe infaillible. Il faut donc ſe rendre aveuglément à ſon autorité. Mais c'eſt que la Raiſon fait voir qu'il n'y a nul

danger de s'y soûmettre ; & que le Chrétien qui refuse de le faire, dément par son refus le jugement qu'il doit porter des qualitez de Jesus-Christ.

Nôtre foi est parfaitement raisonnable dans son principe. Elle ne doit point son établissement aux préjugez, mais à la droite raison. Car Jesus-Christ a prouvé d'une maniere invincible sa mission & ses qualitez. Sa resurrection glorieuse est tellement attestée, qu'il faut renoncer au sens commun pour la revoquer en doute. Maintenant la vérité ne se fait presque plus respecter par l'eclat & la majesté des miracles. C'est qu'elle est soûtenuë de l'autoriré de Jesus-Christ, qu'on reconnoît pour infaillible, & qui a promis son assistance toute-puissante, & sa vigilance pleine de tendresse, à la divine societé dont il est le Chef. Que la foi de l'Eglise soit combatuë par les diverses heresies des Sectes particulieres, il faut que cela arrive pour manifester la fidelité des gens de bien. Le vaisseau où repose Jesus-Christ peut être battu de la tempeste, mais il ne court aucun danger. C'est manquer de foi que d'appréhender l'orage. Il faut que les vents grondent, &

que la mer enfle ſes flots, avant que de rendre le calme. On ne peut ſans cela faire ſentir le pouvoir qu'on a de leur commander. Mais ſi le Seigneur permet que les puiſſances de l'enfer...

THEOTIME. Souffrez, Theodore, que je vous interrompe. Vous ſçavez que nous n'avons plus à paſſer avec vous que le reſte de la journée. N'en voilà que trop ſur l'infaillibilité de l'Egliſe. Ariſte en eſt convaincu. Donnez-nous, je vous prie, quelques principes qui puiſſent nous conduire à l'intelligence des véritez que nous croïons, qui puiſſent augmenter en nous le profond reſpect que nous devons avoir pour la Religion & pour la Morale Chrétienne: ou bien donnez-nous quelque idée de la methode dont vous vous ſervez dans une matiere ſi ſublime.

IV. THEODORE. Je n'ai point pour cela de methode particuliere. Je ne juge des choſes que ſur les idées qui les repréſentent dépendamment des faits qui me ſont connus : Voila toute ma methode. Les principes de mes connoiſſances ſe trouvent tous dans mes idées, & les regles de ma conduite par rapport à la Religion, dans les véritez

de la foi. Toute ma methode ſe reduit à une attention ſerieuſe à ce qui m'éclaire & à ce qui me conduit.

ARISTE. Je ne ſçai ſi Theotime conçoit ce que vous nous dites. Mais pour moi je n'y comprens rien. Cela eſt trop général.

THEODORE. Je croi que Theotime m'entend bien. Mais il faut s'expliquer davantage. Je diſtingue toûjours avec ſoin les dogmes de la foi, des preuves & des explications qu'on en peut donner. Pour les dogmes, je les cherche dans la tradition, & dans le conſentement de l'Egliſe univerſelle; & je les trouve mieux marquez dans les définitions des Conciles que par tout ailleurs. Je penſe que vous en demeurez d'accord, puiſque l'Egliſe étant infaillible, il faut s'en tenir à ce qu'elle a décidé.

ARISTE. Mais ne les cherchez-vous pas auſſi dans les Saintes Ecritures?

THEODORE. Je croi, Ariſte, que le plus ſeur & le plus court eſt de les chercher dans les Saintes Ecritures, mais expliquées par la tradition, je veux dire, par les Conciles généraux, ou

reçûs généralement par tout, expliquées par le même esprit qui les a dictées. Je sçai bien que l'Ecriture est un Livre divin, & la regle de nôtre foi. Mais je ne la separe pas de la tradition, parce que je ne doute pas que les Conciles ne l'interpretent mieux que moi. Prenez équitablement ce que je vous dis. Les Conciles ne rejettent pas l'Ecriture. Ils la reçoivent avec respect ; & par cela mêmes ils l'autorisent par rapport aux Fidéles, qui pourroient bien la confondre avec des Livres apocryphes. Mais outre cela ils nous apprennent plusieurs véritez que les Apôtres ont confiées à l'Eglise, & que l'on a combatuës; lesquelles véritez ne se trouvent pas facilement dans les Ecritures Canoniques, car combien d'Heretiques y trouvent tout le contraire ? En un mot, Ariste, je tâche de bien m'assurer des dogmes, sur lesquels je veux méditer pour en avoir quelque intelligence. Et alors je fais de mon esprit le même usage que font ceux qui étudient la Physique. Je consulte, avec toute l'attention dont je suis capable, l'idée que j'ai de mon sujet, telle que la foi me la propose. Je remonte toûjours à ce qui me

paroît de plus ſimple & de plus général, afin de trouver quelque lumiere. Lorſque j'en trouve, je la contemple. Mais je ne la ſuis qu'autant qu'elle m'attire invinciblement par la force de ſon évidence. La moindre obſcurité fait que je me rabats ſur le dogme, qui dans la crainte que j'ai de l'erreur, eſt & ſera toûjours inviolablement ma regle, dans les queſtions qui regardent la foi.

Ceux qui étudient la Phyſique ne raiſonnent jamais contre l'experience. Mais auſſi ne concluent-ils jamais par l'experience contre la Raiſon. Ils heſitent, ne voïant pas le moïen de paſſer de l'une à l'autre. Ils heſitent, dis-je, non ſur la certitude de l'experience, ni ſur l'évidence de la Raiſon, mais ſur le moïen d'accorder l'une avec l'autre. Les faits de la Religion ou les dogmes décidez ſont mes experiences en matiere de Theologie. Jamais je ne les revoque en doute. C'eſt ce qui me regle & qui me conduit à l'intelligence. Mais lorſqu'en croïant les ſuivre je me ſens heurter contre la Raiſon, je m'arrête tout court; ſçachant bien que les dogmes de la foi & les principes de la Raiſon doivent être d'accord dans la vérité, quelque

oppoſition

opposition qu'ils aïent dans mon esprit. Je demeure donc soûmis à l'autorité, plein de respect pour la Raison, convaincu seulement de la foiblesse de mon esprit, & dans une perpetuelle défiance de moi-même. Enfin si l'ardeur pour la vérité se rallume, je recommence de nouveau mes recherches, & par une attention alternative aux idées qui m'éclairent, & aux dogmes qui me soûtiennent & qui me conduisent, je découvre sans autre methode particuliere le moïen de passer de la foi à l'intelligence. Mais pour l'ordinaire fatigué de mes efforts, je laisse aux personnes plus éclairées ou plus laborieuses que moi une recherche dont je ne me croi pas capable; & toute la récompense que je tire de mon travail, c'est que je sens toujours de mieux en mieux la petitesse de mon esprit, la profondeur de nos mysteres, & le besoin extrême que nous avons tous d'une autorité qui nous conduise. Hé bien, Ariste, êtes-vous content?

ARISTE. Pas trop. Tout ce que vous dites-là est encore si général, qu'il me semble que vous ne m'appreniez rien. Des exemples, s'il vous plaît. Décou-

vrez-moi quelque vérité. Que je voïe un peu comment vous vous y prenez.

THEODORE. Quelle vérité ?

ARISTE. La vérité fondamentale de nôtre Religion.

THEODORE. Mais cette vérité vous eſt déja connuë, & je croi vous l'avoir bien démontrée.

ARISTE. Il n'importe. Voïons. On ne peut trop la prouver. C'eſt par là qu'il faut commencer.

THEOTIME. Il eſt vrai. Mais ce ſera par là que nous finirons. Car bientôt il faudra nous ſeparer.

ARISTE. J'eſpere auſſi que nous ne ſerons pas long-tems ſans nous rejoindre.

V. THEODORE. C'eſt ce que je ne ſçai point. Car je le ſouhaite ſi fort, que je crains bien que cela n'arrive pas. Mais ne raiſonnons point ſur l'avenir. Profitons du preſent. Soïez attentifs à ce que je vas vous dire.

Pour découvrir par la raiſon entre toutes les Religions celle que Dieu a établie, il faut conſulter attentivement la notion que nous avons de Dieu ou de l'Etre infiniment parfait. Car il eſt évident que tout ce que font les cauſes

doit néceſſairement avoir avec elles quelque rapport. Conſultons-la donc, Ariſte, cette notion de l'Etre infiniment parfait, & repaſſons dans nôtre eſprit tout ce que nous ſçavons des attributs divins, puiſque c'eſt de là que nous devons tirer la lumiere dont nous avons beſoin pour découvrir ce que nous cherchons.

ARISTE. Hé bïen. Cela ſuppoſé?

THEODORE. Doucement, doucement, je vous prie. Dieu connoît parfaitement ces attributs que je ſuppoſe que vous avez preſens à l'eſprit. Il ſe glorifie de les poſſeder. Il en a une complaiſance infinie. Il ne peut donc agir que ſelon ce qu'il eſt, que d'une maniere qui porte le caractere de ces mêmes attributs. Prenez bien garde à cela. Car c'eſt le grand principe que nous devons ſuivre, lorſque nous pretendons connoître ce que Dieu fait ou ne fait pas. Les hommes n'agiſſent pas toûjours ſelon ce qu'ils ſont. Mais c'eſt qu'ils ont honte d'eux-mêmes. Je connois un avaricieux que vous prendriez pour l'homme du monde le plus liberal. Ainſi ne vous y trompez pas. Les hommes ne prononcent pas toûjours par

leurs actions & encore moins par leurs paroles, le jugement qu'ils portent d'eux-mêmes, parce qu'ils ne sont point ce qu'ils devroient être. Mais il n'en est pas de même de Dieu. L'Etre infiniment parfait ne peut qu'il n'agisse selon ce qu'il est. Lorsqu'il agit, il prononce nécessairement au dehors le jugement éternel & immuable qu'il porte de ses attributs, parce qu'il se complaît en eux, & qu'il se glorifie de les posseder.

ARISTE. Cela est évident. Mais je ne voi pas où tendent toutes ces généralitez.

VI. THEODORE. A cela, Ariste, que Dieu ne prononce parfaitement le jugement qu'il porte de lui même que par l'Incarnation de son Fils, que par la consecration de son Pontife, que par l'établissement de la Religion que nous professons, dans laquelle seule il peut trouver le culte & l'adoration qui exprime ses divines perfections, & qui s'accorde avec le jugement qu'il en porte. Quand Dieu tira du néant le cahos, il prononça, Je suis le Tout-puissant. Quand il en forma l'Univers, il se complut dans sa Sagesse. Quand il créa

l'homme libre & capable du bien & du mal, il exprima le jugement qu'il porte de sa justice & de sa bonté. Mais quand il unit son Verbe à son ouvrage, il prononce qu'il est infini dans tous ses attributs, que ce grand Univers n'est rien par rapport à lui, que tout est profane par rapport à sa sainteté, à son excellence, à sa souveraine Majesté. En un mot il parle en Dieu, il agit selon ce qu'il est, & selon tout ce qu'il est. Comparez, Ariste, notre Religion avec celle des Juifs, des Mahometans, & toutes les autres que vous connoissez : & jugez quelle est celle qui prononce plus distinctement le jugement que Dieu porte, & que nous devons porter de ses attributs.

ARISTE. Ah, Theodore ! je vous entens.

VII. THEODORE. Je le suppose. Mais prenez garde à ceci. Dieu est esprit & veut être adoré en esprit & en vérité. Le vrai culte ne consiste pas dans l'exterieur, dans telle ou telle situation de nos corps, mais dans telle & telle situation de nos esprits en presence de la Majesté divine, c'est-à-dire, dans les jugemens & les mouvemens de l'ame.

Or celui qui offre le Fils au Pere, qui adore Dieu par Jesus-Christ, prononce par son action un jugement pareil à celui que Dieu porte de lui-même. Il prononce, dis-je, de tous les jugemens celui qui exprime plus éxactement les perfections divines, & sur tout cette excellence ou sainteté infinie qui separe la Divinité de tout le reste, ou qui la releve infiniment au dessus de toutes les créatures. Donc la foi en Jesus-Christ est la véritable Religion, l'accés auprés de Dieu par Jesus-Christ le seul vrai culte, la seule voïe de mettre nos esprits dans une situation qui adore Dieu, la seule voïe par consequent qui puisse nous attirer les regards de complaisance & de bien-veillance de l'auteur de la felicité que nous esperons.

Celui qui fait part aux pauvres de son bien, ou qui expose sa vie pour le salut de sa patrie ; celui-là même qui la perd genereusement pour ne pas commettre une injustice, sçachant bien que Dieu est assez puissant pour le récompenser du sacrifice qu'il en fait, celui-là prononce à la vérité par cette action un jugement qui honore la justice divine, & qui la lui rend favorable. Mais cette

action toute meritoire qu'elle eſt n'adore point Dieu parfaitement, ſi celui que je ſuppoſe ici capable de la faire, refuſe de croire en Jeſus-Chriſt, & pretend avoir accés auprés de Dieu ſans ſon entremiſe. Le jugement que cet homme par ſon refus porte de lui-même, de valoir quelque choſe par rapport à Dieu, étant directement oppoſé à celui que Dieu prononce par la miſſion & la conſecration de ſon Pontife, ce jugement préſomptueux rend inutile à ſon ſalut éternel une action d'ailleurs ſi meritoire. C'eſt que pour meriter à juſte titre la poſſeſſion d'un bien infini, il ne ſuffit pas d'exprimer par quelques bonnes œuvres d'une bonté morale la juſtice de Dieu : il faut prononcer divinement par la foi en Jeſus-Chriſt un jugement qui honore Dieu ſelon tout ce qu'il eſt. Car ce n'eſt que par le merite de cette foi que nos bonnes œuvres reçoivent cette excellence ſurnaturelle qui nous donne droit à l'heritage des enfans de Dieu. Ce n'eſt mêmes que par le merite de cette foi que nous pouvons obtenir la force de vaincre nôtre paſſion dominante, & de ſacrifier nôtre vie par un pur amour pour la juſtice.

Nos actions tirent bien leur moralité du rapport qu'elles ont avec l'Ordre immuable, & leur merite des jugemens que nous prononçons par elles de la puiſſance & de la juſtice divine. Mais elles ne tirent leur dignité ſurnaturelle, & pour ainſi dire, leur infinité & leur divinité, que par Jeſus-Chriſt, dont l'Incarnation, le Sacrifice, le Sacerdoce prononçant clairement qu'il n'y a point de rapport entre le Créateur & la créature, y met par cela même un ſi grand rapport, que Dieu ſe complaît & ſe glorifie parfaitement dans ſon ouvrage. Comprenez-vous, Ariſte, bien diſtinctement ce que je ne puis vous exprimer que fort imparfaitement?

VIII. ARISTE. Je le comprens, ce me ſemble. Il n'y a point de rapport entre le fini & l'infini. Cela peut paſſer pour une notion commune. L'Univers comparé à Dieu n'eſt rien, & doit être compté pour rien. Mais il n'y a que les Chrêtiens, que ceux qui croïent la Divinité de Jeſus-Chriſt, qui comptent véritablement pour rien leur être propre, & ce vaſte Univers que nous admirons. Peut-être que les Philoſophes portent ce jugement-là. Mais ils ne le prononcent

prononcent point. Ils démentent au contraire ce jugement ſpeculatif par leurs actions. Ils oſent s'approcher de Dieu, comme s'ils ne ſçavoient plus que la diſtance de lui à nous eſt infinie. Ils s'imaginent que Dieu ſe complaît dans le culte profane qu'ils lui rendent. Ils ont l'inſolence, ou ſi vous voulez, la préſomption de l'adorer. Qu'ils ſe taiſent. Leur ſilence reſpectueux prononcera mieux que leurs paroles le jugement ſpeculatif qu'ils forment de ce qu'ils ſont par rapport à Dieu. Il n'y a que les Chrêtiens à qui il ſoit permis d'ouvrir la bouche, & de loüer divinement le Seigneur. Il n'y a qu'eux qui aïent accés auprés de ſa Souveraine Majeſté. C'eſt qu'ils ſe comptent véritablement pour rien, eux & tout le reſte de l'Univers, par rapport à Dieu, lorſqu'ils proteſtent que ce n'eſt que par Jeſus-Chriſt qu'ils pretendent avoir avec lui quelque rapport. Cet anéantiſſement où leur foi les reduit, leur donne devant Dieu une véritable réalité. Ce jugement qu'ils prononcent d'accord avec Dieu même, donne à tout leur culte un prix infini. Tout eſt

profane par rapport à Dieu, & doit être consacré par la Divinité du Fils pour être digne de la sainteté du Pere, pour meriter sa complaisance & sa bienveillance. Voilà le fondement inébranlable de nôtre sainte Religion.

IX. THEODORE. Assurément, Ariste, vous comprenez bien ma pensée. Du fini à l'infini, & qui plus est du néant profond où le peché nous a reduits à la sainteté divine, à la droite du Tres-haut, la distance est infinie. Nous ne sommes par la nature que des
Eph. 2: enfans de colere : *Naturâ filii iræ:*
I Nous étions en ce monde comme les
Athéos. *Athées*, sans Dieu, sans bienfaicteur:
Vers. 12. *Sine Deo in hoc mundo.* Mais par Jesus-Christ nous voilà déja ressuscitez, nous voilà élevez & assis dans le plus haut
Vers. 5. des cieux : *Convivificavit nos in Christo,*
& 6. *& conresuscitavit, & consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu.* Maintenant nous ne sentons point nôtre adoption en Jesus-Christ, nôtre dignité, nôtre Divi-
2. Petr. nité : *Divinæ consortes naturæ.* Mais c'est
4: que nôtre vie est cachée en Dieu avec Jesus-Christ. Lorsque Jesus-Christ viendra à paroître, alors nous paroîtrons

aussi avec lui dans la gloire : *Scimus quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus.* 1. Joan. 3: 2.
VITA *vestra*, dit saint Paul, *est abscondita cum Christo in Deo. Cùm Christus apparuerit vita vestra, tunc & vos apparebitis cum ipso in gloria.* Coll. 3: 3.
Il n'y a plus entre nous & la Divinité cette distance infinie qui nous separoit. *Nunc autem in Christo Jesu vos, qui aliquando eratis longè, facti estis prope in sanguine Christi: ipse enim est pax nostra.* Eph. 2: 13.
C'est que par Jesus-Christ nous avons tous accés auprés du Pere. *Quoniam per ipsum habemus accessum ambo in uno spiritu ad Patrem.* Vers. 18.
ERGO, écoutez encore cette conclusion de l'Apôtre : *Jam non estis hospites & advenæ, sed estis cives sanctorum & domestici Dei, superædificati super fundamentum Apostolorum & Prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu, in quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum Domino : in quo & vos coædificamini in habitaculum Dei in spiritu.*
Pesez, Ariste, toutes ces paroles, & principalement celle-ci : *In quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum Domino.*

ARISTE. Il n'y a, Theodore, que

l'Homme-Dieu qui puiſſe joindre la créature au Créateur, ſanctifier des profanes, conſtruire un temple où Dieu habite avec honneur. Je comprens maintenant le ſens de ces paroles : *Deus erat in Chriſto mundum reconcilians ſibi.* C'eſt une notion commune, qu'entre le fini & l'infini il n'y a point de rapport. Tout dépend de ce principe inconteſtable. Tout culte qui dément ce principe, choque la Raiſon, & deshonore la Divinité. La Sageſſe éternelle n'en peut être l'auteur. Il n'y a que l'orgueil, que l'ignorance, ou du moins que la ſtupidité de l'eſprit humain qui puiſſe maintenant l'approuver. Car il n'y a que la Religion de Jeſus-Chriſt qui prononce le jugement que Dieu porte, & que nous devons former nous-mêmes, de la limitation de la créature, & de la ſouveraine Majeſté du Créateur.

2. Cor. 5: 19.

THEODORE. Que dites-vous donc, Ariſte, des Sociniens & des Ariens, de tous ces faux Chrêtiens qui nient la Divinité de Jeſus-Chriſt, & qui néanmoins pretendent par lui avoir accés auprés de Dieu?

ARISTE. Ce ſont des gens qui trou-

vent entre l'infini & le fini quelque rapport, & qui comparez à Dieu se comptent pour quelque chose.

THEOTIME. Nullement, Ariste, puisqu'ils reconnoissent que ce n'est que par Jesus-Christ qu'ils ont accés auprés de Dieu.

ARISTE. Oüi, mais leur Jesus n'est qu'une pure créature. Ils trouvent donc quelque rapport entre le fini & l'infini, & ils prononcent ce faux jugement, ce jugement injurieux à la Divinité, lorsqu'ils adorent Dieu par Jesus-Christ. Comment le Jesus de ces Heretiques leur donnera-t'il accés auprés de la Divine Majesté, lui qui en est infiniment éloigné ? Comment établira-t'il un culte qui nous fasse prononcer le jugement que Dieu porte de lui-même, qui exprime la sainteté, la divinité, l'infinité de son essence ? Tout culte fondé sur un tel Jesus, suppose, Theotime, entre le fini & l'infini quelque rapport, & rabaisse infiniment la Divine Majesté. C'est un culte faux, injurieux à Dieu, incapable de le reconcilier avec les hommes. Il ne peut y avoir de Religion véritable que celle

qui eſt fondée ſur le Fils unique du Pere, ſur cet Homme-Dieu qui joint le ciel avec la terre, le fini avec l'infini, par l'accord incompréhenſible des deux natures, qui le rendent en même-tems égal à ſon Pere, & ſemblable à nous. Cela me paroît évident:

X. THEOTIME. Cela eſt clair, je vous l'avouë. Mais que dirons-nous des Anges? Ont-ils attendu à glorifier Dieu, que Jeſus-Chriſt fût à leur tête?

ARISTE. N'abandonnons point, Theotime, ce qui nous paroît évident, quelque difficulté que nous aïons à l'accorder avec certaines choſes que nous ne connoiſſons gueres. Répondez pour moi, Theodore, je vous en prie.

THEODORE. Les Anges n'ont point attendu aprés Jeſus-Chriſt, car Jeſus-Chriſt eſt avant eux. C'eſt le premier
Col. 1. 15. né de toutes les créatures. *Primogenitus omnis creaturæ.* Il n'y a pas deux mille ans qu'il eſt né en Bethleem: mais il y
Apoc. 13: 8. en a ſix mille qu'il a été immolé: *Agnus occiſus eſt ab origine mundi.* Comment cela? C'eſt que le premier des deſſeins de Dieu, c'eſt l'Incarnation de ſon Fils, parce que ce n'eſt qu'en lui que Dieu

reçoit l'adoration des Anges, qu'il a ſouffert les ſacrifices des Juifs, & qu'il reçoit & recevra éternellement nos loüanges, *Jeſus Chriſtus heri, & hodie, ipſe & in ſæcula.* Tout exprime & figure Jeſus-Chriſt. Tout a rapport à lui à ſa maniere depuis la plus noble des intelligences juſqu'aux inſectes les plus mépriſez. Quand Jeſus-Chriſt naît en Bethleem, alors les Anges glorifient le Seigneur. Ils chantent tous d'un commun accord, *Gloria in altiſſimis Deo.* Ils declarent tous, que c'eſt par Jeſus-Chriſt que le ciel eſt plein de gloire. Mais c'eſt à nous qu'ils le declarent, à nous à qui le futur n'eſt point preſent. Ils ont toûjours proteſté devant celui qui eſt immuable dans ſes deſſeins, & qui voit ſes ouvrages avant qu'ils ſoient executez, qu'il leur falloit un Pontife pour l'adorer divinement. Ils ont reconnu pour leur Chef le Sauveur des hommes, avant mêmes ſa naiſſance temporelle. Ils ſe ſont toûjours comptez pour rien par rapport à Dieu : ſi ce n'eſt peut-être ces Anges ſuperbes qui ont été précipitez dans les enfers à cauſe de leur orgüeil.

Heb. 13. 8.

Luc. 2. 13.

ARISTE. Vous me faites ſouvenir, Theodore, de ce que chante l'Egliſe, lorſqu'on eſt prêt d'offrir à Dieu le ſacrifice : *Per quem Majeſtatem tuam laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Poteſtates*, & le reſte. Le Prêtre hauſſe ſa voix pour élever nos eſprits vers le ciel, *Surſum corda* ; pour nous apprendre que c'eſt par Jeſus-Chriſt que les Anges mêmes adorent la Divine Majeſté, & pour nous porter à nous joindre à eux ſous ce divin Chef, afin de ne faire qu'un même chœur de loüanges, & de pouvoir dire à Dieu, *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth : Pleni ſunt cœli & terra gloriâ tuâ.* Le ciel & la terre ſont pleins de la gloire de Dieu : mais c'eſt par Jeſus-Chriſt, le Pontife du Tres-haut. Ce n'eſt que par lui que les créatures, quelque excellentes qu'elles ſoient, peuvent adorer Dieu, le prier, lui rendre des actions de graces de ſes bienfaits.

THEOTIME. Aſſurément, c'eſt en Jeſus-Chriſt que tout ſubſiſte, puiſque ſans lui le ciel même n'eſt pas digne de la Majeſté du Créateur. Les Anges par eux-mêmes ne peuvent avoir de rap-

port, d'accés, de societé avec l'Etre infini. Il faut que Jesus-Christ s'en mêle, qu'il pacifie le ciel aussi-bien que la terre, en un mot qu'il reconcilie avec Dieu généralement toutes choses. Il est vrai qu'il n'est pas le Sauveur des Anges, dans le même sens qu'il l'est des hommes. Il ne les a pas délivrez de leurs pechez comme nous: mais il les a délivrez de l'incapacité naturelle à la créature d'avoir avec Dieu quelque rapport, de pouvoir l'honorer divinement. Ainsi il est leur Chef aussi-bien que le nôtre, leur Mediateur, leur Sauveur; puisque ce n'est que par lui qu'ils subsistent, & qu'ils s'approchent de la Majesté infinie de Dieu, qu'ils peuvent prononcer d'accord avec Dieu même le jugement qu'ils portent de sa sainteté. Il me semble que saint Paul avoit en vûë cette vérité, lorsqu'il écrivoit aux Colossiens ces paroles toutes divines: *Eripuit nos de potestate tenebrarum, & transtulit in regnum filii dilectionis suæ, in quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum: qui est imago Dei invisibilis,* PRIMOGENITUS OMNIS CRÆA-

TURÆ, *quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis & in terra, visibilia & invisibilia, sive Throni, sive Dominationes, sive Principatus, sive Potestates : omnia per ipsum & in ipso creata sunt ;* ET IPSE EST ANTE OMNES, ET OMNIA IN IPSO CONSTANT : ET IPSE EST CAPUT CORPORIS ECCLESIÆ, *qui est principium, primogenitus ex mortuis,* UT SIT IN OMNIBUS IPSE PRIMATUM TENENS, *quia in ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare, & per eum reconciliare* OMNIA *in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris, sive quæ in* COELIS SUNT. Que ces paroles sont excellentes, & qu'elles expriment noblement la grande idée que nous devons avoir de nôtre sainte Religion !

XI. ARISTE. Il est vrai, Theotime, que cet endroit de saint Paul, & peut-être quelques autres, s'accorde parfaitement bien avec ce que nous venons de dire. Mais il faut avoüer de bonne foi, que le grand motif que l'Ecriture donne à Dieu de l'incarnation de son Fils, c'est sa bonté pour les hommes. *Sic Deus dilexit mundum*, dit Saint

Jean, *ut filium ſuum unigenitum daret.* Il y a quantité d'autres paſſages que vous ſçavez mieux que moi, qui nous apprennent cette vérité.

THEOTIME. Qui doute que le Fils de Dieu ſe ſoit fait homme par bonté pour les hommes, pour les délivrer de leurs pechez ? Mais qui peut auſſi douter qu'il nous délivre de nos pechez pour nous conſacrer un temple vivant à la gloire de ſon Pere : afin que nous, & les Anges mêmes honorions par lui divinement la Souveraine Majeſté ? Ces deux motifs ne ſont pas contraires : ils ſont ſubordonnez l'un à l'autre. Et puiſque Dieu aime toutes choſes à proportion qu'elles ſont aimables, puiſqu'il s'aime infiniment plus que nous ; il eſt clair que le plus grand de ces deux motifs, celui à qui tous les autres ſe rapportent, c'eſt que ſes attributs ſoient divinement glorifiez par toutes ſes créatures en Jeſus-Chriſt Nôtre-Seigneur.

Comme l'Ecriture n'eſt pas faite pour les Anges, il n'étoit pas néceſſaire qu'elle nous rebatît ſouvent que Jeſus-Chriſt étoit venu pour être leur Chef auſſi-bien que le nôtre, & que nous ne

ferons avec eux qu'une seule Eglise & qu'un seul concert de loüanges. L'Ecriture, faite pour des hommes, & pour des hommes pecheurs, devoit parler comme elle a fait, & nous proposer sans cesse le motif le plus capable d'exciter en nous une ardente charité pour nôtre liberateur. Elle devoit nous représenter nôtre indignité, & la nécessité absoluë d'un Mediateur, pour avoir accés auprés de Dieu : néceſſité, encore bien mieux fondée sur le néant & l'abomination du peché, que sur l'incapacité naturelle à tous les êtres créez. Toutes les pures créatures ne peuvent par elles-mêmes honorer Dieu divinement : mais aussi ne le deshonorent-elles pas comme le pecheur. Dieu ne met point en elles sa complaisance : mais aussi ne les a-t'il pas en horreur comme le peché, & celui qui le commet. Il falloit donc que l'Ecriture parlât comme elle a fait de l'incarnation de Jesus-Christ, pour faire sentir aux hommes leurs miseres, & la misericorde de Dieu ; afin que le sentiment de nos miseres nous retînt dans l'humilité, & que la misericorde de Dieu nous rem-

plît de confiance & de charité.

THEODORE. Vous avez raiſon, Theotime. L'Ecriture Sainte nous parle ſelon les deſſeins de Dieu, qui ſont d'humilier la créature, de la lier à Jeſus-Chriſt, & par Jeſus-Chriſt à lui. Si Dieu a laiſſé enveloper tous les hommes dans le peché pour leur faire miſericorde en Jeſus-Chriſt, c'eſt afin d'abbattre leur orgueil, & de relever la puiſſance & la dignité de ſon Pontife. Il a voulu que nous duſſions à nôtre divin Chef tout ce que nous ſommes, pour nous lier avec lui plus étroitement. Il a permis la corruption de ſon ouvrage, afin que le Pere du monde futur, l'Auteur de la celeſte Jeruſalem travaillât ſur le néant, non de l'être, mais de la ſainteté & de la juſtice, & que par une grace qui ne peut être meritée, nous devinſſions en lui & par lui une nouvelle créature; afin que remplis de la Divinité, dont la plenitude habite en lui ſubſtantiellement, nous puſſions uniquement par Jeſus-Chriſt rendre à Dieu des honneurs divins. Liſez avec réflexion les Epîtres de ſaint Paul, & vous y trouverez ce que je

vous dis, Que ne devons-nous point à celui qui nous éleve à la dignité d'enfans de Dieu, aprés nous avoir tirez d'un état pire que le néant même ; & qui pour nous en tirer s'anéantit jusqu'à se rendre semblable à nous, afin d'être la victime de nos pechez ? Pourquoi donc l'Ecriture, qui n'est pas faite pour les Anges, qui n'est pas tant faite pour les Philosophes que pour les simples, qui n'est faite que pour nous faire aimer Dieu, & nous lier avec Jesus-Christ, & par Jesus-Christ à lui : pourquoi, dis-je, l'Ecriture nous expliqueroit-elle les desseins de l'incarnation par rapport aux Anges ? pourquoi appuïeroit-elle sur l'indignité naturelle à toutes les créatures ; l'indignité du peché étant infiniment plus sensible, & la vûë de cette indignité beaucoup plus capable de nous humilier & de nous anéantir devant Dieu ?

Les Anges qui sont dans le Ciel n'ont jamais offensé Dieu. Cependant saint Paul nous apprend que Jesus-Christ pacifie ce qui est dans le ciel aussi-bien que ce qui est sur la terre : *Pacificans* Coll. 1. *per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris*

ſunt, ſive quæ in cœlis : que Dieu rétablit, qu'il ſoûtient, ou ſelon le Grec, qu'il réünit toutes choſes ſous un même Chef, ce qui eſt dans le ciel & ce qui eſt ſur la terre : * *Inſtaurare omnia in Chriſto, quæ in cœlis & quæ in terra ſunt in ipſo* : que Jeſus-Chriſt en un mot, eſt le Chef de toute l'Egliſe : *Et ipſum dedit caput ſupra omnem Eccleſiam.* Cela ne ſuffit-il pas pour nous faire comprendre, que ce n'eſt que par Jeſus-Chriſt que les Anges mêmes adorent Dieu divinement ; & qu'ils n'ont de ſocieté, d'accés, de rapport avec lui que par ce Fils bien-aimé, en qui le Pere ſe plaît uniquement, par qui il ſe complaît parfaitement en lui-même ? *Dilectus meus in quo benè complacuit animæ meæ.*

* Ἀνακεφαλαιώσασθαι. Eph. 1. 10. Verſ. 22.

Matth. 12. 18.

ARISTE. Cela me paroît évident. Il n'y a point deux Egliſes differentes, deux ſaintes Sion. *Acceſſiſtis*, dit ſaint Paul, *ad Sion montem & civitatem Dei viventis, Jeruſalem cœleſtem, & multorum Angelorum frequentiam.* Et puiſque Dieu a établi Jeſus Chriſt ſur toute l'Egliſe, je croi que ce n'eſt que par lui que les Anges mêmes rendent à Dieu leurs de-

Hebr. 12. 22.

voirs, & qu'ils en ſont & ont toûjours été reçûs favorablement. Mais j'ai une difficulté à vous propoſer contre le principe que vous avez établi d'abord.

XII. Vous nous avez dit, Theodore, que Dieu veut être adoré en eſprit & en vérité, c'eſt à dire, par des jugemens & des mouvemens de l'ame; & que nôtre culte, & mêmes nos bonnes œuvres tirent leur bonté morale des jugemens qu'elles prononcent, leſquels jugemens ſont conformes aux attributs divins, ou à l'Ordre immuable des perfections divines. Vous m'entendez bien. Mais, je vous prie, penſez-vous que les ſimples y entendent tant de fineſſe? Penſez-vous qu'ils forment de ces jugemens qui adorent Dieu en eſprit & en vérité? Cependant ſi le commun des hommes ne porte point des attributs ou des perfections divines le jugement qu'ils en doivent porter, ils ne prononceront point ces jugemens par leurs actions. Ainſi ils ne feront point de bonnes œuvres. Ils n'adoreront point auſſi en eſprit & en vérité par leur foi en Jeſus-Chriſt, s'ils ne ſçavent bien, qu'offrir le Fils au Pere, c'eſt declarer

que

que la créature & que les pecheurs ne peuvent avoir directement de rapport à Dieu. Et c'eſt à quoi il me ſemble que beaucoup de Chrétiens ne penſent point. Bons Chrétiens toutefois, & que je ne croi pas que vous oſiez condamner.

THEODORE. Prenez bien garde, Ariſte, Il n'eſt pas abſolument néceſſaire pour faire une bonne action, de ſçavoir diſtinctement qu'on prononce par elle un jugement qui honore les attributs divins, ou qui ſoit conforme à l'Ordre immuable des perfections que renferme l'Eſſence divine. Mais afin que nos actions ſoient bonnes, il faut néceſſairement qu'elles prononcent par elles-mêmes de tels jugemens ; & que celui qui agit ait du moins confuſément l'idée de l'Ordre, & qu'il l'aime, quoiqu'il ne ſçache pas trop ce que c'eſt. Je m'explique. Quand un homme fait l'aumône, il ſe peut faire qu'il ne penſe point alors que Dieu eſt juſte. Bien loin de porter ce jugement, qu'il rend honneur par ſon aumône à la juſtice divine, & qu'il ſe la rend favorable, il ſe peut faire qu'il ne penſe point

à la récompenſe. Il ſe peut faire auſſi qu'il ne ſçache point que Dieu renferme en lui-méme cet Ordre immuable dont la beauté le frappe actuellement ; ni que c'eſt la conformité qu'a ſon action avec cet Ordre, qui la rend eſſentiellement bonne, & agréable à celui dont la loi inviolable n'eſt que ce même Ordre. Cependant il eſt vrai de dire, que celui qui fait quelque aumône, prononce par ſa liberalité ce jugement, que Dieu eſt juſte ; & qu'il le prononce d'autant plus diſtinctement, que le bien dont il ſe prive par ſa charité lui ſeroit plus néceſſaire pour ſatisfaire ſes paſſions ; & que plus enfin il le prononce diſtinctement, il rend d'autant plus d'honneur à la juſtice divine, il l'engage d'autant plus à le récompenſer, il acquiert devant Dieu de plus grands merites. De même quoiqu'il ne ſçache point preciſément ce que c'eſt que l'Ordre immuable, & que la bonté de ſon action conſiſte dans la conformité qu'elle a avec ce même Ordre, il eſt vrai néanmoins qu'elle n'eſt & qu'elle ne peut être juſte que par cette conformité.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [266] - 258
PUBLIC DOMAIN

Depuis le peché nos idées ſont ſi confuſes, & la loi naturelle eſt tellement éteinte, que nous avons beſoin d'une loi écrite pour nous apprendre ſenſiblement ce que nous devons faire ou ne faire pas. Comme la plûpart des hommes ne rentrent point en eux-mêmes, ils n'entendent point cette voix intérieure qui leur crie, *Non concupiſces.* Il a fallu que cette voix ſe prononçât au dehors, & qu'elle entrât dans leur eſprit par leurs ſens. Néanmoins ils n'ont jamais pû effacer entierement l'idée de l'ordre, cette idée générale qui répond à ces mots : *Il faut, on doit, il eſt juſte de.* Car le moindre ſigne réveille cette idée ineffaçable dans les enfans mêmes qui ſont encore pendus à la mammelle. Sans cela les hommes ſeroient tout-à-fait incorrigibles, ou plûtôt abſolument incapables de bien & de mal. Or pourvû que l'on agiſſe par dépendance de cette idée confuſe & générale de l'Ordre, & que ce que l'on fait y ſoit d'ailleurs parfaitement conforme ; il eſt certain que le mouvement du cœur eſt reglé, quoique l'eſprit ne ſoit point fort éclairé. Il eſt vrai que c'eſt l'obéiſſance

à l'autorité divine qui fait les Fideles & les gens de bien. Mais comme Dieu ne peut commander que ſelon ſa loi inviolable, l'Ordre immuable, que ſelon le jugement éternel & invariable qu'il porte de lui-même & des perfections qu'il renferme dans ſon eſſence : il eſt clair que toutes nos œuvres ne ſont eſſentiellement bonnes, que parce qu'elles expriment, & qu'elles prononcent, pour ainſi dire, ce jugement. Venons maintenant à l'objection de ces bons Chrétiens qui adorent Dieu dans la ſimplicité de leur foi.

XIII. Il eſt évident que l'Incarnation de Jeſus-Chriſt prononce, pour ainſi dire, au dehors ce jugement que Dieu porte de lui-même, que rien de fini ne peut avoir de rapport à lui. Celui qui reconnoît la néceſſité d'un Mediateur, prononce ſur ſa propre indignité : & s'il croit en même tems que ce Mediateur ne peut être une pure créature, quelque excellente qu'on veüille la ſuppoſer, il releve infiniment la Divine Majeſté. Sa foi en elle-même eſt donc conforme au jugement que Dieu porte de nous & de ſes divines perfections. Ainſi elle adore

Dieu parfaitement : puiſque par ces jugemens véritables, & conformes à ceux que Dieu porte de lui même, elle met l'eſprit dans la ſituation la plus reſpectueuſe où il puiſſe être en preſence de ſon infinie Majeſté. Mais dites-vous, la plûpart des Chrétiens n'y entendent point tant de fineſſe. Ils vont à Dieu tout ſimplement. Ils ne s'apperçoivent ſeulement pas qu'ils ſont dans cette ſituation ſi reſpectueuſe. Je vous l'avoüe. Ils ne le ſçavent pas tous de la maniere dont vous le ſçavez. Mais ils ne laiſſent pas d'y être. Et Dieu voit fort bien qu'ils y ſont, du moins dans la diſpoſition de leur cœur. Ils abandonnent à Jeſus-Chriſt qui eſt à leur tête, & qui, pour ainſi dire, porte la parole de les preſenter à Dieu dans l'état qui leur convient. Et Jeſus-Chriſt qui les regarde comme ſon peuple, comme les membres de ſon propre corps, comme unis à lui par leur charité & par leur foi, ne manque pas de parler pour eux, & de prononcer hautement ce qu'ils ne ſçauroient exprimer. Ainſi tous les Chrétiens dans la ſimplicité de leur foi, & la préparation de leur cœur, adorent

inceſſamment par Jeſus-Chriſt, d'une adoration tres-parfaite & tres-agréable à Dieu, tous ſes attributs divins. Il n'eſt pas néceſſaire, Ariſte, que nous ſçachions éxactement les raiſons de nôtre foi, j'entens les raiſons que la Metaphyſique peut nous fournir. Mais il eſt abſolument néceſſaire que nous la profeſſions : de même qu'il n'eſt pas néceſſaire que nous concevions diſtinctement ce qui fait la moralité de nos œuvres, quoiqu'il ſoit abſolument néceſſaire que nous en faſſions de bonnes. Je ne croi pas cependant que ceux qui ſe mêlent de philoſopher, puiſſent emploïer leur tems plus utilement, que de tâcher d'obtenir quelque intelligence des véritez que la foi nous enſeigne.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, il n'y a point de plaiſir plus ſenſible, ou du moins de joïe plus ſolide, que celle que produit en nous l'intelligence des véritez de la foi.

THEOTIME. Oüi dans ceux qui ont beaucoup d'amour pour la Religion, & dont le cœur n'eſt point corrompu. Car il y a des gens à qui la lumiere fait de la peine. Ils ſe fâchent de

voir ce qu'ils voudroient peut-être qui ne fût point.

THEODORE. Il y a peu de ces gens-là, Theotime. Mais il y en a beaucoup qui appréhendent, & avec raison, qu'on ne tombe dans quelque erreur, & qu'on n'y entraîne les autres. Ils seroient bien-aises qu'on éclaircît les matieres, & qu'on défendît la Religion. Mais comme on se défie naturellement de ceux qu'on ne connoît point, on craint, on s'effraïe, on s'anime, & on prononce ensuite des jugemens de passion, toûjours injustes & contraires à la charité. Cela fait taire bien des gens, qui devroient peut-être parler, & de qui j'aurois appris de meilleurs principes que ceux que je vous ai proposez. Mais souvent cela n'oblige point au silence ces auteurs étourdis & téméraires, qui publient hardiment tout ce qui leur vient dans l'esprit. Pour moi, quand un homme a pour principe, de ne se rendre qu'à l'évidence & à l'autorité; quand je m'apperçois qu'il ne travaille qu'à chercher de bonnes preuves des dogmes reçûs, je ne crains point qu'il puisse s'égarer dangereusement.

Peut-être tombera-t'il dans quelque erreur. Mais que voulez-vous ? Cela eſt attaché à nôtre miſerable condition. C'eſt bannir la Raiſon de ce monde, s'il faut être infaillible pour avoir droit de raiſonner.

ARISTE. Il faut, Theodore, que je vous avoüe de bonne foi ma prévention. Avant nôtre entrevûë, étois dans ce ſentiment, qu'il falloit abſolument bannir la Raiſon de la Religion, comme n'étant capable que de la troubler. Mais je reconnois preſentement, que ſi nous l'abandonnions aux ennemis de la foi, nous ſerions bien-tôt pouſſez à bout, & décriez comme des brutes. Celui qui a la Raiſon de ſon côté, a des armes bien puiſſantes pour ſe rendre maître des eſprits. Car enfin nous ſommes tous raiſonnables, & eſſentiellement raiſonnables. Et de pretendre ſe dépoüiller de ſa raiſon, comme on ſe décharge d'un habit de ceremonie, c'eſt ſe rendre ridicule, & tenter inutilement l'impoſſible. Auſſi dans le tems que je décidois qu'il ne falloit jamais raiſonner en Theologie, je ſentois bien que j'exigois des Theologiens ce qu'ils ne m'accorderoient

deroient jamais. Je comprens maintenant, Theodore, que je donnois dans un excés bien dangereux, & qui ne faisoit pas beaucoup d'honneur à nôtre sainte Religion, fondée par la Souveraine Raison, qui s'est accommodée à nous, afin de nous rendre plus raisonnables. Il vaut mieux s'en tenir au temperament que vous avez pris, d'appuïer les dogmes sur l'autorité de l'Eglise, & de chercher des preuves de ces dogmes dans les principes les plus simples & les plus clairs que la Raison nous fourniſſe. Il faut ainsi faire servir la Metaphysique à la Religion, (car de toutes les parties de la Philosophie il n'y a gueres que celle-là qui puisse lui être utile) & répandre sur les véritez de la foi cette lumiere qui sert à rassûrer l'esprit, & à le mettre bien d'accord avec le cœur. Nous conserverons par ce moïen la qualité de raisonnables, nonobstant nôtre obeïssance & nôtre soûmission à l'autorité de l'Eglise.

THEODORE. Demeurez ferme, Ariste, dans cette pensée, toûjours soûmis à l'autorité de l'Eglise, toûjours prêt de vous rendre à la Raison. Mais ne prenez pas les opinions de quelques

Docteurs, de quelques Communautez, & mêmes d'une nation entiere, pour des véritez certaines. Ne les condamnez pas non plus trop legerement. A l'égard des ſentimens des Philoſophes ne vous y rendez jamais entierement, que lorſque l'évidence vous y oblige & vous y force. Je vous donne cet avis, afin de guerir le mal que je pourrois avoir fait; & que ſi j'ai eu le malheur de vous propoſer comme véritables des ſentimens peu certains, vous puiſſiez en reconnoître la fauſſeté en ſuivant ce bon avis, cet avis ſi néceſſaire, & que je crains fort d'avoir ſouvent négligé.

Fin des Entretiens ſur la Metaphyſique.

ENTRETIENS SUR LA MORT.

I. ENTRETIEN.

ARISTE & Theotime avoient lié entr'eux une étroite amitié depuis les entretiens precedens. Ariſte par ſon honnêteté & ſes manieres enjoüées avoit gagné le cœur du Philoſophe Theotime: & Theotime s'étoit attiré l'eſtime d'Ariſte par la netteté de ſes idées & par la juſteſſe de ſes raiſonnemens. Le Philoſophe & le bel eſprit ſont naturellement incompatibles, lorſqu'ils veulent toûjours conſerver leur caractere. Mais Theotime s'humaniſoit ſouvent par le plaiſir qu'il trouvoit dans les agréables penſées d'Ariſte, ou peut-être par un

ſentiment plus Chrétien & plus relevé ; ſemblable à celui de la ſouveraine Raiſon, qui a bien voulu prendre une nature & des manieres ſenſibles, pour s'accommoder à la foibleſſe des hommes qui n'écoutent que leurs ſens. Et Ariſte de ſon côté faiſoit effort de tems en tems pour rentrer en lui même, & conſulter de concert avec Theotime la Vérité intérieure. Et parce qu'ils recevoient l'un & l'autre les mêmes réponſes de la même Raiſon qui préſide à tous les eſprits, ils étoient preſque toûjours parfaitement d'accord. C'eſt-là ce qui a pû lier ſi étroitement deux perſonnes d'un ſi different caractere : car lorſqu'on eſt uni par l'eſprit, on l'eſt bien-tôt par le cœur, quand on a le cœur bien fait, & qu'il n'eſt point eſclave de quelque bas interêt.

Cependant ces deux Meſſieurs ne pûrent un jour s'accorder ſur le ſujet de la Mort. Ariſte trouvoit la vie trop courte : Theotime la trouvoit trop longue. La ſeule penſée de la mort faiſoit horreur à Ariſte : rien de plus terrible pour lui. Theotime au contraire parloit de la mort avec des tranſports de joïe. C'eſt la fin de tous nos maux, diſoit-il,

C'eſt le tems de la récompenſe & du ſouverain bonheur. C'eſt le commencement d'une vie heureuſe & qui ne finira jamais. Penſez-vous, Ariſte, pouvoir être heureux dans une terre étrangere, ſujet à mille miſeres & tout environné de miſerables ? Nôtre patrie c'eſt le Ciel ; c'eſt là qu'habitent la vérité & la juſtice : c'eſt auſſi là que nous trouverons la félicité & la joïe. Ariſte ſecoüoit la tête à ce diſcours, & à quantité d'autres ſemblables : & quoique dans le fond il en approuvât la plûpart, il ne pouvoit ſouffrir cet air de confiance avec lequel Theotime lui parloit. Voilà de grands ſentimens, diſoit-il, & dignes de Theotime. Mais je craindrois fort pour ſon intrepidité, ſi ce monſtre horrible de la mort étoit prêt à le devorer. Dans ce moment Theodore arriva : l'un & l'autre crûrent avoir en lui un bon ſecond, auſſi-bien qu'un ami ſincere. Ariſte lui expoſa le ſujet de leur diſpute, & lui demanda ſon ſentiment. Vous avez peut-être tous deux raiſon, répondit Theodore : vous, Ariſte, de craindre la mort, & vous, Theotime, de la deſirer. Mais remettons à demain cette importante ma-

tiere : Elle demande toute nôtre attention. Il faut que nous la meditions sérieusement tous trois, avant que de nous en entretenir. On en tomba d'accord, & le lendemain Theodore commença de cette sorte.

THEODORE. J'ai bien de la joïe, mes chers amis, de ce que vous voulez que la mort soit aujourd'hui le sujet de nôtre entretien. Car quoique la plûpart des hommes n'osent la considerer, & que les plus hardis ne s'en approchent qu'en tremblant : c'est sur ses avis salutaires que le Sage * regle toute sa conduite. En effet, la pensée de la mort change toutes nos idées & condamne tous nos desseins. Car le tems comparé à l'éternité approche si fort du néant, que les biens & les maux d'une si courte durée ne passent que pour des phantômes dans un esprit bien convaincu de son immortalité.

* *In omnibus operibus tuis memorare novissima tua & in æternum non peccabis.* Eccli. 7. 40.

Si vous regardiez, Ariste, comme de vrais biens les corps qui vous environnent, certainement vous auriez sujet de craindre la mort : car sûrement elle vous les enlevera : & ce qui est bien plus terrible, elle nous livrera tous entre les mains du vrai bien, qui

jaloux de l'amour qui lui eſt dû, ſe vangera éternellement de l'infidelité de ſes créatures. Mais vous êtes trop éclairé pour regarder comme de vrais biens ces viles ſubſtances qui vous ſont aſſujetties, ces êtres impuiſſans, qui bien loin de pouvoir nous rendre heureux, ne peuvent pas mêmes nous avertir de leur preſence. Car vous ſçavez, que les corps ne peuvent agir ſur les eſprits, & que l'idée ſenſible que nous en avons eſt bien differente de l'ébranlement que je veux bien ſuppoſer qu'ils produiſent dans le cerveau. La crainte que vous avez de la mort ne vient donc pas de ce que vous connoiſſez clairement; mais plûtôt de ce que vous ſentez confuſément que les corps ſont véritablement des biens. Et ſi cela eſt, cette crainte eſt purement naturelle, & la raiſon n'y a point de part. Comment donc pourriez-vous la juſtifier? Il eſt permis de fuïr la mort, ſi la Raiſon ne nous y condamne pas, la fuite & tous les autres mouvemens du corps peuvent être déterminez par l'inſtinct & le ſentiment. Mais les mouvemens de l'ame, tel qu'eſt celui de la crainte, aſſurément ils ne doivent être reglez que par

la Raiſon. Quoi ! ne ſçavez-vous plus que toutes les impreſſions ſenſibles ne nous ſont données que pour la conſervation de nôtre être ſenſible ; & que toutes les démarches de l'eſprit vers le vrai bien doivent être reglées par la lumiere de la Raiſon. Aimer, haïr, deſirer ou craindre par inſtinct ou ſentiment confus, n'eſt pas agir en créature raiſonnable : & s'il n'eſt pas permis d'aimer le vin & de le regarder comme un vrai bien, nonobſtant le ſentiment agréable qu'il ſemble produire en nous, un eſprit éclairé ne croira jamais devoir craindre la mort, uniquement à cauſe de cette horreur ſenſible qu'elle excite en lui. Car cette horreur n'eſt qu'un ſentiment confus, qui n'ébranle l'ame que pour la conſervation d'un corps tellement oppoſé à nôtre bonheur, que tant qu'il ſubſiſtera tel qu'il eſt, nous ne joüirons point du ſouverain bien.

ARISTE. J'ai appris de vous & de Theotime, ou plûtôt pour parler comme vous le ſouhaittez, j'ai appris des réponſes intérieures de nôtre Maître commun, qu'il ne falloit jamais que l'eſprit ſe laiſſât conduire par l'inſtinct & le ſentiment : car ils n'avertiſſent

l'ame que pour le bien du corps. Oüi je ſuis convaincu que la Raiſon doit regler toutes nos démarches. C'eſt un guide fidéle, un guide éclairé ; mais c'eſt le plus fâcheux & le plus incommode de tous les guides. Elle n'a nul égard à nôtre foibleſſe & à nôtre laſſitude. Les chemins où elle nous engage ſont impraticables : malgré tous mes efforts, je n'avance point. Je me ſens au contraire agréablement tranſporté dans ces routes enchantées, où mes ſens & mon imagination me conduiſent. Et ſans cette voix intérieure qui me crie ſans ceſſe que je m'égare, je ſerois l'homme du monde le plus content.

THEOTIME. Vous ſeriez, Ariſte, l'homme du monde le plus malheureux.

THEODORE. Ariſte ſeroit heureux ſans doute, comme ces victimes qu'on engraiſſe pour le ſacrifice le ſont actuellement ; car elles ne ſont point inquiétées du futur, & elles joüiſſent du preſent. Mais cette voix intérieure ne ſe taira pas. Vous en entendrez ſans ceſſe, mon cher Ariſte, des reproches & des menaces terribles, juſqu'à ce que vous vous ſoûmettiez à ſes ordres. L'appré-

henſion de la mort & de l'éternité qui la ſuit troublera tous vos plaiſirs. Elle vous chagrinera, elle vous déſolera dans le fond de l'ame, fuſſiez-vous tout raïonnant de gloire & comblé de mille biens. Pour devenir ſolidement heureux, il ne faut point quitter ce chemin étroit qui conduit à la vie. Il eſt vrai qu'il eſt impraticable ce chemin, & que ce ſeroit en vain que la Raiſon nous y rappelleroit intérieurement, ſi elle ne marchoit devant nous, ſi elle ne nous ſoûtenoit, ſi elle ne nous donnoit la force de la ſuivre. Mais voilà que cette lumiere intérieure, * *qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde*, paroît devant nous, faite comme nous. Elle nous prend par la main, elle nous exhorte à la ſuivre, & choiſiſſant pour elle les pas les plus fâcheux, elle nous tranſporte, pour ainſi dire, par le mouvement qu'elle nous donne. Souvenez-vous, Ariſte, de ce que je vous ai dit tant de fois, que la Sageſſe éternelle qui nous parle ſans ceſſe dans le plus ſecret de nous-mêmes, nous voïant répandus au dehors, s'eſt enfin preſentée devant nous, pour inſtruire d'une maniere ſenſible, groſſiére & *char-*

* *Jean. ch. 1.*

nelle (c'eſt l'expreſſion d'un grand Saint) des hommes charnels, & qui ne s'attachent qu'au ſenſible. Souvenez-vous de l'exemple que Jeſus-Chriſt nous a montré durant ſa vie, & que ſacrifiant enfin cette nature ſenſible en l'honneur du vrai bien, non ſeulement il nous a appris par là le peu d'eſtime qu'il faut faire de la vie preſente & de tous les objets de nos ſens; mais de plus, qu'il nous a merité la force néceſſaire pour mépriſer ces vains objets, & marcher à grands pas dans le chemin qui conduit à la vie. Si ce corps de peché nous appeſantit & nous rend immobiles dans ce chemin difficile; ſi l'imagination & les ſens nous ſollicitent à le quitter, que le ſentiment intérieur que nous avons de nôtre foibleſſe ne nous deſeſpere pas. Mais humilions-nous profondément, & invoquons ſans ceſſe le Sauveur des pecheurs: * *Quiconque invoquera le nom du Seigneur ſera ſauvé.* * *Nôtre ſouverain Prêtre eſt maintenant dans le Saint des Saints, toûjours vivant pour interceder pour nous*: & c'eſt de là que deſcend cette force toute celeſte qui nous fera mépriſer la terre & ſuivre juſques dans le Ciel nôtre divin * *Précurſeur.*

S. Bernard.

* *Act.* 2: 21.

* *Heb.* 4: 14. 7: 26.

* *Heb.* 6: 20.

Que les Païens, Ariſte, craignent la mort, ces pecheurs qui ne ſçavent pas que le Fils de Marie a été nommé * Matth. 1: 22. JESUS, *parce qu'il devoit délivrer ſon peuple de leurs pechez.* Il n'y a point pour eux de monſtre plus terrible. Les Péripateticiens l'ont crû avec raiſon, & le Sage des Stoïciens qui la bravoit eſt le plus inſenſé des hommes. Caton, l'infortuné Caton le ſçait bien maintenant. † Heb. 2: 14. Mais ne croïez-vous pas † *que le Seigneur* JESUS *a détruit par ſa mort l'empire de la mort, & qu'il a mis en liberté ceux qui toute leur vie étoient dans une cruelle ſervitude, par l'appréhenſion qu'ils en avoient?* Nôtre Chef eſt reſſuſcité, & nous le ſommes avec lui. Nous ſommes enlevez avec lui dans le Ciel, & là nous regnerons éternellement avec lui. C'eſt * Eph. 2: 5. 6. ſaint Paul qui vous le dit: * *Convivificavit nos in Chriſto, & conreſſuſcitavit, & conſedere fecit in cœleſtibus in Chriſto Jeſu.* Cette expreſſion paroît bien hardie. Mais quoi! Dieu ne manque jamais à † Heb. 6: 17. ſes promeſſes. Il a mêmes † confirmé par ſerment celle qu'il nous a faite en Jeſus-Chriſt. Pourquoi donc ne pourrions-nous pas dire que nous poſſedons déja ce qu'il nous a promis? On le peut

perdre, il eſt vrai : mais on ne le peut que par ſa faute. Et perdre par ſa faute des biens infinis, paroît à ſaint Paul une folie ſi inſigne, qu'il ne veut pas croire que les Epheſiens à qui il écrit en ſoient capables. Ne craignons donc point la mort qui nous met pour jamais en pleine poſſeſſion des promeſſes. Mais qu'une ſainte horreur nous ſaiſiſſe & nous épouvante, lorſque la volupté nous ſollicite, & que l'orgüeil nous révolte contre la loi d'un Dieu vangeur.

ARISTE. Je vous avouë que ceux qui ont une foi vive, & une ferme eſperance aux magnifiques promeſſes des biens à venir, n'ont pas grand ſujet de craindre la mort. Cependant ce paſſage eſt ſi oppoſé à la nature, que je ne croi pas qu'il ſoit poſſible d'en approcher ſans horreur & ſans crainte. Car enfin Jeſus-Chriſt lui-même a craint la mort, ſon approche l'a fait fremir. Il en a ſué le ſang, & elle a arraché trois fois de lui cette priere : *Pater mi, ſi poſſibile eſt, tranſeat à me calix iſte :* priere qui confond l'orgüeil des Stoïciens, & qui devroit un peu diminuer la confiance de Theotime. *Matth. 26. 39.*

THEOTIME. C'eſt au contraire ce

qui augmente ma confiance : car Jesus-Christ nous a délivrez de la crainte de la mort lorsqu'il a bien voulu en sentir les fraïeurs. Ce sont ses foiblesses volontaires qui font nôtre force, & qui nous délivrent de nos foiblesses involontaires. Au reste, je ne prétens pas être insensible à cette horreur naturelle qu'on a de la mort ; mais je ne croi pas pour cela la devoir craindre.

THEODORE. Comment, Ariste, venez-vous de parler de l'Homme-Dieu ? Non, Jesus-Christ n'a point craint la mort. Il l'a desirée ; * il l'a affrontée : il s'est livré lui-même fort tranquillement entre les mains de ceux qui devoient la lui faire souffrir de la maniere du monde la plus cruelle. Il est vrai qu'il a senti les horreurs de la mort, selon ces paroles : *Transeat à me calix iste.* Mais il n'y a pas consenti : *Verum tamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* Et s'il les a senties, ces horreurs ; c'est qu'il a voulu être frappé de la juste terreur que la mort doit faire aux pecheurs. C'est qu'il s'est volontairement regardé comme la victime du peché : c'est qu'il a voulu augmenter le merite & la perfection de son sacrifice par tous les sen-

Joan. 10: 18. *ch.* 18:4. *Isaye* 53: 7.

timens les plus pénibles : c'eſt enfin qu'il a voulu témoigner ſon zele pour la gloire de ſon Pere, & l'excés de ſa charité pour ſes freres. Mais cette triſteſſe, * dont il a voulu que ſon ame fût comme accablée dans le tems de ſa paſſion, fait la joïe des Chrêtiens au moment de leur mort. Ainſi la confiance de Theotime n'eſt point vaine & mal fondée. L'eſperance en JESUS ne trompe point : * *Spes non confundit.* L'homme *de douleurs*, pour parler comme le Prophete, a véritablement pris pour lui nos foibleſſes & nos langueurs. Il s'eſt chargé de nos iniquitez, & par là il nous a délivrez de la crainte de la mort. Car la mort n'eſt terrible que pour les pecheurs. Elle eſt à deſirer pour les juſtes, parce que c'eſt le moment auquel Dieu rendra à chacun la récompenſe ou la peine dûë à leurs œuvres.

* *Matth.* 26: 37.

* *Rom.* 5: 5 *Iſaye* 53.

ARISTE. J'ai donc un ſujet legitime de craindre la mort : non à cauſe de cette horreur ſenſible qui me ſaiſit quand j'y penſe ; mais à cauſe que rien n'eſt plus terrible que de tomber entre les mains d'un Dieu jaloux, d'un Dieu vangeur, d'un Dieu qui connoît tous les déſordres de ma vie paſſée, & qui

ne peut laiſſer le peché impuni. Vous pouvez peut-être l'un & l'autre mourir avec joïe dans l'eſperance de ce qui eſt dû à vos bonnes œuvres. Mais que dois-je attendre de la Juſtice divine, moi dont toute la vie....

THEODORE. Tremblez, Ariſte, devant Dieu, dans la penſée de vos déſordres. Vôtre crainte eſt raiſonnable, & elle vous ſera ſalutaire, ſi elle vous fait recourir au Sauveur des pecheurs. Theotime n'eſt pas exemt de cette eſpece de fraïeur ; mais ſa foi le raſſure, & bannit de ſon eſprit le trouble & l'inquiétude. Ne penſez pas, je vous prie, que nôtre eſperance & nôtre joïe ſoient appuïées ſur nos œuvres. Elles ſeroient tres-mal fondées. C'eſt ſur nôtre foi en Jeſus-Chriſt, & ſur la charité qu'il répand en nous. C'eſt ſur nôtre adoption divine * qui nous donne droit de parler à Dieu comme à nôtre Pere. Nous ſommes † tous pecheurs ; mais JESUS eſt le Sauveur des pecheurs ; & ſi nous avions l'orgüeil de nous croire exemts de peché, nous n'aurions plus de Sauveur. Nous ſommes * perſuadez que Dieu ne trouve plus aucun ſujet de condamnation dans ceux qui ont la foi en Jeſus-Chriſt

* Rom. 8. 25.

† 1. Joan. 1. 8. 9.

* Rom. 8. 1.

Christ & qui sont animez de la charité. Et comme Theotime a sentiment intérieur de sa foi & de son amour pour Dieu, il appréhende avec raison la vie, beaucoup plus que la mort : cette vie inséparable du peché qui lui fait horreur, que la mort qui l'en délivrera; & qui le mettra en possession de celui qu'il aime.

THEOTIME. Helas ! peut-on haïr le peché & aimer la vie qui ne peut être sans peché ? Mais, Ariste, ne contons point sur l'esperance d'une éternité bienheureuse : ne regardons que le present. Quoi ! le néant même ne vaut-il pas mieux que l'assemblage des biens & des maux de cette miserable vie ? Une ame non seulement unie à un corps la plus vile des substances ; mais dépendante de ce corps : unie par ce corps à tous ceux qui nous environnent, dépendante de tous leurs mouvemens, & par là esclave de l'opinion, de la coûtume, des passions brutales de ceux qui nous veulent nuire. Une intelligence sans lumiere, effraïée par de vains phantômes, & toûjours seduite par des sens trompeurs. Un cœur sans droiture, gourmandé sans cesse par des passions

honteuſes : une ſoif ardente pour la félicité, une vaſte capacité de tout bien, remplie ſucceſſivement de mille maux; irritée plûtôt qu'étanchée par des plaiſirs brutaux qui ne durent qu'un moment, toûjours accompagnez de fâcheuſes inquiétudes, & ſuivis de remords & de repentir. Quoi ! Peut-on bien connoître la dignité de ſa nature, la nobleſſe de ſon origine, la fin de ſa création ; & craindre, je ne dis pas la mort, la diſſolution de ce corps de peché, qui nous empêche de joüir de nos droits revendiquez par Jeſus - Chriſt ; mais le néant même, qui nous délivreroit du moins de la honte de nôtre dégradation & de tous les maux qui l'accompagnent. Peſez éxactement tous les biens dont nous joüiſſons, & tous les maux que nous ſouffrons ici-bas : mais peſez-les en preſence de la Raiſon, & ſans que l'imagination s'en mêle, & je ſuis certain que les maux l'emporteront infiniment ſur les biens. Or ſi les maux faiſoient ſeulement équilibre avec les biens, l'amour propre éclairé eſtimeroit autant le néant que la vie. Donc en regardant la mort comme l'anéantiſſement de nôtre être, elle

n'eſt nullement à craindre, s'il eſt vrai que les maux de la vie l'emportent de beaucoup ſur les biens dont on y joüit.

ARISTE. Apparemment; Theotime, mes balances ſont trompeuſes. Je ſuis la duppe de l'imagination, qui prend le mal pour le bien, ou qui augmente de beaucoup le poids de biens fort legers: car je ne ſuis point du tout de vôtre ſentiment; & je doute mêmes que Theodore l'approuve, lui qui décide toûjours en vôtre faveur.

THEODORE. L'immortalité de l'ame rend inutile cette diſcuſſion. Car quelque heureux que vous ſoïez maintenant, vous ne devez point craindre la mort, s'il eſt vrai que c'eſt le paſſage à une éternité bienheureuſe.

ARISTE. Oüi; mais ſi la mort me plongeoit dans le néant, ou qui pis eſt, ſi elle me précipitoit dans les enfers.

THEODORE. Vous n'avez pas grand ſujet de craindre ni l'un ni l'autre: le premier, ſi vous êtes bon Philoſophe: le ſecond, ſi vous êtes un vrai Chrêtien. Car pour commencer par l'anéantiſſement de nôtre être, quelle raiſon, je vous prie, avez-vous de l'appréhender? Le paſſage de l'être au néant

n'eſt-il pas naturellement impoſſible, auſſi-bien que celui du néant à l'être ?

ARISTE. Cela me paroît ainſi. Cependant je m'imagine toûjours qu'aprés la mort je ne ſerai plus.

THEODORE. Vous vous l'imaginez, mais le concevez-vous bien ? Vous êtes perſuadé que vôtre ame eſt une ſubſtance diſtinguée de vôtre corps, & dont les proprietez ſont bien differentes des modifications de l'étenduë. Or réduire à rien une ſubſtance n'eſt pas plus concevable que d'en faire une de rien : l'une & l'autre eſt également impoſſible aux forces ordinaires de la nature. Vous ne devez donc pas croire que lorſque vôtre corps ſera détruit vous ne ſerez plus vous-même. Si vôtre imagination vous le dit, c'eſt qu'alors elle ne ſera plus, & qu'elle ne parle à l'eſprit & ne l'effraïe que pour ſa propre conſervation. Mais la Raiſon dit le contraire. Vôtre imagination vous dit auſſi qu'aprés la mort nôtre corps ſera anéanti. Mais ſi vous conſultez la Raiſon, elle vous répondra que les ſubſtances ſont immortelles & incorruptibles en qualité de ſubſtance, & qu'il n'y a que leurs modifications qui ſe détruiſent & s'anéantiſſent.

Aprés la mort nôtre corps cessera d'être organisé. Il sera changé en terre, en vapeurs, en poussiere. En un mot, il aura des modifications toutes differentes de celles qu'il doit avoir pour être corps vivant & animé. Mais il n'y aura pas le moindre atome de sa substance qui rentre dans le néant. Il en est de même de nôtre ame. Sa substance est naturellement immortelle. Aprés la mort elle n'aura plus à la vérité tous ces sentimens confus qui se rapportent à la conservation du corps. Mais elle aura sans doute des connoissances plus claires, des sentimens plus doux, des modifications en un mot d'autant plus parfaites, que le bien qu'elle possedera alors est au dessus de ceux de la vie presente. L'experience apprend en partie ce que deviennent nos corps lorsqu'ils se corrompent. Mais nous n'avons nulle idée de l'état de l'ame aprés sa consommation : car *l'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, & l'esprit même n'a jamais conçû ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* Mais puisque l'experience vous apprend que le corps appesantit l'esprit & trouble toutes ses idées ; n'avez-vous pas sujet d'esperer, que dé-

gagé du corps, il ſera dans une liberté parfaite. Faiſant abſtraction des biens que la foi nous promet, ne vous paroît-il pas qu'une intelligence eſt bien malheureuſe de ſe voir tellement eſclave d'une portion de la matiere, qu'elle ne peut agir ſelon ce qu'elle eſt, ni mêmes ſe ſouvenir de ſa dignité, ſans ſe ſentir maltraitée, ſans qu'on la rappelle auſſi-tôt, & qu'on l'oblige à quelque ſervice honteux.

THEOTIME. L'heureuſe condition! Peut-on ſans oublier ce qu'on eſt, n'aimer pas mieux le néant qu'une telle ſervitude?

ARISTE. Je ſuis fait à cette ſervitude, & je la trouve aſſez douce. Je n'ai pas comme Theotime le cœur noble & élevé: je ſuis content de mon ſort. Et ſi je crains de mourir, c'eſt que je ſçai bien ce que je quitte, & que je ne ſçai pas ce que j'aurai.

THEOTIME. Et moi je ſouhaite l'heureux moment de la mort, parce que je ſçai bien ce que je quitte, & ce que je m'attends de poſſeder. Que quittons-nous, Ariſte? je voudrois bien vous en voir faire le détail.

ARISTE. Nous le ferons un jour,

ce détail. Laiſſons maintenant parler Theodore.

THEODORE. N'êtes-vous pas convaincu, Ariſte, que la crainte du néant n'eſt qu'une vaine fraïeur qui ſe diſſipe dés que paroît la lumiere, dés que l'on conſulte la Raiſon?

ARISTE. Je ſuis convaincu que naturellement il n'eſt pas poſſible que les ſubſtances rentrent dans le néant. Mais celui qui les en a tirées peut encore aujourd'hui les y replonger. Or quelle aſſûrance avez-vous qu'il ne le fera pas à l'heure de nôtre mort? Car enfin les deſſeins de Dieu nous ſont inconnus. Mais de plus, quoique nôtre corps ne s'anéantiſſe pas quant à ſa ſubſtance: en quel état eſt-il reduit? Un cadavre qui ſe pourrit fait horreur; & ſi les modifications qui arrivent à l'ame ont quelque rapport à celles qui ſurviennent à un corps mort, j'aimerois encore mieux n'être point du tout, que d'être auſſi deſagréablement modifié.

THEODORE. Vous ſçavez, Ariſte, que l'ame n'eſt pas diviſible ni ſujette par conſequent à une corruption ſemblable à celle des corps. Les modifications deſagréables dont elle eſt capable

ce ſont les divers ſentimens qui l'affligent, & qui la corrompent. Or la cauſe naturelle de ces ſentimens fâcheux ne ſubſiſtant plus aprés la mort, il ſemble qu'elle n'aura plus rien craindre. Lorſque la matiere devient corps humain, elle eſt élevée à la plus haute perfection dont elle ſoit capable ; mais une ame dépendante d'un tel corps eſt dégradée de ſa dignité. Il eſt donc juſte qu'à la mort les corps perdent leur beauté. Mais on doit eſperer qu'alors les ames recouvrant leur liberté, elles joüiront d'une paix profonde.

Je vous avoüe qu'à la mort Dieu peut anéantir nos ames ; mais leur immortalité eſt ſuffiſamment démontrée, quand on a bien prouvé que ce ſont des ſubſtances diſtinguées du corps : car l'anéantiſſement des ſubſtances eſt naturellement impoſſible. Il n'y a que Dieu qui ſoit immortel, ſi vous prenez immortel pour indépendant, Dieu peut ſans doute, s'il le veut, anéantir nos ames, lorſqu'elles quittent le corps ; mais je ſuis bien certain que c'eſt ce qu'il ne voudra jamais.

ARISTE. Quoi ! Theodore, eſt-ce que Dieu vous a découvert ſes deſſeins ?

THEODORE.

THEODORE. Oüi ſans doute, il nous les a révelez à cet égard. Il a promis aux juſtes une vie éternelle; il a menacé les méchans d'un feu éternel. Dieu nous a donc révelé nôtre immortalité.

ARISTE. Je ſçai bien que la foi nous l'enſeigne, & je le croi auſſi-bien que vous. Mais vous venez de dire qu'en qualité de Philoſophe je ne dois point craindre le néant.

THEODORE. Hé bien! Un Philoſophe doit-il craindre ce qui eſt naturellement impoſſible, & mêmes ce qui eſt inconcevable, tel qu'eſt l'anéantiſſement des ſubſtances? Un bon Philoſophe doit-il craindre ſans raiſon? quelles ſont donc les vôtres, je vous prie?

ARISTE. Dieu peut m'anéantir, je me tiens à cette raiſon.

THEODORE. Vous auriez de la peine à en trouver d'autres, puiſque l'anéantiſſement des ſubſtances non plus que leur création paſſe nôtre intelligence, & ne peut être l'effet que d'une puiſſance infinie. Mais quoiqu'il en ſoit, les Philoſophes ſont bien malheureux, s'ils doivent craindre tous les maux que Dieu leur peut faire. Avez-vous

peur que demain le Soleil perde ſa lumiere, & que la terre ſoit toute en feu? Dieu le peut faire. Dieu mêmes un jour le fera : c'eſt une vérité qu'il a bien voulu nous réveler. Pour moi je crains davantage cette étrange cataſtrophe pour demain que pour l'éternité, l'anéantiſſement de ma ſubſtance. Car cet aneantiſſement eſt naturellement impoſſible ; & l'on a vû ſouvent dans le ciel des changemens ſemblables à celui dont nôtre terre eſt menacée.

ARISTE. Mais ſi Dieu ne créoit les ames que pour animer, que pour *informer* des corps, il s'enſuit que le corps détruit, adieu ſa forme : la voilà anéantie.

THEODORE. Hé pourquoi anéantie? une ame ne peut-elle ſervir qu'à un corps? L'ame de Mathuſalem qui a vêcu 969. ans étoit peut-être tout à fait uſée. Mais ſi nous mourions bientôt, les nôtres ſeroient toutes neuves.

ARISTE. Eſt-ce que la metempſycoſe vous paroît un ſentiment raiſonnable?

THEODORE. Bien plus raiſonnable que celui de la mortalité de l'ame.

Mais la noble idée que vous avez de la Divinité, de la soupçonner capable de créer des ames pour *informer* des corps ! Laissez aux Philosophes Païens cette chimere, & pensez plus noblement de l'Etre infiniment sage. Quoique les desseins de Dieu nous soient inconnus, nous sçavons assez qu'il n'en peut prendre de bizarres : Dieu ne peut se démentir. Sa conduite doit porter le caractere de sa sagesse & de ses autres attributs. Et un ouvrage mal ordonné ne peut exprimer qu'une puissance aveugle ou étrangement corrompuë. Tout ce que Dieu veut est nécessairement conforme à l'ordre. Il aime, il estime toûjours les choses à proportion qu'elles sont plus parfaites : car aimant invinciblement sa substance, & tout ce qu'il est, l'amour qu'il a pour ses créatures, est reglé sur le rapport qu'elles ont avec lui, par les perfections de leur être. Or je pense que les esprits sont plus nobles que les corps. Dieu ne peut donc pas faire l'ame pour le corps; mais le corps pour l'ame.

ARISTE. Ne prenez pas, je vous prie, pour mes sentimens les objections que je vous fais : car souvent je

ne vous les propose que pour avoir le plaisir de vous entendre. J'estime davantage mon palefrenier que mes chevaux. Cependant je ne l'ai que pour les panser. Si mes chevaux étoient morts, je ne voudrois plus de lui. Par conséquent il seroit anéanti, supposé que ce fût ma volonté qui lui donnât l'être. Pourquoi donc ne voulez-vous pas que Dieu anéantisse les ames dont les corps sont détruits, quelque estime qu'il ait de la noblesse de leur nature.

THEODORE. Je n'avois pas besoin de la précaution que vous prenez. Je reconnois assez par l'embarras où je me trouve, quand vous me proposez vos propres difficultez, que l'instance que vous me faites sort plûtôt de vôtre memoire ou de vôtre imagination, que du fonds de vôtre raison. Car vous sçavez bien, quoique peut-être vous n'y pensiez pas assez, que c'est dégrader l'Etre infiniment parfait, que d'en juger par soi-même.

L'homme, Ariste, humanise toutes les causes, mêmes la Divinité. Il lui attribuë des desseins humains, une conduite humaine, & quelquefois jusqu'à ses propres passions: témoin l'adultere

de Jupiter, la colere de Junon, les larcins de Mercure. C'eſt qu'il n'y a nulle peine à juger par ce qu'on ſent, & qu'il faut de l'attention & du travail pour juger des cauſes, par une meditation ſérieuſe ſur les idées qu'on en peut avoir. Voilà pourquoi on fait cet honneur à ſon chien de lui attribuer de la connoiſſance & de la reconnoiſſance mêmes, & quantité d'inclinations & de deſſeins ſemblables à ce qu'on ſent en ſoi-même. On juge que les inſectes mêmes, comme les fourmis, ont de la prévoïance & de la ſageſſe, & que les abeilles ont une politique merveilleuſe. En un mot, on attribuë à toutes les cauſes, de quelque nature qu'elles ſoient, des proprietez qui approchent fort des nôtres. C'eſt un principe d'erreur des plus dangereux. Il ne faut pas mêmes juger des autres hommes, par ce qu'on ſent en ſoi-même. Tel qui condamne la conduite de ſon Prince, & qui eſt fort ſurpris de celle de ſon ami élevé en dignité, ne ſe trompe que parce qu'il juge de leurs actions par des motifs qu'il ſent en lui, & dont les autres ſont peu touchez. Pour juger des effets que peuvent produire les cauſes

materielles, il ſuffit d'en bien examiner les proprietez naturelles : car ces ſortes de cauſes agiſſent toûjours ſelon leur nature. Mais quoique l'homme agiſſe auſſi ſelon ſa nature, ſouvent il la dément pour agir ſelon ſa qualité. Car il ſe glorifie beaucoup plus de ſa qualité particuliere, que de l'excellence d'une nature commune à tant d'autres qu'il range ſous lui. L'homme a tant de differens motifs de ſes actions, & il conſulte ſi négligemment ſa loi, l'Ordre immuable, que bien loin de pouvoir juger des autres par ſoi-même, on ne peut pas mêmes s'aſſûrer que demain on tiendra la même conduite qu'on tient aujourd'hui. Mais il n'en eſt pas de même de Dieu. Il ne ſe dément jamais. Sa conduite porte toûjours le caractere de ſes attributs. Comme il ſe complaît en eux, il ne veut rien que par l'amour qu'il leur porte. Car l'amour en Dieu n'eſt point comme en nous, un mouvement qui lui vienne d'ailleurs, & qui le porte ailleurs. Dieu en eſt le principe: Dieu en eſt la fin : Dieu trouve ſa Loi écrite dans ſa ſubſtance. En un mot, il ſuit toûjours la Raiſon, parce qu'elle lui eſt conſubſtantielle. Or cette même

Raiſon nous apprend que le plus noble ne doit pas être ſubordonné au moins noble. Il eſt donc clair que Dieu n'a pas fait l'ame uniquement pour être la *forme* du corps, ou pour lui donner le mouvement & la vie ; quand mêmes nous ſuppoſerions que la vie du corps dépendît néceſſairement de l'action de l'ame qui lui eſt unie. Cependant, ſi nous examinions ce que c'eſt que la vie du corps, peut-être verrions-nous bien que l'ame n'en eſt point le principe.

ARISTE. Mais Theodore, que dites-vous de l'ame des bêtes ? On ne peut pas douter qu'elles ne ſoient plus nobles que leur corps, que de la matiere la plus vile des ſubſtances. Cependant elles ne ſont faites que pour *informer* leur corps, & elles s'anéantiſſent à la mort.

THEODORE. Quand on juge des bêtes parce qu'on ſent en ſoi-même, on a raiſon de croire que leurs ames ſont plus nobles que leur corps. Quand on ſuppoſe qu'un chien connoît & aime ſon maître ; qu'il eſt capable de plaiſir & de douleur, & de tous ces mouvemens de l'ame qui accompagnent nos paſſions : aſſurément on en peut con-

clure que ſon ame eſt plus noble que ſon corps. Mais, Ariſte, c'eſt l'humaniſer. C'eſt faire de vôtre chien un petit homme à grandes oreilles & à quatre pattes, & qui ne differe de nous que par la figure exterieure, & la conformation de ſes membres. Il ne parle pas, mais il n'en penſe pas moins peut-être; ou plûtôt il parle avec tant d'eſprit, que ſans le ſecours de la voix, il exprime toutes ſes penſées aux animaux de ſon eſpece. Il en eſt comme des muets, qui s'entendent bien entr'eux, quoique les autres ne comprennent rien dans leur langage.

ARISTE. Hé bien Theodore, ſoit. Que les animaux ne different de nous que par la figure exterieure, & que quant à l'ame ils nous ſoient égaux. J'y conſens. Or leur ame s'anéantit. Donc.

THEODORE. Je dis plus, Ariſte, s'ils ſont tels que vous le penſez, leur ame eſt plus noble que la nôtre.

ARISTE. Pour cela, c'eſt trop. C'eſt bien aſſez qu'ils nous ſoient égaux. Ne voïez-vous pas qu'ils nous ſont ſoûmis?

THEODORE. Il eſt vrai; mais c'eſt peut-être par raiſon & par prudence. C'eſt parce qu'ils le veulent bien. C'eſt

au contraire malgré nous que nous dépendons de nôtre corps. Les animaux qui se peuvent passer de nous, comme presque tous les oiseaux; ou qui sont plus forts que nous, comme les lions & les ours, ils ne sont pas trop obéïssans. Mais je veux qu'ils nous soient assujettis malgré eux; certainement cet esclavage n'est pas si honteux que le nôtre; que celui de dépendre d'un corps qui nous maltraite & qui nous inquiéte sans cesse.

ARISTE. Mais l'ame des bêtes est encore plus que la nôtre esclave de leur corps. Ne voïez-vous pas qu'elles suivent sans honte & sans pudeur tous les mouvemens de la concupiscence.

THEODORE. Je vois bien qu'elles n'ont point de honte, & j'en conclus qu'il n'y a point en elles de concupiscence, point de révolte de la part du corps, point de mouvemens involontaires. L'homme se couvre, parce qu'il a de la honte de la rebellion d'un corps, qui ne devroit se mouvoir que dépendamment de ses volontez. Il n'a point de honte, par exemple, de remuer le bras ou de courir lorsque ces mouvemens sont volontaires. Mais si la peur

l'a fait fuïr devant l'ennemi, il en paroît tout confus. La honte de l'homme eſt une marque certaine qu'il n'eſt point tel qu'il devroit être, & la liberté avec laquelle tous les animaux s'accouplent, eſt une marque bien ſeure qu'en eux le plus noble n'obéït point au moins noble, ou que l'ame que vous leur donnez n'eſt point comme la nôtre dépoüillée de ſa dignité & de ſes droits. L'uſage du mariage eſt legitime. On ne doit point avoir de honte d'une action que la Raiſon ne condamne point. Cependant, quel eſt le mari qui voulût devant le monde faire ce que moi-même j'aurois honte de vous dire? C'eſt que dans ces rencontres la révolte du corps eſt ſi ſenſible qu'on en devient tout honteux. Les Philoſophes Cyniques qui ſe glorifioient de leur impudence, n'étoient pas ſeulement en horreur aux perſonnes ſages, ils étoient encore un ſujet de raillerie aux plus débauchez: parce que la honte naturelle que ces extravagans Philoſophes regardoient comme une foibleſſe, & qu'ils vouloient vaincre, plus forte que la plus forte des paſſions, les rendoit alors impuiſſans. On ne voit rien dans les bêtes de pareil.

ARISTE. Je comprens, Theodore, ce que vous me voulez dire. Voilà ce me ſemble une bonne preuve du peché originel, & que l'ame des bêtes n'eſt point une ſubſtance diſtinguée du corps & plus noble que lui.

THEODORE. Oüi, Ariſte, la honte de l'homme eſt une preuve naturelle de la nobleſſe de ſa nature & de ſa dégradation. Dieu par ce ſentiment qu'il excita dans les premiers hommes d'abord aprés leur peché, & qu'il produit encore en nous malgré nous, marque aux eſprits attentifs à ſa conduite, la vérité fondamentale de nôtre Religion, la néceſſité d'un reparateur. Non ſeulement la Circonciſion & les ſacrifices de la Loi ſe rapportent là; mais la nature même. Tout y eſt monſtrueux, tout y eſt rempli de contradictions ſans ce dénoüement. Mais revenons à nôtre ſujet.

Si vous donnez aux bêtes une ame plus noble que leur corps, donnez leur auſſi une fin plus noble que celle de joüir des corps. Si vous les ſuppoſez capables de connoître & d'aimer; qu'elles ſoient donc capables de connoître la vérité & d'aimer l'ordre. Si vous voulez qu'elles

ſoient ſenſibles au plaiſir & à la douleur, ou qu'elles puiſſent être heureuſes & malheureuſes ; ſoûtenez auſſi qu'elles ſont capables de merite & de démerite. Mais ſi vous croïez qu'à la mort tout meurt en elles ; croïez auſſi que leur vie ne conſiſte que dans le jeu de leurs organes, & dans le mouvement des eſprits & du ſang. Raiſonnez conſequemment, je vous prie : & raiſonnez ſur des idées claires ; & ne jugez point des bêtes par le ſentiment que vous avez de ce qui ſe paſſe en vous.

ARISTE. Mais le moïen de s'en empêcher. Si je pique ce chien à la patte, il la retire auſſi-tôt, & n'y manque jamais.

THEOTIME. Hé bien, qu'en concluez-vous ?

ARISTE. J'en conclus qu'il a une ame, & qu'il ſent de la douleur.

THEOTIME. Et moi j'en conclus qu'il n'a point d'ame, & par conſequent qu'il ne ſent point de douleur. Car je vous prie, d'où vient que quand on vous ſaigne vous ne retirez pas le bras ?

ARISTE. C'eſt que je veux tenir ferme, & que je croi que la ſaignée me ſera utile.

THEOTIME. Fort bien ; mais si l'on vous piquoit sans vous en avertir, vous retireriez promtement le bras. C'est donc machinalement, pour ainsi dire, que le bras piqué se retire, & par ordre de la volonté qu'il demeure ferme. Ainsi de ce que vôtre chien ne manque jamais à retirer sa patte lorsqu'on le pique : il en faudroit conclure que cela se fait par la construction admirable de ses organes, & sans le secours d'une ame qui ne sçait pas mêmes ce qu'il faut faire pour retirer le bras. Qu'il y ait une ame ou non dans le corps du chien ; c'est une nécessité que sa patte se retire : si celui qui a fait ce corps y a mis les ressorts nécessaires à sa conservation. Et une ame sans ces ressorts, ou lorsque ces ressorts sont gâtez, ne peut retirer son bras, quand mêmes on le couperoit.

ARISTE. Mais ce chien sent de la douleur.

THEOTIME. Non sans doute, s'il n'a point d'ame. Car la douleur ne peut être une modification de la matiere.

ARISTE. Il crie pourtant, il se plaint : preuve certaine qu'il souffre.

THEOTIME. Preuve certaine qu'il

a des poumons, & que l'air en ſort avec violence par le mouvement du diaphragme. Voïons un peu ce que c'eſt que ce cri, & ce qui le cauſe.

THEODORE. Cela iroit loin. Ne quittons point nôtre ſujet.

ARISTE. Non, Theotime, vous ne me perſuaderez jamais ce paradoxe, que les bêtes n'ont point d'ame, & qu'elles ne ſentent point de douleur, lorſqu'on les maltraite.

THEOTIME. Je vous perſuaderai donc que la chaſſe vous eſt défenduë: car le gibier eſt une nation paiſible & innocente, qu'il ne vous eſt pas permis de guerroïer & de maſſacrer.

ARISTE. Raiſons Metaphyſiques!

THEOTIME. Il eſt vrai, mais démonſtratives pour ceux qui les examinent avec une attention ſérieuſe.

THEODORE. Il y a, Theotime, de certains préjugez contre leſquels la raiſon d'abord ne fait que blanchir. Tel eſt celui de l'ame des bêtes; mais, Ariſte, la Metaphyſique a plus de coup & de ſolidité que vous ne penſez: & ſi elle ne renverſe pas nos préjugez, c'eſt que faute d'attention nous ne ſommes pas frappez de ſes raiſons.

ARISTE. Je ne croi pas, Theodore, que les animaux aïent comme nous une ame raiſonnable. Mais j'ai toûjours crû qu'ils avoient une ame ſenſitive, propre à conſerver leur corps, & faite pour lui, & qui par conſequent s'anéantiſſoit à la mort, étant inutile qu'elle ſubſiſtât plus long-tems.

THEODORE. Mais cette ame ſenſitive eſt une ſubſtance diſtinguée du corps : car tout ſentiment, plaiſir, douleur, & le reſte, ne peut être une modification de la matiere. Or naturellement les ſubſtances ne peuvent s'anéantir. Donc.

ARISTE. Oüi, mais Dieu les anéantit à la mort, comme n'étant plus bonnes à rien ; s'il n'anéantit pas la ſubſtance materielle, par exemple, d'un cheval mort, c'eſt qu'elle eſt bonne à quelque choſe, comme peut-être à rendre la vie à un arbre languiſſant, ou du moins à nourrir les chiens & les loups, & tant d'autres animaux.

THEODORE. Mais l'ame ſenſitive d'un cheval ne pourroit-elle pas encore être bonne à animer un poulain ou peut-être quelque aſnon ?

ARISTE. Je n'en ſçai rien. Mais

qu'en penſez-vous ?

THEODORE. Je ne croi pas non plus que Theotime, qu'il y ait d'ame ſenſitive dans les animaux. Je penſe qu'ils ne ſentent ni plaiſir ni douleur : car ſous un Dieu juſte, ce qui eſt abſolument incapable de merite & de démerite, le doit être également de bonheur & de malheur. Je ne juge pas des bêtes par le ſentiment de ce qui ſe paſſe en moi, mais par des idées plus claires. Je croi donc que leur ame n'eſt point une ſubſtance diſtinguée de leur corps, & plus noble que lui ; mais qu'elle ne conſiſte que dans le mouvement des eſprits & du ſang, & dans la diſpoſition de leurs organes. Leur ame n'eſt que leur vie. Ainſi leur ame perit à leur mort. Voilà mon ſentiment & celui de Theotime, & ſi je croïois que l'ame des bêtes fût une ſubſtance diſtinguée du corps & plus noble que lui, je n'aurois garde de tomber d'accord qu'elle s'anéantit à leur mort : car l'anéantiſſement des ſubſtances eſt naturellement impoſſible. Mais quoiqu'il en ſoit de nôtre ſentiment, ne jugez pas, je vous prie, de l'anéantiſſement de vôtre ame par celui de l'ame des bêtes. Car ſi le cheval

val mort, Dieu anéantit ſon ame, comme n'étant plus bonne à rien, il conſervera la vôtre aſſurément comme bonne à bien des choſes. Nôtre ame, Ariſte, eſt en épreuve dans nôtre corps. Comme Dieu eſt juſte eſſentiellement & par ſa nature, & qu'ici-bas les plus gens de bien ſont les plus miſerables, ſi on les prive de l'avangoût des biens futurs que leur donne la fermeté de leur eſperance, il faut qu'il y ait une autre vie où Dieu ſatisfaſſe à ce que ſa juſtice demande de lui. Ce n'eſt pas ſeulement la foi qui nous revéle cette vérité, la Metaphyſique nous le démontre. Car encore un coup la conduite de Dieu porte néceſſairement le caractere de ſes attributs, & ſa Loi inviolable eſt l'Ordre immuable qui eſt entr'eux. Conſultez-les donc ces divins attributs, pour juger par eux autant que cela ſe peut de la providence Divine. Voïez ſi l'anéantiſſement des plus nobles de ſes créatures s'accorde avec l'idée que vous avez de ſa ſageſſe & de ſon immutabilité, auſſi-bien que de ſa juſtice & de ſa bonté. Penſez-y ſérieuſement. Et ſi vous vous élevez au deſſus de vous-même pour comparer les démarches

de l'Etre infiniment parfait avec les perfections qu'il renferme : vous comprendrez peut-être qu'il soûtient parfaitement le caractere de la divinité dans tout ce que la Religion nous apprend de sa conduite. Ce n'est que par cette voïe qu'on peut acquerir quelque intelligence des véritez de la foi.

ARISTE. J'avouë que pour découvrir ce que les causes sont capables de faire, il en faut consulter les idées : mais apparemment je ne m'y prens pas bien. Car de l'idée que j'ai de Dieu & de sa bonté, j'en conclurois qu'aprés la mort Dieu anéantit les ames des méchans, ou du moins qu'il ne punit des actions passageres que par des peines temporelles. Cela me paroît bien plus conforme à l'idée que j'ai de sa justice. Cependant ces consequences sont fausses & contraires à cette parole terrible de Jesus-Christ même : *Allez maudits au feu éternel.*

THEODORE. Ces consequences sont fausses ; mais vous les tirez bien plus du sentiment intérieur que vous avez de vôtre bonté, que de la vûë claire de la bonté divine, & d'une meditation sérieuse des attributs de la Divini-

té. Car, je vous prie, trouvez-vous mauvais que Dieu soit la fin de l'homme, & que nous joüissions éternellement du souverain bien ? Cependant, est-il juste que Dieu pour des actions passageres nous donne une récompense éternelle ?

ARISTE. Il y a bien de la difference.

THEODORE. Marquez-la moi, je vous prie ; mais ne la tirez point de vôtre fonds. Tirez-la de l'idée de la Divinité, de l'idée de la cause dont vous examinez la conduite.

ARISTE. Comme l'infinité est l'attribut essentiel de la Divinité, afin que Dieu agisse en Dieu, il ne doit point, ce me semble, y avoir de bornes dans ses bienfaits. Il est de sa grandeur de donner une récompense éternelle à des actions passageres.

THEODORE. Afin que Dieu agisse en Dieu, il ne doit point aussi y avoir de bornes dans sa vengeance. Il doit punir éternellement les damnez.

ARISTE. Mais Dieu est bon.

THEODORE. Oüi ; mais Dieu est juste. Il est bon aux bons, & infiniment bon : car la récompense qu'il leur donne est infiniment au dessus de leurs me-

rites & de leurs eſperances. Elle eſt digne d'un Dieu infiniment bon. Dieu eſt mêmes bon aux méchans qui peuvent encore devenir bons. La miſericorde qu'il leur a fait en leur envoïant ſon Fils afin de les rendre bons, eſt au deſſus de tous ſes ouvrages. Mais il eſt juſte, & s'il eſt permis de le dire, infiniment méchant aux méchans. Dieu, Ariſte, ne ſe dément point : s'il récompenſe en Dieu, il punit en Dieu.

ARISTE. Une peine éternelle pour des plaiſirs d'un moment ! où eſt la bonté ?

THEODORE. Une réeompenſe éternelle pour des travaux paſſagers ! Voilà où paroît la bonté. Elle s'exerce dans le Ciel & ſur la terre, & ſa juſtice dans les enfers. Dieu agit toûjours ſelon ce qu'il eſt. Mais non pas toûjours ſelon tout ce qu'il eſt. Chacune de ſes démarches porte le caractere de l'attribut qui lui convient, & que ſa ſageſſe lui preſcrit. Et c'eſt à cette même ſageſſe à nous en inſtruire. Elle le fait d'abord par la foi, autant que cela eſt néceſſaire, & elle le fait encore plus clairement par l'intelligence ; mais uniquement à ceux qui par leur ſoûmiſſion à la foi &

par le travail de leur attention meritent d'en être éclaircis.

ARISTE. Je veux bien que Dieu n'ait point de bonté pour les damnez ; mais je ne comprens pas qu'il leur rende justice. Car il n'y a nul rapport entre le tems & l'éternité ; & par conſequent entre les pechez qu'ils auront commis, & la peine qu'ils en ſouffriront.

THEODORE. Dieu rend cette juſtice aux damnez qu'il punit les plus coupables de plus dures peines. Et il ſe rend cette juſtice à lui-même d'agir en Dieu, lorſqu'il punit éternellement ceux qui ſont indignes de le poſſeder éternellement. Vous trouvez bon que la récompenſe éternelle porte le caractere de la Divinité : approuvez donc en Dieu ſes rigueurs éternelles. L'offenſe croît à proportion de la majeſté offenſée. Il eſt juſte de condamner aux galeres perpetuelles un ſujet inſolent qui auroit outragé ſon Prince. Comparez & jugez ſi Dieu ſans démentir ce qu'il eſt, doit ſe contenter d'une vengeance paſſagere. Quoiqu'il en ſoit, il eſt le maître ; il n'a pas fait, ni dû faire ſes créatures pour les anéantir : leur ſort doit être éternel. Il les a faites pour

lui, & il faut une durée infinie à un esprit fini, pour posseder l'infini & pour en joüir. Où est donc l'injustice de menacer les hommes d'une peine éternelle, puisqu'on leur promet en même tems un bonheur non seulement éternel quant à la durée, mais infini quant à son objet. Dieu donne à ses Saints la qualité de ses enfans, il leur fait part de sa gloire & de ses plaisirs, il en fait des Dieux. De quelle peine ne sont point dignes ceux qui mépriſent ces promesses pour courir aprés de faux biens: promesses signées par le sang du Fils unique, & confirmées par un serment solemnel. * *Car Dieu n'aïant point de plus grand que lui, il en a juré par lui-même. Il a ajoûté le serment à sa parole, afin que nôtre esperance appuïée sur deux choses si fermes & si inébranlables, ne chancelât point.* Quand on ne fait pas cet honneur à des hommes trompeurs & impuissans de les croire à leur parole: quand on ne se fie pas à leurs promesses, & qu'on doute de la vérité de leur serment, ils en sont extrémement choquez. Jugez donc de la haine que Dieu porte aux Infideles. Considerez sa puissance, prenez garde qu'il doit agir se-

*Heb. 6.

lon ce qu'il eſt, & vous verrez aſſez clairement que l'éternité des peines eſt un arrêt qui doit émaner de la Loi inviolable du Souverain Juge, de l'ordre immuable de ſes attributs : en un mot, de la Raiſon qui lui eſt conſubſtantielle.

ARISTE. Que les hommes ſont ſtupides & inſenſez ! Ah ! Theodore, cette alternative inévitable de deux éternitez ſi differentes qui m'attendent à la mort me fait trembler. Il faut que je vous l'avoüe franchement ; j'ai ſouvent tâché de calmer mon inquiétude ſur l'avenir, en mettant tout d'un côté & rien de l'autre. Conſolation imaginaire. L'équilibre des biens & des maux futurs eſt parfait, du moins quant à leur durée. J'en ſuis aſſez convaincu depuis que je philoſophe avec vous autres, & que je travaille ſérieuſement à m'inſtruire de la vérité. Et c'eſt pour cela principalement que je crains la mort, & que j'ai tant diſputé avec Theotime, pour juſtifier ma crainte & condamner ſa confiance. Mais je vous prie, Theodore, de me prouver cette propoſition que vous avez avancée, que le vrai Chrêtien ne doit point en cette qualité appréhender la mort. Comme Dieu

m'a fait la grace d'être Chrêtien, ce que vous me direz pourra peut-être me conſoler & me raſſûrer.

THEODORE. Cela eſt évident par l'Ecriture. *Il n'y a plus aucun ſujet de condamnation dans ceux qui ſont à Jeſus-Chriſt.* C'eſt ſaint Paul qui vous le dit : Dieu les traitera comme ſes amis, comme ſes enfans.

Rom. ch. 8.

ARISTE. Je ſçai bien que les vrais Chrêtiens n'ont rien à craindre, ſi vous entendez les juſtes. Mais je ſuis bien éloigné de croire que j'en ſois du nombre.

THEOODRE. Mais, Ariſte, vous croïez en Jeſus-Chriſt. Vous adorez Dieu par Jeſus-Chriſt. Vous croïez fermement que nous ne pouvons avoir d'accés auprés de Dieu, de rapport & de ſocieté avec lui que par Jeſus-Chriſt.

ARISTE. Oüi ſans doute : car du fini à l'infini la diſtance eſt infinie, le rapport eſt nul. Tout culte ſans Jeſus-Chriſt eſt profane. Dieu ne peut y mettre ſa complaiſance ſans démentir ſon infinité, ſon attribut eſſentiel. J'en ſuis convaincu.

THEODORE. Par vôtre culte & vôtre

vôtre foi vous prononcez donc le même jugement que Dieu porte de la Divinité & de vous-même. Vous jugez que Dieu eſt infini, & que vous n'êtes rien par rapport à lui. Ainſi vous voilà déja d'accord avec Dieu par l'eſprit, voïons ſi vous l'êtes par le cœur. N'aimez-vous pas Dieu plus que toutes choſes ?

ARISTE. Oüi, ce me ſemble ; mais je ne l'aime pas autant que je voudrois bien, autant que je ſçai qu'il merite d'être aimé. Je le prie ſouvent par Jeſus-Chriſt qu'il me rempliſſe de ſon amour, & qu'il me faſſe marcher dans ſes voïes. *Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu : Per Dominum noſtrum Jeſum Chriſtum Filium tuum !* Je lui fais ſouvent cette priere par ſon Fils bien-aimé : Mais j'ai l'imagination ſalie & le cœur partagé. *Qu'heureux eſt celui qui a porté dés ſa jeuneſſe le joug du Seigneur ! Doce me facere voluntatem, quia Deus meus es tu ; Per Dominum noſtrum Jeſum Chriſtum Filium tuum !* Pſ. 142. 10. Thr. 3. 27.

THEODORE. Courage, Ariſte, puiſque par vôtre foi en Jeſus-Chriſt vous jugez de la Divinité comme Dieu en juge, & que vous aimez Dieu com-

me Dieu s'aime, en le préferant à tout par la charité ; vous adorez Dieu en esprit & en vérité : car l'esprit n'adore que par ses jugemens & ses mouvemens. Or *Dieu est esprit*, dit le Seigneur JESUS, *& il cherche des adorateurs qui l'adorent en esprit & en vérité*. Ne craignez donc point qu'il vous condamne dans de si bonnes disposition. Car encore un coup, celui qui pense & qui aime, comme Dieu pense & comme il aime, ce que font les vrais Chrêtiens par leur foi & par leur charité : car leur ignorance & leur concupiscence ne sont point volontaires ; Celui, dis-je, qui a l'esprit & le cœur ainsi tourné, ne peut être condamné sans que Dieu manque, non seulement à ses promesses ; mais encore à ce qu'il se doit à lui-même.

Jean. ch. 4. 24.

ARISTE. Je le croi ainsi, Theodore, je suis convaincu qu'il n'y a que la Religion Chrêtienne qui porte le caractere des attributs divins, & qui convienne à l'homme ; qui puisse le délivrer de ses miseres & le conduire à sa fin. Je suis certain que Dieu traitera les vrais Chrêtiens comme ses amis ; ceux qui sont animez de la charité de l'esprit de Jesus-Christ. Mais vous supposez

que je poſſede ce don précieux de la charité.

THEODORE. J'ai raiſon de le ſuppoſer. J'en juge ainſi par le mouvement que je vois qu'elle vous inſpire. J'en juge par les frequentes prieres que vous avez faites au Pere, pour l'obtenir au nom de ſon Fils bien-aimé, & qu'il eſt écrit, *Que quiconque invoquera le Seigneur ſera ſauvé.* J'en juge encore par certains commerces dangereux que vous avez genereuſement rompus. Mais je vous prie, d'où viennent ces changemens?

ARISTE. C'eſt que Dieu m'a fait la grace de m'approcher des Sacremens, & que je n'ai pas crû devoir m'y préſenter ſans renoncer entierement à ces occaſions de peché.

THEODORE. Je juge donc encore plus ſûrement de vôtre juſtification, par les Sacremens que vous avez reçûs, & que Jeſus-Chriſt a établis pour répandre dans nos cœurs la grace ſanctifiante: car vous n'êtes pas homme à vous en approcher ſans un deſir actuel & ſincere de vous convertir à Dieu, ſans un amour actuel de Dieu ſur toutes choſes. Il eſt vrai que cet amour actuel n'eſt pas la charité; il ne juſtifie pas.

V. Traité de Morale, ch. 8. Car Dieu ne juge pas d'une ame * sur un acte qui passe & qui ne forme pas une habitude ; c'est sur sa disposition permanente, sur ses habitudes qu'il en juge. Mais cet amour actuel devient habituel & nous justifie par l'efficace du Sacrement. Ainsi j'ai raison de supposer que vous possedez actuellement ce que ni vous ni moi ne pouvons nous assurer positivement par quelque autre voïe que nous le possedons. Car quoique nous aïons sentiment intérieur de tout ce qui se passe actuellement en nous, nous ne sentons nos habitudes que lorsqu'elles sont actuellement excitées ; & nous ne pouvons jamais juger par ce sentiment actuel, si nôtre charité est ou n'est pas dominante. Mais lorsque nous joignons le Sacrement avec l'amour actuel, duquel amour nous avons sentiment intérieur ; nous pouvons sans crainte croire que nous recevons la charité habituelle, quoique dans le tems de l'absolution nous ne soïons point avertis de nôtre renouvellement intérieur, & que les impressions que les objets sensibles ont laissées dans nôtre imagination demeurent les mêmes qu'auparavant. Car les Sacremens ne

guériſſent & ne fortifient directement que l'intérieur de l'ame. Ils nous laiſſent nôtre corruption, nôtre concupiſcence, & toutes nos mauvaiſes habitudes, entant qu'elles conſiſtent dans les traces du cerveau. Mais ils nous donnent la force de combattre & de vaincre par la grace de Jeſus-Chriſt, à laquelle nous avons droit par la charité. Car Jeſus-Chriſt n'abandonne point les juſtes, lui qui prévient les plus grands pecheurs.

ARISTE. Eſt-il poſſible que la charité, l'Eſprit Saint habite dans un cœur auſſi corrompu que le mien, non ſeulement par la concupiſcence de la nature, mais par une ſeconde concupiſcence bien plus criminelle que la premiere? Cependant il me ſemble que j'ai éprouvé quelque choſe de ce que vous venez de dire de l'efficace du Sacrement. Dés que j'eus reçû du Prêtre l'abſolution de mes pechez, je ſentis en moi une joïe que je ne puis vous exprimer; plus douce infiniment & plus ſolide que celle d'un malade qui recouvre ſa ſanté, ou d'un marchand qui arrive au port aprés la tempête. Il me ſembla qu'on m'avoit déchargé d'un poids qui m'accabloit.

Je joüis quelque tems d'une paix profonde dans le fonds de mon cœur, dont toutes les puiſſances étoient, ce me ſemble, d'accord de ne plus aimer que le vrai bien. Mais j'éprouvai bien-tôt ce que vous ajoûtez de la concupiſcence & des mauvaiſes habitudes. Et je vois bien que du moins par cet endroit j'étois tout à fait le même qu'auparavant.

THEODORE. Cela eſt & doit être ainſi pour bien des raiſons qui entrent dans les deſſeins de Dieu, & que vous découvrirez ſans peine lorſque vous y penſerez : car il eſt tems de finir nôtre entretien. Mais, Ariſte, ne craignez donc plus tant la mort, puiſqu'elle vous délivrera de ce corps de peché qui vous inſulte & qui vous inquiéte ſans ceſſe. Je ne dis pas que vous viviez dans une ſecurité qui vous jette dans la négligence. Craignez les jugemens de Dieu : Veillez, priez ſans ceſſe. Mais conſolez-vous. Réjoüiſſez-vous : Confiez-vous ſur la qualité que porte le Seigneur JESUS de Sauveur des pecheurs. *Vocabis nomen ejus* JESUM, dit l'Ange à Saint Joſeph, *Ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.*

Matth. c. 1. 21.

II. ENTRETIEN.

THEOTIME. Hé-bien, Ariſte, êtes-vous maintenant guéri de la peur que vous aviez de la mort ? Eſtes-vous au deſſus de cette horreur ſenſible qu'elle fait à la nature, & vous paroît-elle encore comme un monſtre qu'on ne peut regarder ſans terreur ?

ARISTE. Ce n'étoit pas, Theorime, cette horreur dont vous parlez qui m'effraïoit le plus, c'étoit la crainte des jugemens de Dieu : Et cette crainte ne venoit pas tant du ſouvenir des déſordres de ma vie paſſée, que des méchantes diſpoſitions que j'éprouvois actuellement en moi, & qui ſont des ſuites funeſtes de mes paſſions. Je ne pouvois croire que la grace habitât dans un cœur auſſi corrompu, auſſi tyranniſé que le mien : Et cela me jettoit dans une eſpece de deſeſpoir. Mais, Theodore, vous m'avez bien raſſûré, lorſque vous mavez fait comprendre que les Sacremens de la nouvelle alliance laiſ-

ſent dans le corps toutes les mauvaiſes habitudes qu'on a contractées, & ne renouvellent que l'homme intérieur dont les diſpoſitions ne nous ſont pas connuës. En effet, il me paroît évident que cela doit être ainſi : car il n'eſt pas juſte que Dieu faſſe un miracle ; qu'il change l'ordre de la nature ſans néceſſité. Celui qui a obéï aux ſollicitations de ſes ſens, & qui a joüi des plaiſirs ſenſibles, en doit avoir l'imagination ſalie, juſqu'à ce que les traces, ou plûtôt les plaïes que le cerveau en a reçûës, ſoient parfaitement guéries : cure aſſurément bien difficile : car le cours des eſprits renouvelle à tous momens ces ſortes de bleſſures. Voilà pourquoi *celui qui commet le peché en devient naturellement eſclave*, ſi le Sauveur des pecheurs ne l'en affranchît par le ſecours continuel de ſa grace. Dieu laiſſe en nous la concupiſcence, qui eſt la ſuite naturelle du peché, afin que le pecheur s'humilie par le ſentiment intérieur qu'il a de ſa foibleſſe & de ſa pente au mal : afin qu'il combatte ſans ceſſe & qu'il en merite davantage pour le Ciel. Car c'eſt par nos divers combats que Jeſus-Chriſt nous fait meriter ces divers de-

*Jean 8: 34.

grez de gloire qui feront la beauté de la celeſte Jeruſalem. Dieu ne permet le mal que pour un plus grand bien. Il a ſes vûës ; & c'eſt à cet édifice ſpirituel, dont nous ſerons les pierres vivantes, que ſe rapporte la conduite de Dieu ſur les hommes. Que penſez-vous, Theodore, de ces raiſons ?

THEODORE. Elles ſont tres ſolides ; mais voici, ce me ſemble, la raiſon fondamentale de cette conduite de Dieu déduite de ſon attribut eſſentiel. Car, comme je vous ai dit pluſieurs fois, c'eſt de la connoiſſance des attributs divins, clairement connus, & inconteſtablement reçûs, tel qu'eſt ſon infinité, qu'on doit tirer les raiſons de la Providence divine ; parce que Dieu n'a point d'autre Loi, d'autre regle de ſes actions que ſes propres attributs, ni d'autre motif que l'amour qu'il leur porte, que la complaiſance qu'il y prend. Pour ſçavoir les choſes à fond, il faut toûjours remonter aux principes dont elles dépendent. Suivons donc ce principe.

La foi ou la raiſon nous apprend les véritez qui ſuivent. 1. Que Dieu a fait l'homme & la femme juſtes, mais libres,

capables de bien & de mal, de merite & de démerite. 2. Que pour conduire ſon ouvrage par une providence générale, qui portât le caractere d'une ſageſſe infinie, il a établi certaines Loix de l'union de l'ame & du corps, & d'autres Loix ſelon leſquelles les enfans devoient naître de leurs parens entierement ſemblables à eux. Il ſeroit préſentement inutile que je vous fiſſe * le détail de tout ceci. 3. Que Dieu a prévû le peché des premiers hommes, & que par une ſuite naturelle de ces Loix, dont je viens de parler; quoique d'ailleurs conformes à l'ordre, & tres-ſagement établies, tous les hommes deviendroient pecheurs comme leurs premiers parens. Dieu a prévû qu'aprés le peché, l'union de l'ame avec le corps ſe changeroit en dépendance, n'étant pas juſte qu'il y ait des exceptions dans les Loix naturelles en faveur d'un homme rebelle à ſon Créateur; & qu'ainſi la concupiſcence, qui n'eſt autre choſe que cette dépendance, répandroit une corruption générale dans le genre humain. Dieu, en un mot, a prévû le peché d'Adam & ſes ſuites funeſtes; il l'a pû empêcher, & il ne l'a pas fait, quel-

* *Recherche de la vérité, l. 2. ch. 7. Eclairciſſemens ſur ce même chap.*

que amour qu'il portât à l'homme. Voilà une conduite qui paroît bien étrange à tous ceux qui jugent de Dieu par eux-mêmes. Mais si l'on conçoit que Dieu doit agir selon ce qu'il est ; si on consulte attentivement la Loi Divine, l'ordre immuable des attributs Divins ; tout cela se justifie pleinement.

Dieu voit que son ouvrage va périr, & il demeure immobile ; que declare-t'il donc par là ? Le voici. L'attribut essentiel de la Divinité, c'est l'infinité. Dieu declare donc par là que l'homme, cette excellente créature, qu'il avoit formée de ses mains & animée de son souffle, n'étoit rien par rapport à lui : car du fini à l'infini, la distance, l'inégalité est infinie, le rapport est nul. Dieu soûtient donc majestueusement le caractere de la Divinité, lorsqu'il voit périr son ouvrage sans faire la moindre démarche pour le secourir. Il prononce par cette conduite le Jugement éternel qu'il porte de son infinité, & du néant de la créature. En un mot, il parle en Dieu : car il declare par là que son véritable dessein, l'objet de son amour & de sa complaisance, l'ouvrage digne des attributs divins, n'est pas l'homme

avec sa sainteté & son excellence naturelle; mais l'homme divinisé en Jesus-Christ, & que tout culte est profane, indigne de la Divinité, qui n'est point sanctifié par la Divinité même. Dieu avoit créé l'homme juste, & lui avoit donné tout ce qui lui étoit nécessaire pour conserver sa justice. Mais faire quelque démarche particuliere & extraordinaire pour l'empêcher de périr, c'eût été à Dieu démentir son infinité, & marquer trop de complaisance pour un ouvrage qui ne la meritoit pas. Car ce n'est qu'en Jesus-Christ que Dieu se plaît dans ses créatures, qu'il se complaît en lui-même de tout ce qu'il a fait. Parce qu'il n'y a que l'Homme-Dieu qui divinise son ouvrage, & qui mette quelque rapport entre la créature & le Créateur.

ARISTE. Je me souviens que vous m'avez déja * prouvé cette vérité.

* *Entr.* 14.

THEODORE. Il est vrai. Mais c'est une de ces véritez qu'on peut bien dire deux fois, sur tout lorsqu'on en veut tirer de nouvelles consequences. Comme nous ne pouvons donc avoir d'accés auprés de Dieu, ni de societé avec lui que par Jesus-Christ; que nous ne pou-

vons adorer Dieu divinement que par ſon Pontife ; Dieu, pour nous lier le plus étroitement qu'il étoit poſſible à nôtre Chef, a voulu qu'il fût auſſi nôtre Sauveur. C'eſt pour cela qu'il a permis le peché & la corruption de la nature. Il a voulu que Jeſus-Chriſt eût la gloire de tirer du néant de la Sainteté & de la Juſtice un monde nouveau ; & que, la grace ne ſuppoſant en nous aucun merite, nous duſſions à nôtre Chef tout ce que nous avons devant Dieu de réalité & de vie. C'eſt auſſi dans le même deſſein qu'il laiſſe dans les juſtes mêmes la concupiſcence, ſoit naturelle, ſoit acquiſe ; afin que le ſentiment de leur foibleſſe & de leurs beſoins les humilie profondément, & les lie étroitement à leur Sauveur, à celui par qui ſeul ils peuvent rendre à la Divinité des honneurs divins. Voilà, Ariſte, le deſſein de Dieu reglé ſur ſa loi, ſur l'ordre immuable de ſes attributs qu'il ne peut jamais démentir. C'eſt encore un coup de nous lier fortement & par des obligations infinies à Jeſus-Chriſt, qu'il a établi Chef de ſon Egliſe, pour conſacrer par lui nôtre culte, & pour nous combler par lui de ſes bien-faits.

Ne vous étonnez donc pas ſi les Sacremens n'effacent point de nôtre cerveau ces traces importunes qui excitent en nous des mouvemens déreglez. Car c'eſt dans nôtre foibleſſe que paroît la puiſſance de Jeſus-Chriſt. Nôtre eſclavage nous lie à nôtre Liberateur ; & cet éguillon de la chair qui nous pique & qui nous maltraite ſans ceſſe, nous doit faire ſoûpirer ſans ceſſe aprés celui ſans lequel nous ne pouvons rien. Saint Paul n'avoit pas l'imagination ſalie par les ſuites naturelles de quelques déſordres volontaires. Mais, * afin que la grandeur des révélations divines ne l'élevât point, Dieu permit au Démon d'exciter ſa concupiſcence. L'Apôtre pria ſouvent le Seigneur de le délivrer de cet Ange de Satan. Mais Jeſus-Chriſt lui répondit : *Ma grace vous ſuffit, car c'eſt dans vôtre foibleſſe que ma puiſſance par ît davantage. Je prendrai donc plaiſir,* dit ce grand Saint, *à me glorifier dans mes foibleſſes, afin que la puiſſance de Jeſus-Chriſt habite en moi.* Dieu a donc permis le péché & la concupiſcence qui en eſt une ſuite, afin de faire ſervir le plus grand des maux au plus grand des biens, & de nous unir à celui qui nous tire

* 2. Cor. ch. 12.

d'un état pire que le néant même, pour nous élever à la dignité d'enfans de Dieu.

ARISTE. Cela me paroît entierement conforme à la Raiſon, & clairement déduit de l'idée que nous avons de la Divinité.

THEODORE. Cela s'accorde auſſi parfaitement avec la conduite que Dieu a tenuë dans l'ancien Teſtament. Lorſque Dieu donna la loi aux Juifs, il prévoïoit bien qu'ils en deviendroient plus criminels. Car comme dit ſaint Paul : *le peché aïant pris occaſion de s'irriter par le commandement de la loi, a produit dans l'homme toute ſorte de mauvais deſirs. Car ſans la loi le peché étoit comme mort : mais le commandement étant ſurvenu, le peché eſt reſſuſcité ; & il eſt arrivé que ce qui tendoit à donner la vie, car la loi eſt ſainte, juſte, bonne en elle-même, que cela, dis-je, a donné la mort. Non que la loi par elle-même ſoit cauſe du peché : mais c'eſt que la concupiſcence eſt devenuë par le commandement même une ſource de peché plus abondante.* Dieu a donc prévû que par la loi les hommes ſans la grace deviendroient plus criminels. Mais parce que la loi fait connoître le peché & ſentir à l'homme la cor- * Rom. ch. 7.

† Gal. 3: 23. ruption de son cœur, Dieu l'a donnée pour conduire † à la grace, pour faire connoître la nécessité d'un Mediateur, & conserver la foi au Messie promis dés le commencement du monde. L'Ecri-

* Gal. 3: 22. ture, dit saint Paul, * *a enfermé tous les hommes sous le peché, afin que les biens promis fussent donnez à ceux qui auroient la*

† 1. Cor: 1: 30. *foi en Jesus-Christ.* Car † *Jesus-Christ nous a été donné de Dieu, pour être nôtre sagesse, nôtre justice, nôtre sanctification, & nôtre redemption, afin que celui qui se glorifie ne*

* 1. Cor. 16: 22. *le fasse que dans le Seigneur.* * *Anathême donc à quiconque n'aime pas le Seigneur Jesus.* Mais qu'heureux est le pecheur, qui sentant sa misere intérieure s'atta-

† Coll. 2: 19. che au Sauveur des pecheurs, † à celui *qui est le Chef duquel tout le corps de l'Eglise reçoit l'influence qui l'anime & qui le*

2. Tim. 1: 10. *sanctifie, à celui enfin qui a détruit la mort, & qui donne à ceux qui le suivent une vie qui ne finira jamais.*

ARISTE. Assurément, Theodore, rien n'est plus consolant pour moi que ce que vous venez de me dire. La qualité de Sauveur des pecheurs que porte

* Matth. 1: 21. dés sa naissance * le Seigneur JESUS, me délivre de cet excés de crainte qu'excite en moi le sentiment que j'ai de ma cor-

ruption

ruption & de mes déſordres. Il n'y a que la Religion qui puiſſe apprendre à l'homme, non ſeulement à mépriſer la mort ; ce que la Philoſophie Stoïcienne ſe vantoit de pouvoir faire, mais mêmes à la deſirer. Je ſens maintenant mon eſprit dans un grand calme. Cependant je voudrois bien encore que vous diſſipaſſiez ces vaines fraïeurs que l'imagination m'inſpire, lorſqu'elle me repréſente qu'il faut un jour quitter les douceurs de la vie, rompre tout le commerce que nous avons avec la nature, & rentrer pour ainſi dire dans le néant. Car je m'imagine toûjours qu'à la mort on eſt enſeveli dans les ténébres ; que l'ame n'a plus aucun ſentiment ; qu'elle perd en un mot avec le corps toutes ſes facultez & toutes ſes idées. Le ſommeil & la mort ont entr'eux un grand rapport ; Mais encore a-t'on dans le ſommeil quelques ſentimens de ce qu'on eſt, une ſuite de penſées bizarres qui ſouvent nous remplit de joïe. Il eſt vrai qu'on perd en cet état le pouvoir de penſer à ce qu'on veut. Mais ce n'eſt peut-être pas un grand mal : car ſouvent l'homme s'accable de chagrin & d'inquiétude par une attention volon-

taire à de fâcheuſes idées. Quoiqu'il en ſoit le ſommeil me paroît bien doux, & rien de plus affreux à mon imagination que la mort.

THEODORE. Le ſommeil nous doit paroître agréable & la mort terrible, en conſequence des loix naturelles de l'union de l'ame & du corps : car ces loix ne tendent qu'à la conſervation de la vie. Mais vous ſçavez bien, Ariſte, que les loix naturelles n'excitent en nous que des ſentimens confus. Or dans la recherche du vrai bien l'eſprit ne ſe doit jamais conduire par inſtinct ou ſentiment confus, mais par raiſon & par lumiere. L'ame dans le ſommeil eſt réduite à la plus baſſe des ſervitudes, & privée de tous ſes droits. La mort au contraire la délivre de cet eſclavage, & la rétablit dans ſa dignité. Le ſommeil n'a de rapport avec la mort que par l'immobilité du corps. C'eſt un rapport que découvrent les ſens. Mais ſi vous conſultez la Raiſon, elle vous apprendra que ces deux états de l'ame ſont les plus oppoſez.

Il n'eſt pas poſſible, mon cher Ariſte, d'empêcher en nous l'effet des loix naturelles. La Raiſon & la Religion mê-

mes ne changent rien dans l'union de l'ame avec le corps. Mais elles s'opposent à sa dépendance, & elles la diminuënt peu à peu. Il est impossible de n'être pas frappé de cette horreur sensible qu'excite d'abord en nous l'image de la mort : mais il est possible de n'en être pas ébranlé, ou de n'en être pas troublé. La mort n'est tout-à-fait terrible qu'à ceux qui ne la connoissent point, & qui n'ont point l'esperance que nous avons. Regardez-la de prés. Considerez attentivement ce qu'elle nous enleve & ce qu'elle nous rend. Familiarisez-vous avec elle. Vous verrez peu à peu qu'elle s'apprivoisera avec vous. Et vous n'aurez jamais de consolation plus douce que celle que vous tirerez de ce commerce, pourvû néanmoins que la Religion y entre. Car sans la Religion on ne sçait pas trop, si la mort est ou n'est pas avantageuse à l'homme dans l'état où il est réduit. Vous vous imaginez, & je me l'imagine aussi moi-même, qu'à la mort on est enseveli dans les ténébres ; que l'ame n'a plus aucun sentiment ; que l'on perd avec son corps toutes ses facultez, & généralement toutes ses idées. Mais

ce ne ſont là que des illuſions de l'imagination, & la raiſon n'y a nulle part. Philoſophons, je vous prie, plus ſérieuſement.

ARISTE. J'y conſens. Certainement la mort ſépare l'ame du corps. Or c'eſt par nôtre corps que nous ſommes unis à tous ceux qui nous environnent. Car le Soleil, par exemple, n'eſt viſible qu'à cauſe qu'il ébranle le nerf optique, & par lui le cerveau. Donc la mort anéantit à nôtre égard toute la nature.

THEODORE. Hé bien, qu'en conclurez-vous? L'eſprit la plus noble des créatures, eſt ſeparé du corps la plus vile des ſubſtances. La mort anéantit à ſon égard toute la matiere. Quel malheur pour lui! Eſt-ce que vous regardez les corps comme le lieu des eſprits, comme leur lumiere, leur bien, la cauſe de leur perfection & de leur bonheur?

ARISTE. Je ſçai bien que les eſprits ne ſont unis immediatement qu'à Dieu, & que c'eſt uniquement de lui qu'ils reçoivent cette ſuite de penſées & de ſentimens qui ſe rapportent aux objets ſenſibles. * Vous m'en avez convaincu. Mais le corps eſt la cauſe occa-

* 7. Ent.

sionnelle ou naturelle de toutes ces pensées & de tous ces sentimens qui font la douceur de la vie, & qui donnent à l'ame cette variété de mouvemens qui nous occupent agréablement. Le corps détruit, l'ame deviendra donc comme insensible, & par consequent sans vie & sans mouvement. Car Dieu n'agira plus en elle pour l'unir à son corps, & par son corps à tant de créatures qui font la beauté de l'Univers.

THEODORE. Oüi, certainement une ame dans laquelle Dieu n'agit point est insensible, sans vie & sans mouvement. La voilà morte : on ne sçait plus ce que c'est. Mais pouvez-vous concevoir que Dieu conserve éternellement des substances pour n'en rien faire ? Que penseriez-vous de l'Univers & de son Auteur, si Dieu aprés avoir créé l'étenduë la laissoit informe, sans cette varieté de figures & de mouvemens qui font la beauté du monde visible ? Dieu n'emploïe sa puissance que pour honorer sa sagesse. Qu'il laisse donc l'ame tomber dans le néant, si à la mort il est resolu de n'en plus rien faire.

Dieu n'agira plus dans l'ame, dites-

vous, pour l'unir à ſon corps, & par lui à tant de créatures qui ſont la beauté de l'Univers. Je le veux. Mais ſans nous arrêter à ce que la foi nous enſeigne : qu'un jour nôtre ame ſera réunie à nôtre corps, mais glorieux & réformé ſur le modéle de celui de Jeſus-Chriſt; que par ce corps nous aurons rapport à un monde nouveau bien different de celui-ci, & que nous formerons une ſocieté infiniment plus parfaite & plus heureuſe. Sans, dis-je, conter là-deſſus, quel malheur eſt-ce pour nous que Dieu n'agiſſe plus dans nôtre ame pour l'unir à nôtre corps, à la plus mépriſable des ſubſtances ; principalement depuis que le peché a changé l'union de l'ame & du corps en une fâcheuſe ſervitude ? N'eſt-ce pas plûtôt un grand bien, que de n'être plus ſujet à la goute, à la pierre, à la migraine, & à tant de differens maux, qu'il n'y a pas aſſez de termes pour les marquer tous ? Preſentement je ne ſouffre point de mal : mais j'en attens. Et peut-être que demain je ſerai attaqué d'une douleur qui ne me quittera qu'avec la vie. Car il n'en eſt pas de la douleur comme des plaiſirs ſenſibles. Le plaiſir le plus doux devient

bien-tôt fade, & enſuite il ſe change en amertume. Mais les grandes douleurs ſubſiſtent ſouvent juſqu'à la mort. Lorſque l'ame eſt accablée de douleurs; lorſqu'elle eſt mal, pour ainſi dire, avec ſon corps, elle eſt mal avec tout le reſte de la nature. Elle ne trouve plus rien de bien ni rien de beau : tout la fatigue & la chagrine. Elle a dans cet état autant de perſecuteurs qu'il y a d'objets ſenſibles, qui font ſur ſon corps une forte impreſſion. Cependant cet état d'accablement & de douleur ne ſe peut ni prévoir ni éviter par nôtre prudence ni par nos précautions. Il n'y a que la mort qui nous en délivre. Il n'y a donc qu'elle qui nous puiſſe mettre l'eſprit en repos.

Mais ſuppoſons que Dieu, agiſſant dans l'ame pour l'unir à ſon corps, & par ſon corps à tout l'Univers, ne nous donne que les ſentimens agréables que nous éprouvons, & qu'il arrête ſelon nos deſirs toutes les impreſſions fâcheuſes que nous recevons des objets ſenſibles : ſuppoſons que l'homme ſoit encore en l'état heureux, où ſe trouvoit Adam avant ſon peché, lorſque l'union de l'ame avec le corps n'étoit point

changée en dépendance; je soûtiens que mêmes dans cette supposition, la mort nous est infiniment plus avantageuse que la vie; puisque maintenant la mort doit préceder la joüissance du souverain bien, l'union parfaite de l'ame avec Dieu,

Il est certain, Ariste, que Dieu a fait les esprits pour le connoître & pour l'aimer: car il n'agit que pour lui. Les esprits maintenant ne s'occupent que des corps: mais c'est que l'homme n'est plus tel que Dieu l'a fait. Il est devenu esclave du corps, parce qu'il n'a pas esté soûmis à Dieu: & s'il se soûmet à Dieu, la mort qui le délivrera de sa servitude, le réünira à son principe & à sa fin. Mais puisque Dieu pour entretenir l'union de l'ame avec le corps, nous donne un si grand nombre de sentimens agréables, que l'homme, qui ne connoît pas sa dignité & son excellence, regarde cette union comme un grand bien; quel sera nôtre bonheur lorsque nous serons réunis à nôtre principe, lorsque Dieu agira en nous pour nous unir étroitement avec lui? Jugeons-en, Ariste, par la difference qu'il y a entre le Créateur & les créatures. Car enfin

il

il eſt raiſonnable de penſer que Dieu proportionne les plaiſirs aux biens dont il nous fait joüir. Il n'y a nul rapport entre les créatures & le Créateur. Il n'y a donc nul rapport entre les plaiſirs de la vie preſente, qui ſont une ſuite de l'union de l'ame & du corps, & ceux de la vie future, de la ſocieté que nous aurons avec Dieu par Jeſus-Chriſt. *L'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, l'eſprit mêmes n'a jamais conçû ce que Dieu a préparé à ceux qu'il aime.* Ne craignez donc point la ſéparation de l'ame & du corps, puiſqu'elle eſt néceſſaire preſentement pour vous réünir à Dieu : mais craignez ſouverainement le peché qui vous en ſépareroit éternellement. 1. Cor. 2. 9.

ARISTE. Mais lorſque l'ame ſera ſéparée du corps, il n'y aura plus de cauſe occaſionnelle de l'action de Dieu en nous. Aprés la mort la ſubſtance de nôtre corps reçoit diverſes modifications : mais la cauſe naturelle de tous ces changemens eſt viſible. Un cadavre eſt environné & pénétré d'autres corps, qui par leur choc le corrompent, en conſequence des loix naturelles des communications des mouvemens. Mais puiſque les traces du cerveau ſont les

causes occasionnelles de nos sentimens, ce cerveau détruit, l'ame ne sentira plus rien.

THEODORE.. L'ame ne sentira plus rien par rapport à la conservation de son corps. Mais elle aura sans doute des sentimens bien plus vifs par rapport à Dieu, qui sera le souverain bien des bons, & qui alors deviendra le souverain mal des méchans; car Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. On peut dire que nos œuvres seront à l'égard de la Justice divine, la cause occasionnelle des récompenses & des peines futures, en consequence des loix éternelles: loix nécessaires & immuables, bien differentes des loix arbitraires de l'union de l'ame & du corps, ou de celles des communications des mouvemens.

Vous imaginez-vous, Ariste, qu'il ne peut y avoir d'autre cause occasionnelle de nos sentimens que les traces du cerveau? Faites attention sur ce qui se passe en vous-même, & vous en trouverez d'autres. Lorsqu'un homme a fait quelqu'action de justice, & qu'au lieu de suivre les mouvemens agréables de ses passions, il y a résisté généreusement, ne se sent-il pas émû d'une

joïe intérieure ? Les méchans au contraire ne ſont-ils pas intérieurement déſolez à la vûë de leurs déſordres ? Or quelle peut-être la cauſe occaſionnelle de ces ſentimens, ſi ce n'eſt la connoiſſance actuelle que l'ame a de ſon état ; connoiſſance qui ſera bien plus vive aprés la mort qu'elle n'eſt maintenant, puiſque la mort nous ſépare d'un corps, qui nous répand ſans ceſſe au dehors. Les traces du cerveau ne parlent à l'ame que pour le bien du corps. Elles ne peuvent donc pas occaſionner dans l'ame des ſentimens agréables, lorſqu'on réſiſte à ſes paſſions, ou qu'on fait le contraire de ce que le corps demande ; ni des ſentimens fâcheux, lorſqu'on lui accorde tout ce qu'il deſire. Ces traces ne ſont donc point les ſeules cauſes occaſionnelles de nos ſentimens. L'ame aprés la mort ne ſera donc pas privée de ſa ſenſibilité par le défaut d'une cauſe occaſionnelle. Car enfin l'ame eſt inſéparable d'elle-même. Elle eſt ſoûmiſe à la puiſſance des idées : & la conſcience de ce qu'on eſt ſuffit, afin que Dieu par l'idée de l'ordre immuable comble de joïe ceux qui auront obéi à cette loi inviolable, & rempliſſe de

triſteſſe ceux qui l'auront mépriſée. Car c'eſt immediatement par les idées que Dieu agit dans les intelligences. Et ſi Dieu par l'idée du corps, répand dans l'ame la douleur de la goute, lorſque le corps en eſt attaqué ; que ne fera-t'il point par l'idée de l'ordre, lorſque l'ame ſera déreglée.

ARISTE. Je croirois bien que l'ame ſéparée du corps eſt capable des ſentimens de joïe & de triſteſſe : mais je ne puis m'imaginer qu'elle ait encore des ſentimens prévenans, tels que ſont le plaiſir & la douleur. Les Démons & les Impies ſeront condamnez au feu éternel. On n'en peut pas douter aprés cette parole terrible de Jeſus-Chriſt : *Retirez-vous de moi maudits : allez au feu éternel préparé pour le Diable & pour ſes Miniſtres.* Mais qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Eſt-ce que les damnez, les Démons qui n'ont point de corps, peuvent ſouffrir le ſentiment de la brûlure ? Je croirois volontiers que ce feu qui les tourmentera, n'eſt pas different de ce ver qui les rongera, c'eſt-à-dire, du reproche éternel de leur conſcience, qui les accablera d'une triſteſſe effroïable.

Matth. 25. 41.

THEODORE. Cependant Jesus-Christ, qui sçavoit bien ce qui en est, distingue *ce ver qui ne meurt point*, de ce *feu qui ne s'éteint point. Il vaut mieux*, dit-il, *entrer dans la vie éternelle avec une main, que d'en avoir deux, & aller en Enfer, dans ce feu qu'on ne peut éteindre; où le ver qui les ronge ne meurt point, & où le feu ne s'éteint jamais*: Paroles qu'il repete* trois fois dans un même discours. Je veux bien que ce ver marque la rage, le desespoir, la tristesse éternelle que cause dans les damnez le reproche intérieur: Cette explication paroît assez naturelle. Mais je n'ai nulle peine à croire qu'outre ce ver il y aura un feu qui tourmentera les damnez. Il est vrai que le feu ne peut brûler que les corps, si par brûler on entend séparer & dissiper les parties dont les corps sont composez: & en ce sens le feu de l'Enfer ne brûlera pas mêmes les corps des damnez. Mais sans doute ce feu peut brûler & tourmenter les esprits, comme cause occasionnelle, ou produire en eux des sentimens tres-vifs & tres-cuisans, semblables à ceux que fait en nous la brûlure. Car prenez-y garde, on ne sent de la douleur lorsqu'on

* Marc 9.

ſe brûle, que parce que les fibres du cerveau ſont terriblement ébranlées. Or il n'eſt pas plus difficile de comprendre que les Démons ſouffrent des douleurs tres-vives par le mouvement du feu, que nôtre ame par tel ou tel ébranlement du cerveau. Dieu peut donc établir le mouvement du feu de l'Enfer, cauſe occaſionnelle du tourment éternel des eſprits ſuperbes.

ARISTE. Mais nôtre ame eſt unie à nôtre cerveau. Nous avons un corps, & les Démons n'en ont point. Eſt-ce qu'ils ſeront unis au feu, comme nous à nôtre corps, ou à nôtre cerveau?

THEODORE. Non, ils n'y ſeront point *unis*. Ils y ſeront *aſſujettis*, ils y ſeront condamnez. Dieu pour punir leur orgüeil, les aſſujettira à la plus vile des ſubſtances, à l'action d'un feu materiel. Leur repos, ou la ceſſation de leurs douleurs, dépendra du repos d'un corps toûjours en mouvement. Ainſi leurs maux ne finiront point. Eſt-ce que tout cela n'eſt pas poſſible, & conforme à l'idée que nous avons de la Juſtice divine? Quand Dieu a uni l'ame du premier homme à ſon corps, l'ame en étoit la maîtreſſe. C'eſt qu'alors l'ordre

immuable de la Justice le vouloit ainsi. Aprés le peché, *l'union* s'est changée en *dépendance*. Mais cette dépendance n'est pas entiere. On peut dire que nôtre ame est en partie unie & en partie assujettie à nôtre corps. Tous les mouvemens qui se passent dans nôtre cerveau & dans nos membres ne sont pas indépendans de nos volontez. C'est que nôtre ame n'est qu'en épreuve dans nôtre corps : il y a esperance de retour vers Dieu par Jesus-Christ. Cela devoit être ainsi, afin que Dieu pût executer ses desseins. Mais du moins aprés le Jugment dernier, l'ouvrage de Dieu étant alors consommé, les Démons dépoüillez de leur pouvoir, seront assujettis à l'action du feu, dont ils ne recevront que des sentimens fâcheux : parce que ce n'est que pour les punir que Dieu érablira le feu pour être l'instrument de leur supplice.

ARISTE. Quand je fais attention que nos sentimens ne sont que des modifications de l'ame, & que Dieu seul en est la cause véritable, je comprens bien que l'ame aprés la mort n'est point absolument incapable de sentiment, supposé que Dieu agisse en elle. Mais com-

ment voulez-vous que Dieu agiſſe dans les Démons, dans de purs eſprits à l'occaſion du feu qui n'eſt point organiſé? Car ce n'eſt que par les organes de nos ſens, que Dieu affecte nôtre ame de divers ſentimens.

THEODORE. Il eſt inutile de conjecturer ſur la maniere dont le feu, comme cauſe occaſionnelle, agit ſur les Démons. Dieu peut établir ces ſortes de cauſes comme il lui plaît; ſes deſſeins ſur cela nous ſont inconnus. Mais il eſt certain que le cerveau n'eſt pas plus capable par lui-même d'agir dans l'ame que le feu ſur de purs eſprits. Nous nous entretenons maintenant, nous nous communiquons mutuellement nos penſées. Mais que faiſons-nous pour cela? Nous ébranlons l'air par nos paroles, & rien davantage. Cet air ébranlé ébranle nôtre cerveau, & cette matiere étant ébranlée, deux eſprits ſe trouvent frappez des mêmes idées. Quel rapport entre des choſes ſi differentes? De purs eſprits, qui n'auroient point l'experience de ce fait, n'auroient-ils pas les mêmes raiſons de le révoquer en doute, que celles que vous avez ſur le feu qui tour-

mente les damnez ? Pourquoi donc n'avoüerons-nous pas que les Démons peuvent être tourmentez par un feu materiel, d'une maniere merveilleuse à la vérité, mais tres-réelle, dit saint Auguſtin, * puiſque l'experience même nous apprend, que nôtre ame eſt tellement dépendante de nôtre corps, que tout ce qui ébranle le cerveau l'ébranle elle-même. Au reſte, vous vous trompez de croire que les organes des ſens ſoient la cauſe de nos ſentimens. Ils ne ſervent ces organes qu'à tranſmettre l'action des objets juſqu'au cerveau, dont l'ébranlement eſt ſeul la cauſe occaſionnelle des ſentimens de l'ame. L'œil, par exemple, ne ſert qu'à réünir ſur le nerf optique les raïons qui viennent de chaque point des objets, & qu'à ébranler ce nerf ; & l'ame n'a le ſentiment de couleur, que parce que le mouvement de ce nerf ſe commu-

* *Cur enim non dicamus, quamvis mirè, veris tamen modis, etiam ſpiritus incorporeos poſſe pœnâ corporalis ignis affligi, ſi ſpiritus hominum, etiam ipſi profectò incorporei, & nunc potuerunt includi corporalibus membris, & tunc poterunt corporum ſuorum vinculis inſolubiliter alligari ? Adhærebunt ergo, ſi nullæ eis ſunt corpora, ſpiritus dæmonum, immò ſpiritus dæmones licet incorporei, corporibus igneis cruciandi.* De Civit. Dei, lib. 21. c. 10.

nique jusqu'au cerveau. Ainsi, puisque l'ébranlement du cerveau est seul la cause occasionnelle de nos sentimens, l'ébranlement des parties du feu peut aussi être la cause de la douleur des Démons. Jesus-Christ le décide, ce me semble, assez clairement par ces paroles: *Allez maudits au feu éternel préparé pour le Diable:* car il ne faut point donner de sens métaphorique à des paroles capables d'un sens naturel; si l'on n'y est obligé par des raisons fort pressantes.

ARISTE. Je me rends, Theodore, & je voi bien que je ne suis pas encore délivré de mes préjugez. J'avoüe que les Démons seront un jour précipitez dans l'Enfer, où le feu les tourmentera. Mais presentement qu'ils sont dans l'air, car saint Paul les appelle les puissances de l'air, souffrent-ils cette douleur sensible que produit le feu? On dit qu'ils portent avec eux leur enfer: & cela se conçoit bien, s'il n'y a que la tristesse & le desespoir qui les afflige. Mais comment le feu de l'Enfer les brûle-t'il maintenant qu'ils n'y sont point? J'aurois sur cela bien des difficultez à vous faire.

THEODORE. Vous perdriez le

tems assurément : car il ne faut demander aux gens que ce qu'ils peuvent nous donner, & je n'aime point à deviner sur des matieres obscures. Je conçois clairement que le feu est dans quelque lieu, ou qu'il a certains rapports avec les corps qui l'environnent. Mais je ne conçois pas de même que les esprits y puissent être ; ni qu'il soit nécessaire qu'ils y soient pour en être tourmentez de la maniere dont ils le sont. Car ce n'est pas le feu qui est la cause immediate & efficace de leurs douleurs.

Pensez-vous, Ariste, que vôtre ame soit dans le Soleil où elle voit la lumiere, dans les nuës où elle voit la blancheur, dans tous ces corps qui vous environnent, & où vous voïez une si grande diversité de couleurs ? S'il n'est pas nécessaire que l'ame soit sur la surface des corps, où elle voit de la couleur ; il n'est pas nécessaire non plus qu'elle soit dans celui où elle souffre de la douleur. Car la couleur & la douleur sont également des modalitez ou des perceptions de l'ame.

Si l'idée de l'étenduë qui vous représente cette fleur par le sentiment de couleur, vous frappoit d'un sentiment

de douleur, seriez-vous réellement dans cette fleur ? Je ne pense pas que cela fût nécessaire. Cependant prenez-y garde, il est nécessaire que l'ame soit réellement où ses modifications se trouvent, car les substances sont inséparables de leurs modalitez. L'ame est nécessairement où est la couleur, où est la douleur. Mais, c'est que ni vous ni moi ne voïons point directement cette fleur que tient Theotime: Nous pourrions la voir comme nous la voïons, quoiqu'elle fût détruite ; & vous en verriez dix pour une, si vous aviez devant les yeux une lunette à dix facettes. L'ame n'est donc pas réellement dans les corps qui environnent le nôtre, mais dans les idées qui agissent dans nos esprits. Elle est certainement où est la couleur, où se trouve la douleur ; puisqu'elle est inséparable de ses modalitez ou de ses perceptions. Elle est dans la fleur qu'elle voit, elle est dans le feu qu'elle sent. Mais c'est encore un coup dans la fleur qu'elle voit directement : c'est dans le feu qui la tourmente immédiatement : c'est dans l'idée qui la touche ou qui la frappe : c'est dans l'idée qui la pénétre qu'elle est véritablement, & non pas dans

l'objet qui répond à cette idée. Le vrai lieu des intelligences c'eſt le monde intelligible, comme le vrai lieu des corps, c'eſt le monde materiel.

ARISTE. Je vous avouë, Theodore, que j'ai de la peine à comprendre ce que vous me dites : *Le vrai lieu des intelligences c'eſt le monde intelligible, comme le vrai lieu des corps c'eſt le monde materiel !*

THEODORE. J'ai tort, le vrai lieu des corps n'eſt point le monde materiel. Je parlois ſelon les idées vulgaires.

ARISTE. Ce n'eſt point cela. Je comprens bien que le monde materiel eſt le vrai lieu des corps.

THEODORE. Vous le comprenez bien ?

ARISTE. Oüi ce me ſemble. Mais ce que je ne comprens pas trop bien, c'eſt que le vrai lieu des eſprits ſoit le monde intelligible. Eſt-ce que les Démons ne ſont pas véritablement les uns dans l'Enfer, les autres dans l'air, où ſaint Paul ſemble les placer ?

THEODORE. Les préjugez reviennent toûjours : ou bien c'eſt que vous voulez me faire parler. Suppoſons, je vous prie, que Dieu n'ait point fait de corps, ou, ce que l'on croit commu-

nément, que les Anges aïent été créez avant le monde, avant la matiere. Dans cette ſuppoſition où étoient-ils ? Et où ſerions-nous nous-mêmes, ſi Dieu avoit anéanti tous les corps ?

ARISTE. Nulle part.

THEODORE. Quoi, nulle part en tous ſens ; quand mêmes nous aurions toutes les penſées, tous les ſentimens que nous avons ?

ARISTE. Nous ſerions en nous-mêmes.

THEODORE. Nous trouverions donc en nous-mêmes ce ciel & cette terre que nous voïons immédiatement, cette étenduë immenſe que nous concevons, cette varieté infinie d'idées que nous ne ſçaurions épuiſer. Nous trouverions l'idée de la perfection & de l'ordre dans un eſprit déreglé, des véritez néceſſaires dans un être dépendant, des loix éternelles dans un eſprit de quelques jours : En un mot, l'infini, l'éternel, le néceſſaire, le général ou commun à tous les eſprits, l'immuable enfin, tout cela dans un eſprit fini, créé, dépendant, particulier & ſujet au changement. Mais quoi ! nôtre ame eſt aſſurément en nous-mêmes, & cependant

nous ne la voïons pas, nous ne la connoiſſons pas. Nous ne ſçaurions découvrir les modalitez dont nôtre ſubſtance eſt capable ; parce que nous n'avons point cette idée lumineuſe dans laquelle, & par laquelle ſeule nous pouvons voir clairement ce que nous ſommes, & toutes les modalitez dont nôtre ame eſt capable.

ARISTE. Je croi bien que c'eſt en Dieu que nous voïons toutes choſes.

THEODORE. C'eſt donc en lui que nous ſommes véritablement : * *In ipſo enim vivimus & movemur & ſumus*, dit ſaint Paul. Car nous ſommes aſſurément où ſont nos perceptions, nos propres modalitez, qui quoique diſtinguées de nos idées, n'en ſont point ſéparées, du moins dans le tems que ces idées nous affectent. Quoi ! pouvez-vous douter que la couleur, vôtre propre modalité, ne ſoit jointe avec vôtre idée, étant convaincu d'ailleurs que la couleur n'eſt que la perception ſenſible de l'idée qui vous touche ? Si vous voïiez ce mur immédiatement & en lui-même, pourriez-vous douter que cette blancheur que vous voïez répanduë ſur ſa ſurface n'y fût pas actuellement ?

* Act. 17. 28.

La couleur eſt ſans doute ſur l'objet vû immédiatement : elle eſt avec l'idée dont elle eſt la perception. Mais les couleurs ne ſont que des modifications de l'ame, & les ſubſtances ſont inſéparables de leurs modifications. Donc l'ame même eſt ſur les idées qui la touchent, dans les idées qui la pénétrent, dans le monde intelligible comme dans le lieu propre des intelligences.

THEOTIME. On peut mêmes dire que Dieu eſt plus intime à l'ame que l'ame ne l'eſt à elle-même : *Intimior intimo meo*, dit ſaint Auguſtin. Car enfin l'ame ne ſe connoît point : elle n'eſt à elle-même que ténébres & qu'obſcurité.

ARISTE. Je veux bien que les eſprits bienheureux ſoient en Dieu. Les Anges ſe promenent pour ainſi dire dans l'immenſité Divine, *intra Deum currunt*. Mais les Démons ſeroient-ils dans la ſubſtance lumineuſe de la Divinité ? Ils ſont dans l'Enfer, chaſſez du Ciel & précipitez dans les ténébres.

* *Saint Greg.*

THEODORE. Il eſt vrai. Ils ſont dans l'Enfer comme les eſprits peuvent être dans les corps. Mais Dieu eſt par tout, & ils ſont en Dieu bien plus réellement

lement que dans le feu préparé pour les punir. Ils ſont dans la ſubſtance lumineuſe de la Divinité : mais cette ſubſtance n'eſt point lumineuſe à leur égard, elle n'eſt que brûlante & qu'affligeante pour eux. Ou ſi elle eſt encore lumineuſe à leur égard, les véritez qu'ils découvrent malgré eux dans cette lumiere les bleſſent & leur font horreur. Ils portent avec eux leur Enfer : parce que toutes les créatures ſont inſéparables du Créateur, & que le ſouverain bien des Juſtes devient à leur égard le ſouvrain mal, & le ſera éternellement. Ils ſont plongez dans le feu en ce ſens, qu'à l'occaſion de cet élement ils ſont brûlez ou terriblement tourmentez par l'efficace des idées divines. Car enfin les eſprits ne ſont unis ou aſſujettis aux corps qu'indirectement, que par l'entremiſe des idées de ces mêmes corps en conſequence des volontez du tout-Puiſſant, duquel ſeul ils dépendent immédiatement. Je vous prie de vous ſouvenir du principe dont je croi vous avoir autrefois * bien convaincu.

* Entretien 7.

ARISTE. Je fais tous mes efforts pour me fixer dans l'eſprit les idées

abſtraites de vôtre Metaphyſique, mais elles m'échapent toûjours. Vous m'avez † dit autrefois ce que vous me dites aujourd'hui : mais je n'ai bonne memoire que pour les méchantes choſes. Cependant je ferai ſi bien... Oüi le monde intelligible eſt le vrai lieu des intelligences. Mais le monde materiel eſt aſſurément le vrai lieu des corps.

† *Entretien* I. 2.

THEODORE. Cela ſe peut dire en ce ſens que tel corps eſt une partie du monde : ou bien en ce ſens que tel corps eſt environné de tous les autres qui compoſent l'Univers.

ARISTE. Quoi ce bureau n'eſt-il pas dans cette chambre ?

THEODORE. Ce bureau eſt dans cette chambre : non qu'il ſoit dans la ſubſtance qui compoſe cette chambre, mais parce qu'il en eſt environné. Ne voïez-vous pas que les corps ne peuvent pas être les uns dans les autres ?

ARISTE. Je ſçai bien qu'ils ſont impénétrables.

THEODORE. Comment voulez-vous donc que le monde materiel ſoit le vrai lieu des corps ? Ce monde n'eſt que l'aſſemblage de tous les corps, dont aucun n'eſt dans aucun autre.

ARISTE. Je l'avouë. Mais quel eſt donc le vrai lieu de ce bureau?

THEODORE. C'eſt le lieu où il eſt véritablement. C'eſt la ſubſtance qui le pénétre, & dans laquelle il eſt actuellement. Ce bureau fait partie de l'Univers. Voïons donc où eſt l'Univers, & nous ſçaurons le vrai lieu de ce bureau.

ARISTE. L'Univers eſt en lui-même.

THEODORE. Il eſt vrai. Car l'Univers n'eſt pas ſéparé de lui-même. Eſt-ce ainſi que vous l'entendez?

THEOTIME. Ne ſçavez-vous pas, Ariſte, que Dieu eſt par tout, & qu'ainſi c'eſt en Dieu qu'eſt l'Univers.

ARISTE. Oüi. Mais Dieu n'eſt pas étendu comme les corps.

THEODORE. Non ſans doute. S'il étoit étendu comme les corps, l'Univers ne ſeroit point en lui, car les étenduës ſont impénétrables. Il eſt impoſſible que deux pieds cubes d'étenduë n'en faſſent qu'un. Mais Dieu eſt tellement étendu dans l'Univers qu'il eſt tout entier par tout. Car il a tout ce qu'il y a de réalité & de perfection dans les créatures, ſans aucune imperfection,

ſans aucune limitation. Ma main n'eſt pas mon bras. Elle eſt réelle, mais elle renferme pour ainſi dire le néant de mon bras & de tout le reſte de l'Univers. Mais en Dieu il n'y a point de néant. Toutes les réalitez s'y trouvent, mais éminemment, infiniment, divinement, ſans excluſion, ſans limitation. Il eſt tout entier par tout. Cela ne ſe conçoit pas. Mais vous étonnez-vous que les attributs de l'infini ſoient incompréhenſibles à un eſprit fini ? Concevez-vous bien qu'en Dieu il n'y ait ni paſſé ni futur, & que tous les tems qui ſe ſuccedent les uns aux autres ſoient préſens dans ſon éternité ? Comprenez-vous bien comment l'étenduë intelligible qui certainement n'occupe aucun eſpace, * comme il eſt aiſé de le prouver, en découvre à l'eſprit une infinité ? En un mot, concevez-vous qu'un être parfaitement ſimple renferme en lui-même une infinité de perfections ? Ce n'eſt point proprement dans l'immenſité divine que ſont les bienheureuſes intelligences, c'eſt dans la Raiſon divine. L'immenſité divine eſt le lieu des corps ; comme l'éternité celui qui correſpond aux tems, ou qui les renferme

* *Voyez la 1. lettre contre la défenſe de M. Arn. art. 13. 14. 15.*

tous. Mais la lumiere intelligible, le monde archetype, les idées divines : voilà, si je ne me trompe, le vrai lieu de nos esprits. Car Dieu ne touche & ne pénétre l'esprit, du moins présentement, que par ses divines idées. Ce que je viens de vous dire peut, ce me semble, vous persuader de ce paradoxe. Vous y penserez à loisir. Mais rapprochons-nous un peu de nôtre principal sujet. Appréhendez-vous encore que l'ame perde avec le corps sa sensibilité, & que la mort anéantisse à nôtre égard toute la nature ? La regardez-vous encore comme un grand malheur pour vous ?

ARISTE. Je ne puis pas m'empêcher de regarder la séperation de l'ame & du corps comme un mal : Mais je suis persuadé que ce ne sera pas un si grand mal.

THEOTIME. Je voi bien, Ariste, que la peur que vous avez de la mort est fondée sur ce que vous croïez qu'elle vous séparera de vôtre corps. Mais vous vous trompez peut-être. Theodore vous a passé cela, mais je ne croi pas vous le devoir accorder, & je voi bien par les choses qu'il vient de vous dire, & auſ-

quelles vous ne faites pas assez de réflexion, qu'il est tout à fait de mon sentiment.

ARISTE. Quoi mon ame à la mort ne sera pas séparée de mon corps!

THEOTIME. Non apparemment, ni à la mort, ni jamais.

ARISTE. Je ne crains donc plus la mort : mais j'appréhende fort que Theotime ne raisonne mal. Que voulez-vous dire?

THEOTIME. Ce bras que je tiens, & que je serre entre mes mains, à qui est-ce?

ARISTE. C'est à moi assurément.

THEOTIME. Quoi c'est là effectivement vôtre bras? Je n'en crois rien.

ARISTE. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. Mais laissez-moi je vous prie, vous me faites mal.

THEOTIME. Je lâcherai prise quand je je sçaurai que ce bras vous appartient.

ARISTE. Il m'appartient si bien qu'actuellement il me fait mal.

THEODORE. Lâchez prise, Theotime.

THEOTIME. Je vous fais, Ariste, present d'un bras, à condition que vous serez plus attentif à ce que nous vous

disons, & que par la connoissance de ce qui se passe en vous-même, vous tâcherez de vous élever à ce qui est au dessus de vous.

ARISTE. Je vous rends graces du present que vous me faites.

THEOTIME. Je ne vous ai donné qu'un méchant bras ; méchant puisque vous dites qu'il vous fait mal. Je veux encore vous faire present de deux autres bien plus réels que celui-là, & qui seront en un sens bien plus à vous. Un jour ce bras-ci ne sera plus, mais les deux autres sont incorruptibles.

ARISTE. *Les Philosophes ont d'étranges manieres !* Hé bien.

THEOTIME. Supposons, Ariste, qu'on vous eût coupé ce bras-ci & cet autre-là, (cette supposition ne vous fera point de mal) & que ces deux bras fussent pourris ou brûlez ; il est certain par l'experience de ceux à qui cet accident est arrivé, que vous sentiriez de la douleur dans deux bras, & une douleur bien plus vive que celle dont vous venez de vous plaindre. Or ce ne seroient pas les deux bras ou pourris, ou brûlez qui vous feroient encore mal. Cela n'a pas besoin de preuve. Vôtre ame est

donc unie à deux autres bras. Et ces deux bras ſont veritablement à vous, s'il eſt permis de conclure qu'un bras eſt à nous de ce que nous ſentons qu'il nous fait mal.

ARISTE. Aſſurément, Theotime, un homme à qui on a coupé deux bras n'en a plus.

THEOTIME. Aſſurément, Ariſte, un homme à qui on a coupé deux bras, en poſſede encore deux autres. Et ces deux bras que vous avez, & que voici, ne ſeroient point vos deux bras, ou ne vous feroient ni bien ni mal, ſi vous n'aviez les deux autres dont je parle, ces deux bras auſquels vous ne penſez point, & qui cependant ſont les ſeuls qui peuvent vous faire mal. Or nous ne perdrons à la mort que ces deux bras-ci: car les deux autres ſont incorruptibles. La mort ne corrompra que ce corps qui ne peut jamais nous faire ni bien ni mal. Vous avez donc tort de craindre la mort par cette méchante raiſon qu'elle vous ſéparera de vôtre corps; s'il eſt vrai que vôtre corps, c'eſt celui qui vous fait mal.

ARISTE. Je ne comprens pas trop ce que vous me voulez dire.

THEOTIME.

THEOTIME. Convenez-vous qu'un homme à qui on a coupé un bras ne laisse pas, mêmes long-tems aprés, de sentir de la douleur dans son bras ?

ARISTE. J'en conviens. J'ai vû trop de gens qui m'ont assuré de ce fait pour en douter.

THEOTIME. Quel est donc le bras qui fait mal à un manchot, car ce n'est pas le bras qui n'est plus ?

ARISTE. Il sent de la douleur, parce qu'il se fait dans son cerveau le même ébranlement que s'il avoit son bras. Car si le nerf qui répond au pouce....

THEOTIME. Ce n'est pas là ce que je vous demande. Répondez : Quel est le bras qui lui fait mal ?

ARISTE. Mais ce n'est point le bras qui lui fait mal. C'est Dieu en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps. Le cerveau du manchot étant ébranlé, comme si son doigt étoit blessé, il est nécessaire qu'il sente de la douleur dans le doigt.

THEOTIME. Tout cela est vrai : mais dans quel doigt la sent-il cette douleur : ou quel est le doigt qui la lui fait sentir ?

ARISTE. La douleur n'eſt point dans le doigt, elle n'eſt que dans l'ame. Comment voulez-vous donc que nous la ſentions dans le doigt ? Et ce n'eſt point auſſi nôtre doigt qui nous la fait ſentir : c'eſt l'efficace des volontez divines qui agit en nous en conſequence de ſes loix. Voilà, Theotime, tout ce que j'ai à vous dire.

THEOTIME. Vous ne répondez pas, Ariſte : C'eſt peut-être que je vous interroge mal. La douleur qu'un manchot ſouffre dans ſon doigt eſt certainement une perception. Je vous demande: de quoi eſt cette perception : n'eſt-ce pas d'un doigt ?

ARISTE. Oüi ſans doute.

THEOTIME. Hé bien dites-moi donc ce que c'eſt que ce doigt apperçû. Prenez garde : Ce doigt n'eſt pas rien. Car le manchot auroit une perception de rien, & par conſequent il ne ſentiroit ou n'appercevroit point. Cependant il ſent ou apperçoit un doigt qu'il diſtingue de toute autre choſe : Et ce n'eſt pas le doigt coupé, car il n'eſt plus, il eſt pourri il y a long-tems. On ne peut pas dire non plus que ce doigt apperçû ſoit l'efficace du decret ou de

la volonté de Dieu : car ce manchot n'apperçoit point cette efficace, il n'apperçoit qu'un doigt. Je vous demande donc encore un coup ce que c'eſt que ce doigt apperçû, ce doigt qui afflige le manchot & qui le rend malheureux, ce doigt en un mot qui eſt l'objet immediat & efficace de ſa perception déſagréable.

ARISTE. Je ſens preſentement la difficulté, obligez-moi de la réſoudre.

THEOTIME. Je le veux bien, mais à condition que vous vous rendrez extrémement attentif à tout ce que je vais vous dire.

Je penſe que vous êtes aujourd'hui bien convaincu, que l'idée de l'étenduë, ou l'étenduë intelligible, n'eſt point une modification de l'ame, & qu'elle ne ſe trouve qu'en Dieu : parce que cette étenduë eſt infinie, & que nôtre eſprit eſt fini ; qu'elle eſt immuable, néceſſaire, éternelle, commune à toutes les intelligences ; qualitez aſſurément qui ne peuvent convenir aux modifications d'une créature. Or cette étenduë eſt efficace : elle peut agir dans l'eſprit. Elle peut l'éclairer, le toucher, le modifier en mille manieres. Car cette

étenduë qui eſt l'archetype de la matiere, n'eſt que la ſubſtance de Dieu entant que repréſentative des corps ; & il n'y a rien en Dieu d'impuiſſant. La ſubſtance divine renferme dans ſa ſimplicité, d'une maniere qui nous paſſe, toutes les perfections des créatures, mais ſans limitation & ſans impuiſſance. Telle eſt la proprieté de l'être infini, incompréhenſible à tout eſprit fini. Et ces perfections, entant que relatives aux créatures, ſont les archetypes des mêmes créatures : & elles ſont les idées des eſprits, lorſqu'elles agiſſent en eux, & qu'elles les éclairent. En un mot, je croi que vous demeurez d'accord de ce que Theodore vous a prouvé ſi ſouvent, que l'étenduë intelligible n'eſt qu'en Dieu, & que cette étenduë agit ſans ceſſe dans les eſprits. Cela ſuppoſé : Voici mon ſentiment en peu de paroles.

Lorſqu'on penſe à l'étenduë les yeux fermez & le cerveau ſans images, alors cette étenduë intelligible affecte l'ame d'une pure perception. Elle paroît telle qu'elle eſt, immenſe, néceſſaire, éternelle. On ne remarque point de différence dans ſes parties intelligibles, parce qu'elle touche par tout également

l'esprit. Et comme cette étenduë le touche legerement, on la regarde ordinairement comme n'aïant point de réalité: car naturellement on juge de la réalité des choses par l'impression qu'elles font en nous. Il naît de là deux erreurs tout opposées; l'une que l'idée de l'étenduë n'est rien; & l'autre que la matiere est éternelle & infinie, parce que telle est son idée. Cela soit dit en passant, car il ne faut pas presentement nous arrêter à combatre ces erreurs.

Mais lorsqu'on ouvre les yeux au milieu d'une campagne, alors cette même étenduë *intelligible* devient sensible, en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Je veux dire que l'idée de l'étenduë touche l'ame plus vivement qu'elle ne faisoit, & de plus elle la touche differemment selon ses diverses parties intelligibles, ici d'une couleur, & là d'une autre. Car les differentes couleurs ne sont que diverses perceptions de l'ame imprimées en elle par l'idée de l'étenduë. Et comme ces perceptions sensibles sont plus fortes que les perceptions pures, l'ame regarde l'étenduë qui les cause comme un être réel, & dont les parties sont de diffe-

rente nature, parce que les parties intelligibles font en nous des impreſſions de couleur toutes differentes. C'eſt-là ce qu'on appelle *voir les corps :* car on ne voit point les corps en eux mêmes. Ils ne ſont viſibles que par les couleurs differentes dont l'étenduë intelligible affecte nôtre ame en conſequence des loix naturelles.

Enfin, lorſqu'on nous touche la main, par exemple, qu'on nous brûle, qu'on nous pique, qu'on nous chatoüille ; alors cette même étenduë intelligible devient pour ainſi dire, ou douloureuſe, ou agréable. Elle frappe encore l'ame bien plus vivement que par les couleurs qui ne ſont que des perceptions aſſez indifferentes, & qui nous ſont plûtôt données pour nous faire diſcerner les objets, que pour nous y unir étroitement. Et c'eſt en partie pour cela qu'on regarde la main comme étant à ſoi. Car effectivement ſi l'idée que vous avez de ce mur vous frappoit d'un ſentiment de douleur, au lieu qu'elle ne vous touche que du ſentiment de blancheur, vous regarderiez ce mur comme faiſant partie de vous-même : parce que vous ne pouvez pas douter que la douleur ne

vous appartienne, comme vous le pouvez maintenant de la blancheur. Car n'aïant point maintenant d'idée claire, ni de vôtre ame ni de ſes modifications, vous n'en jugez que par ſentiment. Or vous ſentez bien que la douleur vous appartient, parce qu'elle vous rend malheureux ; & vous ne ſentez nullement que la couleur vous appartienne, parce qu'elle ne vous fait ni bien ni mal. En effet ce n'eſt que par l'idée claire qu'on a du corps que les Philoſophes ont enfin découvert que les couleurs n'appartiennent point aux objets, & que ce ne ſont que des modifications de l'ame.

Il eſt donc clair que l'ame n'eſt unie immédiatement ni à ſon corps ni à ce monde materiel, mais à l'idée de ſon corps & au monde intelligible, en un mot à Dieu, à la ſubſtance intelligible de la Raiſon univerſelle, qui ſeule peut éclairer les intelligences, & agir dans nos eſprits en mille manieres differentes. C'eſt un bras intelligible ou idéal qui fait mal non ſeulement à un manchot, mais qui vous faiſoit mal à vous-même, lorſque je vous ſerrois incivilement le bras. La matiere n'eſt pas

visible par elle-même : elle ne peut agir dans les esprits, se représenter à eux, les toucher de differentes perceptions, les rendre heureux ou malheureux. Dieu seul en consequence des loix naturelles agit dans nôtre ame par l'idée de l'étenduë qu'il renferme, & par là il nous unit non seulement à nôtre corps, mais encore par nôtre corps à tous ceux qui nous environnent. C'est par cette idée qu'il nous découvre les beautez intelligibles de son ouvrage, & celles qui frappent nos sens : & c'est par elle qu'il nous fait joüir de ce que vous appellez les douceurs de la vie. Car c'est dans cette idée que se trouvent & ces beautez & ces douceurs, comme dans leur cause ; & c'est uniquement dans l'ame qu'elles sont contenuës, comme dans leur sujet. Ce qui fait par exemple la beauté de la campagne, c'est la diversité des couleurs qu'on voit diversement distribuées sur les plantes & sur les fleurs, & ces couleurs comme vous sçavez ne sont que dans l'ame. Les douceurs de la vie ne sont aussi que des sentimens semblables produits en nous par l'efficace des idées divines. Mais Dieu ne nous découvre pas seulement par

l'idée de l'étenduë le monde qu'il a créé, il nous représente encore une infinité de mondes qu'il n'a pas faits. Car l'étenduë intelligible est l'archetype d'une infinité de mondes possibles. Enfin cette idée est le fonds inépuisable des véritez géometriques : car c'est dans cette idée qu'elles se trouvent. C'est par l'impression que cette idée fait sur l'esprit des Géomettres en consequence de leur attention, qu'ils acquierent sans cesse de nouvelles connoissances. Or il est certain que la mort ne séparera pas l'ame d'elle-même. D'ailleurs l'idée de l'étenduë ou *l'étenduë intelligible* est immuable, nécessaire, toûjours efficace, ou capable d'agir dans les esprits. Donc la mort qui sépare l'ame du corps, de ce corps insensible, de ce monde par lui-même invisible, n'est nullement à craindre. C'est la mort des impies qui est terrible : cette mort qui les sépare de Dieu : cette mort qui sépare l'esprit, autant qu'il le peut être, de ses idées, qui le prive de sa vraïe lumiere, & le plonge pour l'éternité dans ces *ténébres extérieures*, * dont Jesus-Christ parle si souvent dans l'Evangile.

* *Matth.* 8: 12. 22: 13. 25: 30.

THEODORE. Hé bien, Ariste,

trouvez-vous encore qu'à la mort nous faſſions une groſſe perte ?

ARISTE. Quand je fais attention aux principes dont vous m'avez parlé autrefois, & que vous venez l'un & l'autre de me repréſenter, il me ſemble qu'à la mort nous ne perdons rien. Car ce corps ne pouvant agir en nous, n'eſt rien par rapport à nous. Ou bien il ſemble que nôtre perte ſoit aſſez ſemblable à celle d'un priſonnier qu'on met en liberté, & qui ne perd que ſes chaînes & ſa priſon. Mais il naît dans mon eſprit des penſées bien differentes des vôtres, tout naturellement & ſans effort de ma part. Je vous prie, Theotime, ſi vous étiez dans une priſon commode, & que vos chaînes douces & legeres ne vous fiſſent pas grand mal ; Si vous y trouviez toutes les choſes néceſſaires à la vie, & tous les divertiſſemens poſſibles; Que vous fuſſiez-là avec vos meilleurs amis, Philoſophes comme vous, avec Theodore, par exemple ; & qu'on vous vint dire bruſquement : Sortez d'ici, la porte eſt ouverte pour vous, mais Theodore demeurez-là. Je ſuppoſe que vous ſoïez dans une terre étrangere où tout vous eſt inconnu, la lan-

gue, les mœurs, le païs. Là Theotime, de bonne foi, ſortiriez-vous volontiers & ſans le moindre chagrin ?

THEOTIME. Je voi bien, Ariſte, que vos penſées ne vous coûtent gueres, du moins celle-ci. Mais prenez-y garde, vous ſuppoſez faux. Si je ſors le premier de cette priſon, certainement Theodore me ſuivra bien-tôt ; & j'eſpere que nôtre amitié qui n'eſt ici que fort imparfaite, ſera un jour bien plus étroite, & qu'elle ne finira jamais. J'accepterois donc ſans chagrin la grace qu'on me feroit. Mais je ne crains point de le dire devant Theodore ; je ne l'aime que tres-imparfaitement. Comment l'aimerois-je autant qu'il merite d'être aimé, lui que je ne connois pas, & que je n'ai jamais vû ? Car ce que je vois de Theodore n'eſt qu'un certain arrangement de matiere qu'on appelle un viſage : mais ce n'eſt pas là Theodore. Je croi bien que ce Theodore que je ne vois point, a beaucoup d'amour pour la vérité, beaucoup de raiſon, beaucoup de Religion. Dans cette penſée je l'aime & je l'honore infiniment. Mais je tremble : l'amitié me ſéduit peut-être. Je ne vois pas clairement

qu'elle ſoit bien fondée. Je ne puis douter qu'elle ſoit réciproque. Je ne me connois pas moi-même, comment ſonderois-je le cœur de mon cher ami? Mais non : Theodore a preſentement toutes les qualitez qui font les amitiez ſolides & raiſonnables : mais demain les aura-t'il, les aura-t'il éternellement? Certainement, Ariſte, il n'y a point ici-bas d'amitiez ſolides, d'amitiez fermes & immuables. Tout y eſt ſujet à la mutabilité ; & l'union des deux eſprits dépend de l'inconſtance d'un ſeul.

Il eſt vrai que l'amitié des Philoſophes Chrêtiens n'eſt pas fondée ſur la conformité des paſſions volages, ſur l'amour des biens paſſagers. Elle ne dépend pas de la fermentation des humeurs & du ſang : ſon fondement eſt inébranlable. C'eſt la vérité qui unit leurs eſprits ; & la vérité eſt immuable. C'eſt le vrai bien qui unit leurs cœurs ; & ce bien n'excite point de jalouſies : c'eſt un bien commun dont tout le monde peut joüir ſans rien diminuer de ſon abondance. Voilà ce me ſemble, ce qui m'unit aujourd'hui avec Theodore. Mais peut-être que demain je romprai avec lui ; non par la mutabilité

de ce qui nous lie depuis long-tems si étroitement, mais par l'inconstance naturelle à l'homme, par foiblesse, défiance, aveuglement. Car dans cette agréable prison d'où vous ne voulez pas que je sorte, je n'entrevois qu'un foible raïon de lumiere. Je ne puis discerner, si le Theodore que j'aime, est devant moi, que par les réponses qu'il me fait; & peut-être qu'un faux Theodore contrefait sa voix. Ah Theodore! que je vous embrasserai avec joïe, lorsque je vous verrai en plein jour, lorsque je verrai clairement que c'est vous; lorsque je sçaurai certainement que nôtre amitié est réciproque, & que rien ne pourra jamais ni la rompre ni l'affoiblir!

A quoi pensez-vous, Ariste de supposer que dans ce cachot ténébreux, où nous sommes renfermez, *nous avons toutes les choses nécessaires à la vie & tous les divertissemens possibles?* Ma vie, la vie d'un esprit, car mon corps n'est pas moi, c'est la lumiere qui m'éclaire, & qui me réjoüit: c'est la possession, c'est la joüissance paisible de celui qui seul peut remplir la vaste capacité de ce cœur qu'il a formé. Rien ne peut de-

ſalterer cette ſoif ardente que Dieu met en nous pour la félicité, que * le *torrent de volupté* qu'il nous a promis. Tous ces divertiſſemens de la vie preſente ne nous plaiſent & ne nous occupent, que parce qu'ils nous trompent : car tout ce qui nous environne n'eſt que de la matiere inefficace ; & tout ce qu'on y trouve de douceurs & d'agrémens vient uniquement de la ſource féconde de tous les plaiſirs : *Apud te eſt fons vitæ.* Heureux celui qui eſt convaincu de cette Philoſophie. Il ſacrifie ſans ceſſe en l'honneur du vrai bien les plaiſirs de la vie preſente ; & ferme dans l'attente des promeſſes confirmées par le ſerment du Pere, & ſcellées par le ſang du Fils, il regarde le moment de la mort comme le commencement de la vie. Il ſçait bien, Ariſte, que ce qu'il quitte n'eſt rien, & il croi fermement qu'avec Dieu il aura tout.

ARISTE. Oüi, Theotime : Tout ce que l'on quitte n'eſt rien : du moins n'eſt-ce rien par rapport à nous. On ne quitte que de faux biens, dont toute la

* *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, & torrente voluptatis tuæ potabis eos : quoniam apud te eſt fons vitæ, & in lumine tuo videbimus lumen. Pſ.* 35.

bonté s'évanoüit à la lumiere de la Raiſon. Tout ce qu'ils paroiſſent avoir de bonté par rapport à nous eſt uniquement dans l'efficace des idées divines, dans la volonté du Tout-puiſſant. Je ſuis forcé de vous l'avoüer : les corps ne peuvent être bons à des eſprits ; & s'ils nous paroiſſent bons, c'eſt que nos ſens nous ſont donnez pour la conſervation d'un corps, auquel on peut dire que les autres corps ſont bons. C'eſt que les biens de ce corps ne meritant pas nôtre attention, Dieu nous découvre par la voïe abregée de l'inſtinct & du ſentiment, *ce qui peut ou le conſerver ou le détruire.* Mais le bien de l'eſprit veut être reconnu pour tel : le vrai bien veut être aimé par raiſon, & parce qu'il merite d'être aimé. Les corps ont beſoin d'artifice pour ſe faire rechercher par des eſprits : n'aïant nulle bonté réelle, il faut qu'ils en aïent l'apparence : il faut qu'on ſente en eux une douceur qu'ils n'ont pas. Ainſi nous vivons parmi eux dans un enchantement perpetuel, conduits & ſéduits par des ſens trompeurs. * *Faſcinatio nugacitatis obſcurat bona, & inconſtantia concupiſcentiæ tranſvertit ſenſum ſine malitia.* Mais la

*Sap. 4. 12.

mort, qui nous ferme les yeux, nous ouvre l'esprit. Elle nous conduit à l'intelligence des véritez que nos sens nous tenoient cachées. Délivrez de ce corps † *qui appesantit l'esprit*, nous irons dans le païs des idées par tout où il nous plaira: toûjours éclairez d'une pure lumiere, nous ne craindrons plus l'illusion & les vains phantômes. La Raison nous fait esperer cette heureuse liberté.

† *Sap.* 9: 15.

THEODORE. Oüi. Mais la Religion nous promet un bonheur infiniment au dessus de nos esperances. Nous * serons participans de la nature divine, enfans de Dieu † adoptez en son Fils unique, heritiers * de Dieu, & coheritiers de Jesus Christ. Dieu † habitera au milieu de nous, & * nous aurons societé avec lui. Nous † aurons part à sa gloire: nous * joüirons de ses plaisirs: nous † regnerons éternellement avec lui. Supposé donc qu'à la mort nous perdions des biens réels, quel rapport entre ces biens & les biens futurs, entre les créatures & le Créateur, entre le tems & l'éternité? Quel rapport entre l'union que nous avons maintenant avec l'idée des corps la moins noble, je veux dire la moins feconde, la

* 2. *Petr.* 1: 14.
† 1. *Joa.* 3: 1.
* *Rom.* 8: 17.
† *Apoc.* 21: 3.
* 1 *Joa.* 1: 3.
† 1. *Th ſſ.* 2: 13.
* *Pſ.* 35: 9.
† *Apoc.* 22: 5.

la moins lumineuſe des idées divines ; & l'union que nous aurons avec Dieu même : entre l'union imparfaite de nos eſprits avec la ſubſtance divine, entant que relative aux êtres les plus mépriſables ; & nôtre union avec cette même ſubſtance priſe abſolument & en elle-même, & entant que relative à une infinité d'excellentes créatures ? Car encore un coup il n'y a que la ſubſtance divine qui nourriſſe l'ame & qui lui donne la vie, qui puiſſe l'éclairer & la rendre heureuſe. *Inſinuavit nobis*, * dit ſaint Auguſtin, *animam humanam & mentem rationalem non* VEGETARI, NON BEATIFICARI, NON ILLUMINARI, NISI AB IPSA SUBSTANTIA DEI. Convaincus de cette grande vérité, qu'exprime ſenſiblement † la divine Euchariſtie, quel rapport trouverons-nous entre nôtre union actuelle avec Dieu & celle que nous attendons ? Certainement ce rapport eſt nul. Ainſi quelque perte que nous faſſions à la mort, nous ne perdons rien.

* *Tract. 23. in Joannem.*

† *Medit. Chrét. med. 7. Nomb. 17.*

ARISTE. Cela eſt étrange !

THEODORE. Quoi Ariſte ?

ARISTE. Que je craigne encore la mort, convaincu comme je ſuis de la

vanité des biens qui paſſent, eſperant comme je fais les promeſſes que Dieu nous a faites en ſon Fils. Oüi tout ce qui m'environne n'eſt que de la matiere inefficace : Ce monde n'eſt qu'un amas de viles ſubſtances. Les hommes qui y vivent me ſont inconnus ; & ſi je les voïois tels qu'ils ſont, j'en aurois peut-être horreur : car j'ai horreur de moi-même quand je penſe bien à moi: †*Vanitas vanitatum & omnia vanitas.* Tout n'eſt que vanité. Biens trompeurs, beautez imaginaires : perpetuelles illuſions. Mais d'ailleurs la region, la patrie des eſprits eſt immuable. C'eſt-là que l'on goûte des plaiſirs ſolides : C'eſt-là que l'on voit des beautez réelles : C'eſt-là qu'habitent la vérité & la juſtice. En un mot, c'eſt là que ſe trouve le ſouverain bien, & par conſequent la ſouveraine félicité, la plus douce & la plus pure volupté. Et cependant je crains la mort, le paſſage de l'erreur, & du peché à la vérité & à la juſtice ; le retour d'un fâcheux éxil à ma chere patrie, où nous joüirons d'un bonheur qui ne finira jamais. Il ſemble que je craigne de poſſeder ce que je deſire, & que je ſois actuellement agité par deux mouvemens contraires.

† Eccli. 1. 2.

THEOTIME. Cela va fort bien, Ariſte : mais lequel des deux l'emporte ?

ARISTE. C'eſt ce que je ne puis vous dire. C'eſt tantôt l'un & tantôt l'autre. Mais la crainte de la mort, quelque folle qu'elle me paroiſſe, je la tiens invincible. Elle cede quelques momens au deſir que forme en moi la Raiſon, ſur tout lorſque ce deſir eſt ſoûtenu par la Religion : mais elle ne s'affoiblit point ce me ſemble.

THEODORE. Vous vous trompez, Ariſte. Pour peu qu'elle cede cette crainte, elle s'affoiblit. Vous l'experimenterez bien-tôt, ſi vous continuez de la combatre. Regardez la mort de prés: familiariſez-vous avec elle. Comparez ſouvent à la lumiere de la Raiſon & de la foi ce qu'elle nous ravit avec ce qu'elle nous donne. Peſez bien la perte avec le gain, comme vous venez de faire. Et quoique vous ne puiſſiez pas diſſiper tout à-fait la crainte que nous en avons ; car c'eſt un mouvement naturel que je ne croi pas qu'on puiſſe détruire, le moment de la mort deviendra peu à peu le ſujet de vôtre joïe, l'objet du plus violent de vos deſirs,

III. ENTRETIEN.

ARISTE. Que je ſuis content, mes chers amis, de nos entretiens précedens ! Les fraïeurs de la mort ne me troublent plus ſi fort, du moins ne m'ébranlent-elles plus. J'ai regardé de ſi prés & ſi attentivement l'objet chimerique de ma terreur, que maintenant je n'en ſuis plus effraïé. Mais je ne ſçai ſi je conſerverai long-tems cette fermeté d'eſprit que je dois à vôtre Philoſophie, & ſur tout à la Religion que nous profeſſons. J'ai été ſi ſouvent la duppe de mon imagination, que je crains fort qu'elle ne me ſurprenne, & qu'elle ne m'épouvante par ſes terribles phantômes. Je ſens mêmes qu'actuellement elle ſe réveille, & qu'elle me repréſente la mort comme l'entrée d'une ſolitude affreuſe où l'on ne peut avoir de ſocieté avec perſonne. Pure illuſion ! La ſocieté que nous aurons tous dans la ſainte Cité, ſera infiniment plus douce & plus parfaite que celle que nous avons

ici-bas. Non : je ne crains point la mort : ma Raiſon & ma Religion me le défendent. Les biens que nous poſſederons dans nôtre patrie valent infiniment mieux que les vains amuſemens de nôtre éxil. Mais quoi ! nous ne voions pas les choſes que nous eſperons : & quelque fermes que nous ſoïons dans nôtre foi, il nous reſte toûjours quelque ſujet de défiance. L'homme eſt fait pour vivre en ſocieté, & j'y vis maintenant, content de ma fortune & de mes amis ; plein de ſanté & de vie, honoré, aimé, recherché des honnêtes gens. La mort me ſéparera de Theodore & de Theotime. Ah la dure ſéparation !

THEOTIME. *La dure ſéparation !* Parlez-vous ſérieuſement ?

ARISTE. Fort ſérieuſement : mais je l'avoüe, je conſulte un peu plus mon cœur que ma raiſon.

THEOTIME. Ah ! Conſultez vôtre raiſon & laiſſez-là vôtre cœur. Ne l'ouvrez qu'à celui qui le peut remplir. Il n'eſt permis de ſuivre les mouvmens du cœur que lorſqu'ils ſont raiſonnables.

ARISTE. Il eſt vrai. Mais n'eſt-il

pas raiſonnable d'aimer Theodore, d'aimer un véritable ami : un ami qui m'a fait mille biens, & à qui je dois ce que j'ai de plus précieux ; des connoiſſances qui ſont toute ma conſolation & toute ma joïe. La dure ſéparation !

THEOTIME. Aimez Theodore, cela vous eſt permis. Aimez-le d'un amour de bienveillance ; mais ne vous attachez point à lui. Tout attachement à la créature, à une nature impuiſſante eſt une folie. *Maudit eſt celui qui met en l'homme ſa conſolation & ſa joïe.* Jer. 17 : 5.

THEODORE. Vous me faites, Ariſte, trop d'honneur, & je ne dois pas le ſouffrir. Je ne vous fis jamais aucun bien : & je ſuis incapable d'en faire à perſonne. Il n'y a que Dieu qui ſoit bon, ou capable de vous faire du bien : *Nemo* bonus niſi ſolus Deus.* Lui ſeul eſt nôtre lumiere & nôtre Docteur : *Magiſter† veſter unus eſt Chriſtus.* L'efficace, la puiſſance ne réſide qu'en lui : * *Solus potens.* Il n'y a donc que lui qui merite d'être aimé d'un amour d'union, d'un amour qui eſt dû à la puiſſance : il n'y a que lui dont la *ſéparation ſoit dure.* Peſez bien ces paroles de ſaint Jacques: † *Nolite errare fratres mei dilectiſſimi :*

* Luc 18: 19.

† Matth. 23: 10.

* 1. Tim. 6.

† 1: 10.

Omne datum optimum, & omne donum perfectum, de ſurſum eſt, deſcendens à Patre luminum. Tout le bien que paroiſſent nous faire les créatures vient de plus haut : *de ſurſum eſt.* Celui qui nous parle n'eſt pas celui qui nous éclaire : l'intelligence vient d'enhaut, de la clarté des idées qui ne ſe trouvent que dans la ſouveraine Raiſon : *à Patre luminum, apud quem non eſt tranſmutatio nec viciſſitudinis obumbratio.* Raiſon toûjours lumineuſe : car le ſoleil des eſprits n'eſt pas ſujet au changement, & à des révolutions qui l'éclipſent.

ARISTE. Je ſçai, Theodore, que ceux que nous appellons nos maîtres, ne ſont que des *moniteurs* ; & que les paroles dont ils nous frappent l'oreille, ſont bien differentes de ces réponſes intérieures, que rend à nôtre attention, celui qui préſide à tous les eſprits. Mais nous avons beſoin de ces *moniteurs* fidéles, éxacts, éclairez ; & ſans vous & Theotime, aſſurément je ne ſçaurois point ce que je vous dis maintenant, & tant d'autres véritez qui me rempliſſent.

THEODORE. Hé bien ! Que perdrez-vous donc à la mort ? Deux mo-

niteurs inutiles. Qu'ils ſoient fidéles, éxacts, éclairez, tant qu'il vous plaira de le ſuppoſer ; mais alors vous n'en aurez plus beſoin. Un homme qui ſort d'un cachot & qui voit le ſoleil, regrette-t'il la lampe de ſa priſon ? Un aveugle regrette-t'il ſon bâton ou ſon guide, lorſqu'il eſt parfaitement guéri ? *Dure ſéparation !* Au reſte, vos amis vous rejoindront bien-tôt, s'ils ſont dignes de vôtre amitié : & en attendant vous trouverez pour amis tous les citoïens de la ſainte Cité, qui vous recevront avec joïe, comme un des membres de ce corps divin, dont le Seigneur JESUS eſt le Chef.

ARISTE. Je le croi, Theodore : Je l'eſpere. Mais les biens qu'on ne voit point ne touchent pas comme ceux qui frappent nos ſens.

THEODORE. Ils touchent bien plus vivement, quand on y penſe ſouvent, quand on les médite ſérieuſement. Des biens ſenſibles s'évanoüiſſent comme des phantômes à la lumiere de la Raiſon, lorſqu'on fait taire ſon imagination & ſes ſens. Mais les biens futurs paroiſſent d'autant plus réels, d'autant plus ſolides, qu'on y penſe davantage.

davantage. Penſons-y donc, je vous prie. L'homme eſt fait, dites-vous, pour vivre en ſocieté. Oüi ſans doute : mais ce n'eſt pas pour celle où nous vivons maintenant. C'eſt pour la ſocieté future que nous aurons tous * avec le Pere & le Fils dans l'unité du même eſprit : que nous aurons tous dans la Cité du Dieu vivant, où habitent la vérité & la juſtice, & dont les fondemens ſont inébranlables. Voilà le deſſein de Dieu, & la fin de l'homme. Il ne peut y avoir, mon cher Ariſte, de parfaite ſocieté que dans le Roïaume, où regne abſolument la Raiſon : & la Raiſon elle-même a declaré que ſon Roïaume n'eſt point de ce monde. Les peuples ſeroient heureux, dit un Ancien, ſi les Rois étoient Philoſophes: Combien plus heureux le peuple qui a pour Roi, non quelque diſciple de la Vérité & de la Sageſſe, mais la Sageſſe elle-même. Heureux * les peuples du Sage Salomon, toûjours en paix durant ſon regne : mille fois plus heureux le peuple de Dieu ſous le regne éternel du vrai Salomon la Sageſſe incarnée ? Heureux les peuples cheris de leur Souverain, traitez comme ſes enfans : Bien-

* 1. Joa. 1: 3.

* 3. Reg. 10: 8.

heureux donc ce peuple conquis, qui à pour Prince ſon Sauveur: mais Sauveur ſi plein d'amour pour ſon peuple, qu'il s'eſt livré volontairement à la mort pour le délivrer de la ſervitude. Heureuſe la ſocieté, dont le Roi eſt le Fils unique du Tout-puiſſant, & qui traite ſes ſujets comme ſes freres : où Dieu veut que nous l'appellions ſon Pere, que nous aïons ſocieté avec lui, part à ſon heritage, à ſa gloire, à ſes plaiſirs, comme ſes enfans adoptez en ſon Fils. Encore un coup c'eſt pour vivre dans cette ſocieté-là que nous ſommes faits.

ARISTE. Je le croi ainſi, Theodote. Ce deſſein me paroît plus digne de Dieu, plus conforme à ſes attributs que toutes ces ſocietez particulieres, que differens peuples font entr'eux. Mais c'eſt une belle choſe qu'une parfaite ſocieté.

THEOTIME. Oüi : mais c'eſt ce qu'on ne trouvera jamais ici-bas. J'appelle, Ariſte, ſocieté, l'accord des eſprits & des cœurs. L'accord des eſprits dépend certainement de la vûë claire de l'immuable Vérité ; & l'accord des cœurs de la joüiſſance de l'inépuiſable Felicité. Car rien n'eſt plus évident que

la diverſité des ſentimens aliene les eſprits, & que les biens qui ſe diviſent & qui s'épuiſent, excitent des jalouſies, & partagent les cœurs. Il ne peut donc y avoir ici-bas de parfaite & paiſible ſocieté. Il eſt vrai que l'Egliſe de Jeſus-Chriſt eſt une ſocieté véritable. Les eſprits y ſont réünis par la ſoûmiſſion aux mêmes dogmes, & les cœurs par l'amour du vrai bien. La foi accorde les eſprits, & la charité unit les cœurs. Auſſi peut-on dire que l'homme eſt fait pour vivre dans cette ſainte ſocieté. Mais c'eſt pour y être perſecuté, éprouvé, purifié, rendu digne de la ſocieté éternelle. Excepté donc cette ſocieté, qui eſt gouvernée par le même Chef, & animée par le même eſprit que la celeſte Jeruſalem, & qui ne fait avec elle qu'un même corps: je prétens qu'il n'y a point ſur la terre de ſocieté véritable.

THEODORE. Saint Auguſtin dans ſon Livre de la Cité * de Dieu, ſoûtient que Rome cette fameuſe Republique ne fut jamais *République*, c'eſt à dire, ſelon la définition de Ciceron, véritable ſocieté. Il prouve ce paradoxe par ce principe reçû non ſeulement de

* *L. 2. ch. 21. l. 19. ch. 21.*

Ciceron, * mais de tout ce qu'il y a de gens raisonnables : *qu'une Republique ne peut subsister sans une éxacte justice.* Car quoique Ciceron fasse soûtenir le contraire à Furius Pilus un de ses Interlocuteurs, il ne manque pas de le disculper, en lui faisant declarer qu'il ne parle pas selon ce qu'il pense, & qu'il auroit honte de combattre pour l'injustice. Selon ce principe, Ciceron conclut donc que de son tems la Republique ne subsistoit plus. *Nostris vitiis, non casu aliquo*, dit-il, *Rempublicam verbo retinemus, reipsa vero jam pridem amisimus.* Mais saint Augustin en tire cette conclusion plus étenduë, que Rome ne fut jamais Republique : car Rome ne fut jamais sans vices & sans injustices. Quelle plus grande injustice, dit-il, que d'ôter à Dieu le culte qui lui est dû pour l'offrir aux Demons ? La vraïe justice ne se trouve que dans la Republique dont Jesus-Christ est le fondateur & le souverain. *Vera justitia non est nisi in ea Republica, cujus conditor rectorque. Christus est.* Et par consequent il n'y a point dans le monde de véritable societé que l'Eglise de Jesus-Christ. Mais cette Eglise soupire sans cesse vers le Ciel,

* L. 3 de Rep.

vers sa patrie, sans attachement au monde & à ses plaisirs.

THEOTIME. Il est évident qu'il ne peut y avoir ici-bas de véritable societé où l'on rende à chacun une éxacte justice. Car supposons que nos loix soient justes, nos voisins en doutent peut-être. Supposons que le Juge de cette Ville soit l'homme du monde le plus intégre. On lui amene un innocent qui s'est trouvé malheureusement dans le lieu, où venoit de se commettre un meurtre, & dont on le croit coupable. Le Juge le condamne selon les loix à la question. Ce pauvre homme pour se délivrer des tourmens avouë le crime, & persuade qu'il en est l'auteur. On le condamne à la mort. Ainsi les loix sont justes, le Juge est intégre, & l'innocent expie par la torture, & par le dernier supplice, l'ignorance du Juge, qui ne pouvoit faire autrement selon les loix. Comment un Souverain pourroit-il exercer la justice, & regler éxactement les récompenses & les peines sur les merites & les démerites des hommes, lui qui ne les connoît seulement pas ces merites, & qui est ordinairement environné d'ambitieux, de flateurs, de seducteurs,

Certainement il n'y a que le Juge qui pénétre les cœurs qui puiſſe rendre à chacun ſelon ſes œuvres. Mais ſi l'on joint à l'ignorance invincible du Souverain les autres foibleſſes de la nature humaine, dont ces Dieux de la terre ne ſont pas éxemts : Si le Prince eſt colere, cruel, avare, voluptueux, injuſte, impie, inſenſé ; en un mot, ſans Religion & ſans raiſon ; quelle juſtice, quelle ſocieté dans l'Etat qu'il gouverne ! Enfin, ſi on fait attention à la qualité des biens qui ſont au pouvoir des Princes, biens exterieurs & paſſagers, biens apparens & trompeurs ; on verra encore plus clairement qu'il ne peut y avoir ici-bas de ſocieté fondée ſur la juſtice qui rend à chacun ce qui lui eſt dû. Car je veux qu'un Prince puiſſe connoître & païer tous les ſervices qu'on rend à l'Etat, & que tous les gens de bien ſoient contens de lui, certainement il ne peut rendre à chacun ce qui lui eſt dû, s'il ne peut faire que tel ſoit heureux qui merite de l'être. Or celui qui a la goute, la pierre, ou quelque autre maladie fort douloureuſe, eſt actuellement malheureux, fut-il comblé d'honneur & de biens par ſon Prin-

ce. Il ne peut donc y avoir de parfaite ſocieté que dans l'Etat heureux dont le Souverain eſt la Raiſon même, & dont les tréſors ſont inépuiſables ; qu'avec celui qui veut, & qui peut rendre à chacun ce qui lui eſt dû.

ARISTE. Selon ce principe de Ciceron, que la Republique ne peut ſubſiſter ſans une éxacte juſtice, il eſt évident qu'ici-bas il ne peut y avoir de véritable ſocieté. Nos Souverains ſont des hommes, & tout homme eſt impuiſſant, ignorant & ſouvent injuſte ; qualitez qui le mettent hors d'état de rendre à chacun ce qui lui eſt dû. Les hommes devroient être d'autant plus malheureux qu'ils ſont plus criminels : & il me ſemble qu'en ce monde les plus gens de bien ſont les plus miſerables ; du moins ſont-ils les plus mépriſez & les plus perſecutez : * *Omnes qui piè volunt vivere in Chriſto perſecutionem patientur*, dit ſaint Paul ; & ailleurs † *Si in hac vita tantum in Chriſto ſperantes ſumus, miſerabiliores ſumus omnibus hominibus.* Non : je ne croi point que l'homme ſoit fait pour vivre dans une ſocieté où l'on mépriſe l'égalité des natures, où l'on ne peut diſcerner l'inegalité des meri-

* 2. Tim. 3: 12.

† 1. Cor. 15: 19.

tes, où l'opinion eſt la maîtreſſe ; & où la Raiſon, bien loin de regner avec l'autorité qui lui eſt dûë, eſt par nôtre corruption réduite à ſervir à l'injuſtice, à juſtifier les paſſions, à donner à de vains phantômes quelque réalité apparente. La diverſité des états, l'inégalité des conditions, la multiplicité des loix & des coûtumes ne tirent, ce me ſemble, leur origine que de l'amour propre, du peché & de la concupiſcence. Les hommes aïant abandonné Dieu leur Roi naturel & legitime, & la Raiſon leur commune loi, ils ont formé pour leur mutuelle conſervation une infinité de ſocietez particulieres, où l'on n'aime ſon aſſocié que par interêt, où l'on ne ſe ſoumet aux loix que par néceſſité, où l'on ne reſpecte ſon Souverain que par grimaces. Helas ! qu'eſt devenuë la Providence depuis le peché ! Quelles marques avons-nous qu'un Dieu juſte nous gouverne ? Les méchans proſperent. La force, la loi des brutes défere l'empire aux plus forts. Les grands crimes font les grands hommes & les grands Etats ; & les Romains vainqueurs de tant de nations ne valoient peut-être pas mieux que les peu-

ples qu'ils ont vaincus. Oüi, ſi on ſepare du monde l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, qui n'eſt point effectivement de ce monde, je ne vois plus ici-bas de ſocieté ou de Republique ; je ne vois plus de marques bien ſeures d'une Providence : car enfin la Providence divine ne peut-être ſans une éxacte juſtice.

THEODORE. Doucement, Ariſte, Vous pouvez ne pas remarquer les démarches de la Providence dans ce cahos ténébreux, où le peché a réduit toute la nature. Mais ne vous imaginez pas que rien s'y faſſe au hazard. La Providence ne regle pas ſeulement ce qui a rapport à ſon grand deſſein, l'Egliſe de Jeſus-Chriſt : elle s'étend à tout, juſqu'aux Enfers mêmes, quoiqu'il n'y ait là nul ordre, & que tout y faſſe horreur. Ce monde eſt rempli d'injuſtices : mais les injuſtices mêmes ſont ſoumiſes à la Providence. *Ordinat peccata*, dit ſaint Auguſtin. Ceux qui les commettent ces injuſtices en ſont ou en ſeront punis un jour, & ceux qui les ſouffrent les meritent bien, perſonne n'eſt innocent devant Dieu. Il eſt juſte que les hommes ſoient punis par les ſuites funeſtes des mêmes paſſions auſ-

quelles ils s'abandonnent. Il eſt juſte que ceux qui n'ont pas obéï volontairement à la Raiſon, loi univerſelle des eſprits, ſoient contraints de ſe rendre à la force, à la loi des brutes. Il eſt juſte que les Chrêtiens mêmes entant que pécheurs, ſouffrent des perſecurions qui les purifient, & qui les faſſent ſoupirer ſans ceſſe aprés la céleſte Jeruſalem. Ici-bas ils ſont en épreuve : mais tout concourt au bien de ceux qui aiment le Seigneur, tout eſt reglé par l'ordre de la Providence.

Sous l'ancienne loi la Providence étoit viſible. Les biens temporels étoient diſtribuez aux Juifs ſelon leurs merites, ſelon l'obéïſſance qu'ils rendoient à leur loi. *Je ne ſuis pas jeune*, diſoit David, * *mais je n'ai jamais vû de juſte abandonné, ni ſes enfans mandier leur pain.* Leur juſtice exterieure étant récompenſée par des biens ſenſibles, la Providence paroiſſoit viſiblement. Car je ne parle pas des Chrêtiens de ce tems-là, des véritables juſtes qui appartenoient à la loi nouvelle, & qui eſperant les vrais biens devoient être traitez comme nous le ſommes. Mais préſentement la Providence n'eſt plus ſi viſible. L'Ange

* Pſ. 36. 25.

de la nouvelle alliance nous a donné une loi intérieure & ſpirituelle, dont les récompenſes ne frappent point nos ſens ; & perſonne ne ſçait combien JESUS-CHRIST eſt fidele dans ſes promeſſes que celui qui en ſent les effets. On ne voit point l'influence du chef de l'Egliſe dans ſes membres ; les conſolations dont il les ſoûtient dans l'oppreſſion, & la force qu'il leur donne dans la tentation. Leur miſere paroît, & leur bonheur ne paroît point. Mais enfin les promeſſes de l'Evangile regardent la vie éternelle. Ainſi nous ne pouvons bien juger de la Providence & de la Juſtice divine, qu'aprés le jugement qui ſera prononcé à la fin des ſiecles, & executé dans l'éternité. Car Dieu étant juſte, il peut differer les récompenſes & les peines : mais c'eſt une neceſſité que le jour arrive auquel il rendra à chacun ſelon ſes œuvres.

ARISTE. Je l'avouë. Il n'eſt pas neceſſaire pour juſtifier la conduite de Dieu que les gens de bien ſoient en ce monde plus heureux que les méchans. C'eſt bien aſſez qu'ils le ſoient éternellement. Il eſt de l'ordre de la Providence qu'ils ſoient éprouvez en pluſieurs

manieres, avant que d'être récompenſez. Mais ils ſont actuellement les plus malheureux. Les Chrêtiens ne ſont ſauvez qu'en eſperance : *Spe*, dit l'Apôtre, *ſalvi facti ſumus.* Ils ſont de tous les hommes les plus miſerables : *Miſerabiliores ſumus omnibus hominibus.*

THEODORE. Certainement, Ariſte, vous vous trompez. Vous jugez du bonheur de l'homme par les dehors, & nôtre bonheur eſt en nous. La pauvreté & l'humiliation n'affligent point ceux qui mépriſent les richeſſes & les grandeurs. S. Paul ne dit pas abſolument que les Chrêtiens ſont les plus miſerables, mais qu'ils ſeroient les hommes du monde les plus miſerables, s'ils n'avoient d'eſperance en JESUS CHRIST que pour cette vie. N'oubliez pas ces paroles : *Si in hac vita tantùm ſperantes ſumus.* Car les Chrêtiens eſperent la vie éternelle. Or l'eſpérance ferme d'un ſi grand bien leur en donne l'avant-goût & une eſpece de joüiſſance, qui les rend dans leurs miſeres infiniment plus heureux & plus contens, que les voluptueux au milieu de leurs débauches. *Spe ſalvi facti ſumus.* Ils ſont déja ſauvez par la grandeur de leurs eſperan-

ces, par cette paix intérieure qui est au dessus de nos pensées * *quæ exuperat omnem sensum*. Enfin JESUS-CHRIST lui-même décide la question. Car il nous promet que personne ne quittera rien pour l'amour de lui, qu'il n'en reçoive maintenant, dés cette vie, cent fois davantage, nonobstant les persecutions. AMEN *dico vobis: Nemo est qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut filios, aut agros, propter me & Evangelium, qui non accipiat centies tantùm, nunc in tempore hoc ... cum persecutionibus, & in sæculo futuro vitam æternam*. En effet nôtre bonheur est en nous, & non pas dans ce qui nous environne. Celui qui possede une terre en apparence, ne la possede véritablement, ou n'en jouït qu'autant qu'il en reçoit actuellement du plaisir. Or je ne doute point que selon la promesse generale de JESUS-CHRIST, celui qui abandonne son bien pour l'amour de lui, n'ait cent fois plus de joïe que celui qui le retient. Je prétens mêmes qu'il n'est pas possible que les méchans jouïssent véritablement des biens qu'ils paroissent posseder, & dont il est plûtôt vrai de dire

* Phil. 4. 7.

Marc. 10. 29.

qu'ils ſont poſſedez, embarraſſez, inquietez. On les flate au dehors, on les honore, on les éleve. Mais on les rabaiſſe au dedans, on les humilie, on les anéantit. Leur grandeur n'eſt qu'en apparence. Ils ſont peut-être bien dans l'eſprit des autres, & ils ſont mal avec eux-mêmes. La terre qu'ils poſſedent injuſtement n'eſt nullement à eux. Ils n'en joüiſſent qu'en apparence. Dés qu'ils y penſent, le reproche intérieur les déſole, & ils ſe ſentent déchirer dans l'ame. La joüiſſance d'un bien conſiſtant réellement dans le plaiſir qu'on y prend, *dans la joïe*, dans le repos qu'on y trouve; les méchans ne poſſederont jamais rien qu'ils n'étoufent en eux tout ſentiment de raiſon, de juſtice, de Religion. Mais qu'ils faſſent pour cela tous leurs efforts, il eſt impoſſible qu'ils y réüſſiſſent. Car l'homme ne ſe ſepare pas de la Raiſon, comme des objets qui l'importunent. Elle le pénétre juſqu'au fond de l'ame: & s'il eſt mal avec elle, il eſt néceſſaire qu'il ſoit mal avec lui-même: il eſt néceſſaire qu'il ſoit malheureux. Car enfin ſi l'eſperance des vrais biens nous remplit de joïe, & nous en donne l'avant-

goût, il n'eſt pas poſſible que la crainte des maux futurs ne faſſe un effet contraire, & ne nous accable d'une effroïable triſteſſe. Ainſi je croi que dés cette vie Dieu rend à chacun ce qui lui eſt dû, non à l'égard des biens exterieurs & ſenſibles, des biens apparens & trompeurs, mais à l'égard des vrais biens, des biens ſpirituels qui font le bonheur & la joïe de l'ame.

ARISTE. J'entre fort dans vôtre penſée. Vous ſçavez, Theodore, les diverſes fortunes du malheureux, ou plutôt de l'infortuné Eugene. Lorſqu'il étoit dans la gloire & dans l'abondance, & que je le croïois l'homme du monde le plus heureux, il falloit bien qu'il eût en lui un fonds inépuiſable de triſteſſe. Car quoique je l'abordaſſe avec cet air riant que la joïe des heureux ſuccés de nos amis répand ſur nôtre viſage, j'étois toûjours ſurpris de le voir ſombre & mélancolique; & plus je le felicitois, d'autant plus me paroiſſoit-il inſenſible à la joïe. Depuis ſa diſgrace je ne vis jamais d'homme plus content. C'eſt aſſurément que nôtre bonheur ne dépend pas de ce qui nous environne, mais de celui qui nous péné-

tre, & qui, mêmes dés cette vie, rend à chacun ſelon ſes œuvres. Cependant il me paroît difficile d'accorder cette vérité avec ce principe, que Dieu gouverne le monde en ſuivant les loix générales qu'il s'eſt preſcrit, & qu'ordinairement il n'agit point par des volontez particulieres. Car comment voulez-vous qu'il proportionne toûjours à nos merites la joïe, & tous les ſentimens intérieurs qui font nôtre bonheur actuel, s'il n'agit en nous qu'en conſequence des loix générales.

THEODORE. Ne vous ſouvenez-vous plus des Entretiens que nous avons eus ſur la Providence ?

THEOTIME. Lorſqu'un homme a une ferme eſperance qu'il poſſedera bien-tôt tout ce qu'il ſouhaite, n'eſt-il pas actuellement plus heureux que celui qui ne joüit que d'un bien fort leger, & qu'on doit bien-tôt lui enlever ? L'eſperance des Chrêtiens eſt fondée ſur les promeſſes divines : Elle eſt donc ferme cette eſperance. Or toute eſperance eſt naturellement ſuivie de la joïe. Dieu produit donc la joïe dans le cœur des Chrêtiens en conſequence des loix générales.

THEODORE.

THEODORE. Ajoûtez, Theotime, que la principale des loix générales est celle selon laquelle Dieu a donné à Jesus-Christ une souveraine puissance. Car c'est principalement par l'influence du Chef de l'Eglise, par l'intercession de nôtre souverain Prêtre, que se répandent dans les justes les délices intérieures qui font leur bonheur. Or puisque Jesus-Christ a promis de donner dés cette vie le centuple à celui qui quitte tout pour l'amour de lui, il se souviendra de sa promesse. Et Dieu, selon la loi générale qu'il s'est * faite de ne rien refuser à son Fils, ne manquera pas d'accomplir tous ses desirs. Mais ne pensez pas, Ariste, que les justes sentent en tout tems cette joïe interieure, qui les dédommage de tout ce qu'ils ont quitté pour Dieu. Car Jesus-Christ les en prive souvent pour les éprouver & pour les purifier. Les riches, prenez-y garde, ne goûtent pas en tout tems les plaisirs de la joüissance. Il n'est donc pas nécessaire, pour justifier l'Evangile, que les Justes joüissent en tout tems de cette joïe intérieure, qui est cent fois plus douce & plus consolante que celle des impies. Mais revenons je

Ps. 2. 8. Joan. 11. 42. &c.

vous prie à nôtre ſujet : car je conte pour rien ce centuple promis ; quand je le compare avec l'éternelle felicité que nous eſperons.

ARISTE. Je voudrois bien, Theodore, que vous me donnaſſiez quelque idée de la ſocieté future pour laquelle nous ſommes faits ; de la fin de cette ſocieté, de ſes loix, de l'ordre qui s'y gardera.

THEODORE. La fin de cette ſocieté eſt la gloire de celui qui en eſt l'auteur, & le bonheur de ceux qui en ſont les membres. Ses loix c'eſt la charité. L'ordre qui s'y gardera ſera une éxacte juſtice.

ARISTE. Je comprens bien cela, mais je voudrois que vous deſcendiſſiez dans quelque détail. La foi, par exemple, nous apprend qu'un jour nos corps reſſuſciteront. Ne pourroit-on pas de là tirer bien des conſequences ?

THEODORE. Oüi, ſi nous ſçavions quelles ſeront alors les loix de l'union de l'ame & du corps, mais elles ſeront bien differentes de celles de la vie preſente. Maintenant ces loix tendent à la conſervation de la vie, à la propagation du genre humain, au bien

d'une ſocieté paſſagere. Elles auront alors des fins toutes differentes. Ces loix ne tendront qu'à nous unir enſemble, & avec nôtre divin Chef, pour ne former avec lui qu'un même corps, qu'un même chœur de loüanges. Elles ne tendront qu'à nôtre félicité & à nôtre perfection. Nôtre corps, ſelon ſaint Paul, ne ſera plus animal & terreſtre ; il deviendra ſpirituel & celeſte ; non qu'il change de nature & devienne eſprit, mais parce que les loix de l'union de l'ame & du corps, qui ne tendent preſentement qu'à la conſervation de la vie animale, auront une fin toute ſpirituelle.

THEOTIME. Je croirois, Theodore, que ce corps animal & terreſtre reſſuſcitera ſpirituel, parce qu'alors il ſera parfaitement ſoûmis à l'eſprit. Car ſaint Paul oppoſe ſouvent l'eſprit à la chair. Il appelle donc animal & terreſtre nôtre corps, à cauſe de la concupiſcence, à cauſe qu'il excite en nous malgré nous des deſirs charnels & terreſtres. Il deviendra donc ſpirituel, ſelon ce ſaint Docteur, lorſque l'eſprit en ſera le maître, & qu'il n'y aura plus de concupiſcence.

THEODORE. Cela paroît d'abord aſſez vrai-ſemblable : mais aſſurément cela n'eſt pas vrai. Car Adam n'a pas été créé avec la concupiſcence ; & cependant ſaint Paul appelle terreſtre & animal le corps que Dieu lui avoit formé. *Comme il y a*, dit-il, *un corps animal, il y a auſſi un corps ſpirituel. .... Mais ce n'eſt pas le corps ſpirituel qui a été formé le premier : C'eſt le corps animal, & enſuite le ſpirituel. Le premier homme eſt le terreſtre*, &c. Vous voïez donc que ſelon S. Paul, le corps d'Adam, *qui a été formé le premier*, n'étoit pas ſpirituel, quoiqu'alors il n'y eût point de concupiſcence. Ainſi nos corps aprés la réſurrection ne ſeront point ſpirituels, préciſément à cauſe qu'il n'y aura plus de concupiſcence, mais parce que les loix de l'union de l'ame & du corps, qui ne tendent préſentement qu'à la conſervation d'un corps corruptible, & au bien d'une ſocieté périſſable, ſeront changées en d'autres loix, propres pour des corps incorruptibles, & pour une ſocieté éternelle. Mais il n'eſt pas poſſible de ſçavoir le détail de ces loix.

1. Cor. 15. 44.

THEOTIME. Quand je fais attention aux loix de l'union de l'ame & du corps,

& à la fin à laquelle ces loix se rapportent, il me paroît évident qu'aprés la résurrection, elles ne subsisteront plus; parce que le corps n'aura plus les mêmes besoins qu'il a maintenant. Mais afin qu'il ne les ait plus ces besoins, il est nécessaire que les loix des communications des mouvemens soient entierement détruites. Car les mêmes effets suivent nécessairement des mêmes causes. Il est clair qu'en consequence des loix des mouvemens, tout corps choqué doit recevoir quelque impression de celui qui le choque. S'il arrivoit donc, par exemple, qu'un corps glorieux se trouvât dans le chemin d'un autre corps en mouvement . . .

THEODORE. Je vous entens, Theotime. Il y a bien de l'apparence que les loix des mouvemens demeureront les mêmes à l'égard des corps ordinaires. Mais certainement il y aura cette exception particuliere dans ces loix, que les corps glorieux ne dépendront nullement de ceux qui les environnent, & qu'il ne leur arrivera de changement que dépendamment de la volonté des esprits qui leur seront unis. Car l'ordre veut que les corps soient soûmis aux

esprits, le moins noble au plus noble. Et si cela ne se trouve pas dans les damnez, c'est que le même ordre veut encore que des esprits révoltez contre la puissance souveraine & legitime, soient par la même puissance soûmis à la plus vile des créatures. Les loix des mouvemens, celles de l'union de l'ame & du corps, en un mot toutes les loix naturelles ne sont que les volontez efficaces & constantes du Créateur, & toutes les volontez divines sont nécessairement conformes à l'ordre immuable de la justice. C'est sur ce principe incontestable qu'on doit juger de la conduite de l'Etre infiniment parfait. Car quoique ce principe ne nous découvre pas positivement les desseins de Dieu, il nous apprend du moins qu'il n'est pas capable d'en prendre de bizarres, & qui s'accordent avec nos imaginations.

THEOTIME. Je l'avoüe, & il est aisé de conclure de ce principe, qu'aprés la résurrection nos corps seront impassibles : mais il ne suffit pas pour prouver la subtilité, l'agilité & les autres qualitez, qu'on attribuë communement aux corps glorieux.

THEODORE. Il est vrai. Ce n'est

que par la révélation qu'on peut s'instruire des desseins de Dieu à cet égard. Mais saint Paul nous a appris que nôtre corps, de vil & abjet qu'il est, sera réformé & rendu semblable au corps glorieux de JESUS-CHRIST. Voici ses paroles. * *Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ, secundùm operationem qua etiam possit sibi subjicere omnia.* Si donc il est certain que le corps de Jesus-Christ a été vû des Apôtres avec telles & telles qualitez aprés sa résurrection, on a sujet d'esperer que nos corps en seront un jour revêtus par la puissance de celui *qui peut s'assujettir toutes choses.* Or JESUS-CHRIST est monté aux Cieux. Il a souvent apparu à ses Disciples, & il a disparu en un moment devant eux. C'est une preuve certaine de ce qu'on entend par *agilité.* Il est entré * plusieurs fois, les portes fermées, dans le lieu où étoient les Apôtres. C'est l'effet de ce qu'on appelle *subtilité.* Il a paru éclatant † comme le soleil sur la sainte montagne. Il étoit visible par sa propre lumiere. Voilà la *clarté.* Si donc nos corps seront

* Phil. 3: 20.

* Joan. 20.

† Matth. 17: 2.

reformez sur le modéle de celui de Jesus-Christ ressuscité, on a raison de croire qu'ils auront quelque part à ses glorieuses qualitez. * *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale.* Maintenant nous rampons sur la terre : Aprés nôtre transformation, nous volerons, pour ainsi dire. Maintenant les corps qui nous environnent, nous tiennent enfermez : leur solidité nous arrête, & s'oppose à nous. Alors nous serons en parfaite liberté ; les corps les plus solides cederont à nos mouvemens. Maintenant nos corps ont besoin d'une lumiere étrangere pour se faire voir. Un jour tout brillans de leur propre gloire, ils seront en tout tems visibles. † *Fulgebunt sicut Sol in Regno Patris eorum.* Quand je dis qu'ils seront visibles par leur propre lumiere, c'est dans le sens ordinaire que je l'entens. Car Dieu seul, comme vous sçavez, est visible par lui-même : lui seul éclaire immediatement les esprits, & leur découvre ses ouvrages par l'efficace de ses idées. Mais la cause occasionnelle ou naturelle de la visibilité des corps glorieux, ne dépendra certainement plus ni du Soleil ni de la Lune : * *Civitas non eget Sole neque Luna*

*Cor. 15.

† Math. 13 : 43.

*Apoc. 21 : 23.

Luna, ut luceant in ea. Apparemment elle dépendra de la volonté des eſprits, en conſequence de quelques loix générales de l'union de l'ame & du corps, bien differentes de celles qui s'obſervent preſentement ; par leſquelles loix Dieu formera pour toûjours entre nous, & avec Jeſus-Chriſt nôtre divin Chef, une parfaite ſocieté. Car nous ſerons unis avec lui, non ſeulement par nos eſprits, mais encore par nos corps.

ARISTE. Comment cela, Theodore ?

THEODORE. Je ne le ſçai pas, Ariſte. Car encore un coup je ne ſçai point quelles ſeront les loix de cette union éternelle de nos ames avec nos corps par rapport à la ſocieté future. Mais nôtre reſurrection ne ſera pas inutile & ſans deſſein. Imaginez-vous, Ariſte, que vous ne ſçachiez rien de ce que l'experience vous a appris des loix de l'union de l'ame & du corps, par rapport à la ſocieté preſente. Par exemple, que vous êtes émû de joïe ou de triſteſſe, lorſque vous voïez ſur le viſage de vôtre ami certains airs, certaines contorſions, ou que vous entendez certains cris naturels ; pourriez-vous ja-

mais deviner que par là Dieu vous uniroit à vôtre ami, & vous porteroit ou à le ſecourir, ou à vous conjoüir avec lui? Quel rapport y a-t-il entre les differens airs du viſage ou divers cris, & les mouvemens de joïe ou de triſteſſe qui les accompagnent? Ne paroît-il pas même qu'un beſoin preſſant, & qui demande un promt ſecours, a plus de rapport aux éclats précipitez du ris, qu'à un cri plaintif & languiſſant; & qu'un homme qui rit & nous montre les dents, a plûtôt deſſein de nous inſulter & de nous mordre que de nous réjoüir? Si donc les loix de l'union de l'ame & du corps, établies pour la conſervation de la vie & de la ſocieté preſente, nous ſeroient entierement inconnuës ſans l'experience que nous en avons; comment devinerions-nous celles de la vie & de la ſocieté future? Ce que j'en ſçai c'eſt que ces loix ſeront dignes de la ſageſſe de Dieu, & de ſon amour pour ſon Egliſe, & qu'elles n'exciteront pas en nous des ſentimens auſſi mépriſables & auſſi foibles, que ceux que nous éprouvons maintenant. Car ſi nous avions une idéée claire de l'ame, nous verrions bien qu'elle eſt ca-

pable d'une infinité de ſentimens bien plus doux que tous ceux dont nous joüiſſons. Dieu proportionnera ſans doute la douceur des ſentimens à la joüiſſance du bien que nous poſſéderons dans le ciel. Si donc la preſence de nos amis nous fait plaiſir ; ſi un regard favorable du Prince nous remplit de joïe en conſequence des loix établies pour le bien de la ſocieté, que ne fera point en nous la preſence de l'humanité ſainte du Sauveur, les careſſes & les amitiez de l'Homme-Dieu ?

ARISTE. Je ſçai bien que vous ne pouvez pas contenter entierement ma curioſité. Car quand mêmes vous connoîtriez clairement les loix dont vous parlez, & que vous auriez éprouvé les ſentimens qui en ſont des ſuites, comme vous ne pourriez pas me les faire goûter ces ſentimens, vous ne pourriez pas non plus me faire connoître éxactement ce que vous ſçauriez de ces loix. Car nos ſentimens ne ſont pas attachez à des expreſſions arbitraires, comme le ſont nos idées. Je comprens donc bien que le détail des loix de l'union de l'ame & du corps par rapport à la ſocieté future, eſt impénétrable. Mais vous

pourriez, ce me ſemble, tirer bien des conſequences de ce principe que vous avez poſé, qu'aprés la reſurrection, le corps ſera parfaitement ſoûmis à l'eſprit. Car ſi tous les mouvemens du corps ſuivent promtement tous ceux de la volonté, il eſt clair, par exemple, que nous ne ramperons plus ſur la terre, comme nous faiſons maintenant; puiſque nôtre deſir ſuffira pour nous tranſporter où nous voudrons. On peut déduire de ce principe les autres qualitez des corps glorieux bien plus clairement que de ce que dit S. Paul, *que Dieu reformera nôtre corps ſur celui de* JESUS-CHRIST: car ce paſſage ſe peut interpreter en bien des manieres.

THEODORE. Je croi, Ariſte, que vous vous trompez: car il n'eſt certain que le corps ſera ſoûmis à l'eſprit, que parce qu'alors l'eſprit ſera ſoûmis à Dieu. Penſez-vous que le premier homme avant ſon peché voulût voler dans les airs? Non ſans doute: car il ne vouloit pas ce que Dieu ne lui avoit pas donné le pouvoir de faire. Son corps lui étoit parfaitement ſoûmis, il eſt vrai, mais par rapport au deſſein de Dieu, auquel il ſe ſoûmettoit lui-mê-

me. S'il n'étoit donc point à propos pour le bien de la ſocieté future que les corps des Saints euſſent l'agilité qu'on leur attribuë ; ſi Dieu n'avoit point établi leurs deſirs pratiques cauſes occaſionnelles de leur tranſport ; quoique le corps leur fût ſoûmis, ils ne produiroient en lui que les mouvemens ordinaires. Ainſi vous voïez bien qu'on ne peut pas conclure les qualitez des corps glorieux de ce principe, que le corps doit être ſoûmis à l'eſprit, puiſqu'il ne lui doit-être ſoûmis qu'autant que l'eſprit l'eſt à Dieu. Car des eſprits ſoûmis à Dieu ne veulent que ce que Dieu leur a donné la puiſſance de faire, en établiſſant leurs deſirs pratiques, cauſes occaſionnelles de ſon action. Ce n'eſt donc que par l'Ecriture qu'on peut s'aſſurer des qualitez des corps glorieux: Et ſi elle ne s'en expliquoit pas aſſez nettement, il n'en faudroit point parler déciſivement. Mais ſaint Paul nous aſſurant que nos corps ſeront reformez ſur celui de JESUS-CHRIST reſſuſcité, je croi qu'on en peut conclure qu'ils auront part à ſes glorieuſes qualitez, quelque ſurprenantes qu'elles nous paroiſſent. Car enfin comment pourrions-

nous *être toûjours avec* JESUS-CHRIST, comme l'Apôtre nous le promet ? * Comment pourrions-nous *être enlevez dans les airs au devant de lui*, ſi nous n'avions comme lui cette agilité qui le portoit en un moment dans des lieux fort éloignez ? Mais il faut parler ſobrement de ces grandes véritez.

* 1. Theſſ. 4. 17.

THEOTIME. Il eſt vrai, mais il eſt bon d'y penſer, & d'en parler ſouvent. S. Paul même nous l'ordonne en finiſſant ce qu'il en a dit par ces paroles: *Itaque conſolamini invicem in verbis iſtis.* En effet on ſe conſole aiſément de la perte d'un corps infirme, & qui appeſantit l'eſprit, lors qu'on eſpere d'en recevoir un tel qu'il nous le promet.

Ibid. 18.

ARISTE. Croïez-vous, Theodore, qu'un corps glorieux traverſe en un moment tout l'eſpace qui eſt entre le ciel & la terre, ou qu'il aille d'un lieu en un autre ſans paſſer par le milieu ?

THEODORE. Je n'en ſçai rien. Cela dépend d'une volonté de Dieu purement arbitraire, & qui par conſequent ne peut être connuë, ſi elle n'eſt revelée.

ARISTE. Je ne parle pas du fait, mais de la ſeule poſſibilité du fait.

THEODORE. Ouï, je croi qu'il eſt poſſible qu'un corps aille d'un lieu en un autre, ſans paſſer par le milieu. Car ſi dans le premier moment Dieu le veut en A, & dans le ſecond en B, ſans le vouloir dans l'eſpace qui eſt entre A & B, le corps ſera en A, & enſuite en B, ſans ſe trouver dans l'eſpace où Dieu ne le voudra pas. Où eſt je vous prie la difficulté? Ne demeurez-vous pas d'accord que c'eſt uniquement la volonté de Dieu qui donne l'être à toutes choſes, & que de la part de Dieu la conſervation n'eſt qu'une création continuée? *Entret. 7.*

ARISTE. Ouï. Mais il me paroît que cela ſe contredit.

THEODORE. J'avouë qu'il y a contradiction qu'un corps aille d'un lieu en un autre ſans paſſer par le milieu, ſi cela ſe fait par le mouvement: car qui dit mouvement, dit tranſport ſucceſſif. Tout mouvement ſe meſure par l'eſpace parcouru comparé au tems emploïé à le parcourir. Mais tel corps qui eſt dans le ciel, peut en un inſtant être ſur la terre, ſans paſſer par le milieu, ſi Dieu le veut ſur la terre, ſans le vouloir dans les eſpaces qui la

joignent avec le ciel. Car puiſque la volonté de Dieu donne à toutes choſes & l'être & la maniere d'être, aſſurément ce corps ne traverſera pas réellement des eſpaces où Dieu ne le veut ou ne le conſerve point.

ARISTE. Je croirois donc volontiers que les corps glorieux vont d'un lieu en un autre ſans paſſer par le milieu, & qu'ils ſont tranſportez en un inſtant par tout où l'ame deſire. Mais qu'en penſez-vous, je vous prie?

THEODORE. Pour moi, je n'ai point ſur cela, ni ſur beaucoup de ſemblables queſtions, de ſentiment arrêté. Mais il me paroît beaucoup plus vraiſemblable, que les corps ſeront tranſportez avec d'autant plus de rapidité, que l'ame aura plus d'empreſſement. D'où il ſuit qu'ils traverſeront réellement les eſpaces, & que leur tranſport ne ſe fera point en un inſtant, puiſqu'il ſe fera dans un temps d'autant plus court que la volonté pratique, qui ſera la cauſe occaſionnelle de leur vîteſſe, ſera plus vive & plus efficace. Prenez garde, Ariſte, que toutes nos volontez ne ſont pas pratiques, & qu'il n'y a que les pratiques qui ſoient accompagnées

d'un certain ſentiment d'effort, qui nous apprend que nous faiſons actuellement uſage de la puiſſance qui nous eſt donnée. En nous preſentement cet effort eſt ſouvent penible, à cauſe que nôtre corps eſt paſſible & corruptible, que les eſprits animaux ſe diſſipent, & que les fibres de nos muſcles ſe peuvent rompre. Mais il n'en ſera pas de même dans les Bienheureux. Ils ne ſe laſſeront & ne ſe fatigueront point. Leur tranſport ne ſe fera pas comme en nous. Cependant l'uſage de leur puiſſance leur ſera apparemment connu par la quantité de leur effort, dont ils auront ſentiment intérieur. Or déslorſque vous admettez du plus ou du moins dans l'effort de la volonté qui veut tranſporter ſon corps, il faut que vous mettiez auſſi du plus & du moins dans la vîteſſe ſelon laquelle il eſt tranſporté. Car, toutes choſes égales, les effets répondent aux efforts des mêmes cauſes. Ainſi il y a bien de l'apparence que le tranſport des corps glorieux ne ſe fera point en un inſtant. Mais je vous prie, laiſſons toutes ces ſpeculations inutiles, & dans leſquelles nous nous tromperions aſſurément.

ARISTE. Qu'il eſt doux néanmoins de s'entretenir de ce que nous ſerons un jour !

THEODORE. Oui. Il eſt bon de penſer ſouvent à ce que nous ſerons éternellement, & de nous conſoler les uns les autres, comme dit * ſaint Paul, ſur les promeſſes de nôtre transformation glorieuſe. Mais il eſt inutile de faire ſur cela mille queſtions de Phyſique & de Metaphyſique. Contentons-nous je vous prie, d'en ſçavoir ce que l'Ecriture nous en apprend. La reſurrection des corps n'eſt pas l'eſſentiel de la felicité future, ni même la ſocieté que nous aurons avec l'humanité ſainte de JESUS, quoique cette ſocieté ſoit infiniment plus douce que toutes celles d'ici-bas. L'eſſence de nôtre beatitude ſera la jouïſſance de la divinité même, cette ſocieté éternelle, * que nous aurons avec la Trinité ſainte, avec le Pere & le Fils dans l'unité du Saint-Eſprit. On ne ſçauroit ſe former une trop grande idée d'une telle felicité. Que l'eſprit s'éleve, que le cœur s'ouvre, que l'imagination groſſiſſe ſes eſperances, on n'atteindra jamais au bien que Dieu veut nous faire en ſon Fils. † *L'œil*

* 1. Theſſ. ch. 4: 17.

* 1. Ep. de S. Jeã. 3: 3.

† 1: Cor. 2: 9.

n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit même n'a point conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. Bien convaincus de cette verité, laissons nôtre bonheur entre les mains de Dieu, & travaillons sérieusement à nôtre sanctification. * *Portons l'image de l'homme celeste, comme nous avons porté celle de l'homme terrestre.* Vivons en Chrêtiens. Car *la chair & le sang ne possederont jamais le Roïaume de Dieu.* Il faut souffrir † avec JESUS-CHRIST, pour ressusciter avec lui. Mais le tems des afflictions n'est qu'un instant par rapport à l'éternité, & cet instant produit en nous le poids éternel d'une souveraine gloire. * *Id enim quod in præsenti est momentaneum & leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.*

* 1. Cor. 15: 49. 50.

† Rom. 8: 17.

* 2. Cor. 4: 17.

ARISTE. A quoi pensez-vous, Theotime? Vous me paroissez bien rêveur. Nous parlons de la felicité future, & vous ne prenez point de part à la joïe que produit en nous l'esperance d'un si grand bien. Je suis de vôtre avis: je méprise, ou plutôt je desire maintenant la mort.

THEOTIME. Et moi je la crains,

ou ce qui la ſuit. La fermeté de vôtre eſperance vous remplit de joïe ; & je ſuis ſaiſi de fraïeur, à la vuë des ſupplices que Dieu fera ſouffrir éternellement aux victimes de ſa juſtice. O éternité, que tu es terrible ! Eternité de biens, ou éternité de maux ! O l'épouvantable alternative, quand on n'eſt pas tout-à-fait certain de ſa deſtinée ! Je vouë l'avouë, Ariſte, je ſuis maintenant effraïé. Mais c'eſt que je ne ſuis pas ſtupide ; & il faudroit que je le fuſſe dans l'excés pour n'être pas frappé par les idées terribles qui ſe preſentent maintenant à mon eſprit.

ARISTE. Comment donc, Theotime ?

THEOTIME. Je ne veux pas troubler vôtre joïe.

ARISTE. Vous la troublez néanmoins. Qu'eſt devenu vôtre intrepidité, cet air de confiance dont vous parliez de la mort ?

THEOTIME. O JESUS, Sauveur des pecheurs !

THEODORE. Laiſſons, mes chers amis, nôtre bonheur entre les mains de celui de qui il dépend : Mais faiſons tout le bien qui dépend de nous. Par

là nous assurerons nôtre felicité future. Dieu est juste, & fidelle dans ses promesses. Nous aurons donc les biens promis.

THEOTIME. *Il faut* * *operer son salut avec crainte & tremblement.* * Phil. 2. 12.

THEODORE. Oui sans doute, mais avec une ferme esperance en Dieu, une parfaite confiance aux merites de JESUS-CHRIST. Il faut que la crainte nous réveille de cet assoupissement où le monde vit : mais il faut aussi que l'esperance nous console & nous anime à la vertu.

THEOTIME. *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* Dieu agit toûjours selon ce qu'il est. S'il récompense en Dieu, il punit en Dieu. Je juge donc de la grandeur des supplices éternels par l'excessive felicité que Dieu nous promet. Ainsi je tremble dans l'incertitude où je suis de mon sort. Que la sécurité est dangereuse ! C'est l'effet ou de la folie, ou de la stupidité.

THEODORE. L'esperance en JESUS-CHRIST ne trompe point, *Spes non confundit.* Rom. 5. 5.

THEOTIME. Oui, ceux qui ont

la charité dans le cœur, ceux qui ont l'esprit de JESUS.

THEODORE. C'est ainsi que je l'entens.

ARISTE. Celui qui craint le peché n'a plus rien à craindre.

THEOTIME. Pensons donc souvent à ce que nous serons éternellement. Car il est écrit : *Memorare novissima tua, & in æternum non peccabis.* La crainte est pour le moins aussi efficace que l'esperance pour nous mettre en garde contre les illusions du peché.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Entretiens du R. P.* MALEBRANCHE, *Prêtre de l'Oratoire, ſur la Métaphyſique, & ſur la Religion; & les trois Entretiens du même Auteur ſur la Mort*, imprimez enſemble à Paris chez Michel David en 1703. Les frequentes Editions d'un Ouvrage ſi ſolide, font honneur au goût du Public. A Paris, le 17. de Mars 1706.

SAURIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Michel David, Libraire à Paris, Nous ayant fait re-

montrer qu'il deſireroit faire imprimer un Livre intitulé *Entretiens ſur la Metaphyſique & ſur la Religion, par le Pere* MALEBRANCHE, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires. NOUS AVONS permis & permettons par ces Preſentes audit David, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de cinq années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles puiſſent être, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïſſance; Et à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris,

tris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; Et qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses aïans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour deuëment signifiée, & qu'aux Copies

collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier, ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires ſans autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le huitiéme jour de Janvier, l'an de grace mil ſept cens huit: Et de nôtre regne le ſoixante-cinquiéme. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil,

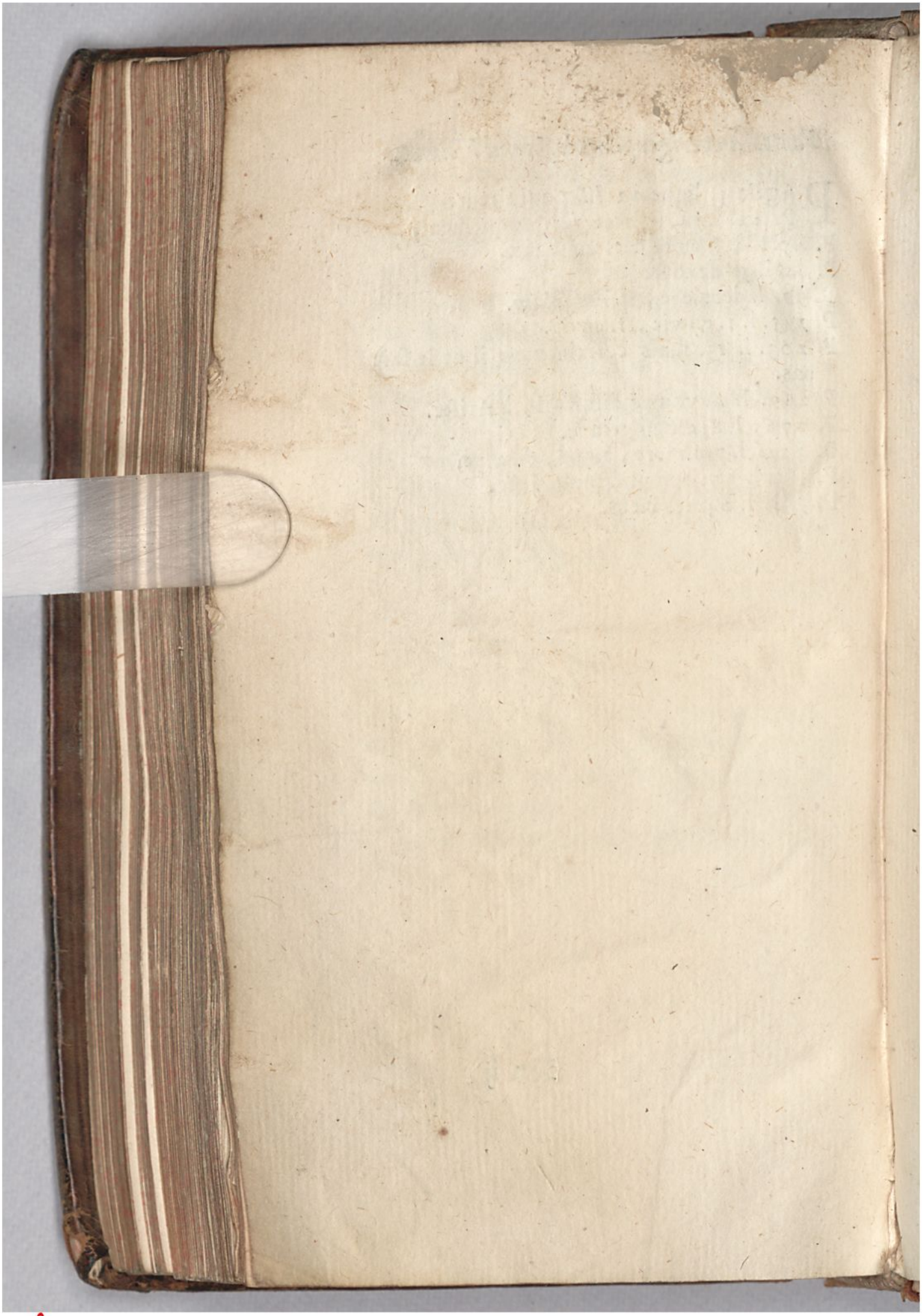
LECOMTE.

Regiſtré ſur le Regiſtre N° 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 299. N° 373. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris ce 12. Janvier 1708.

Signé, LOÜIS SEVESTRE, *Syndic.*

Fautes à corriger dans le second Volume.

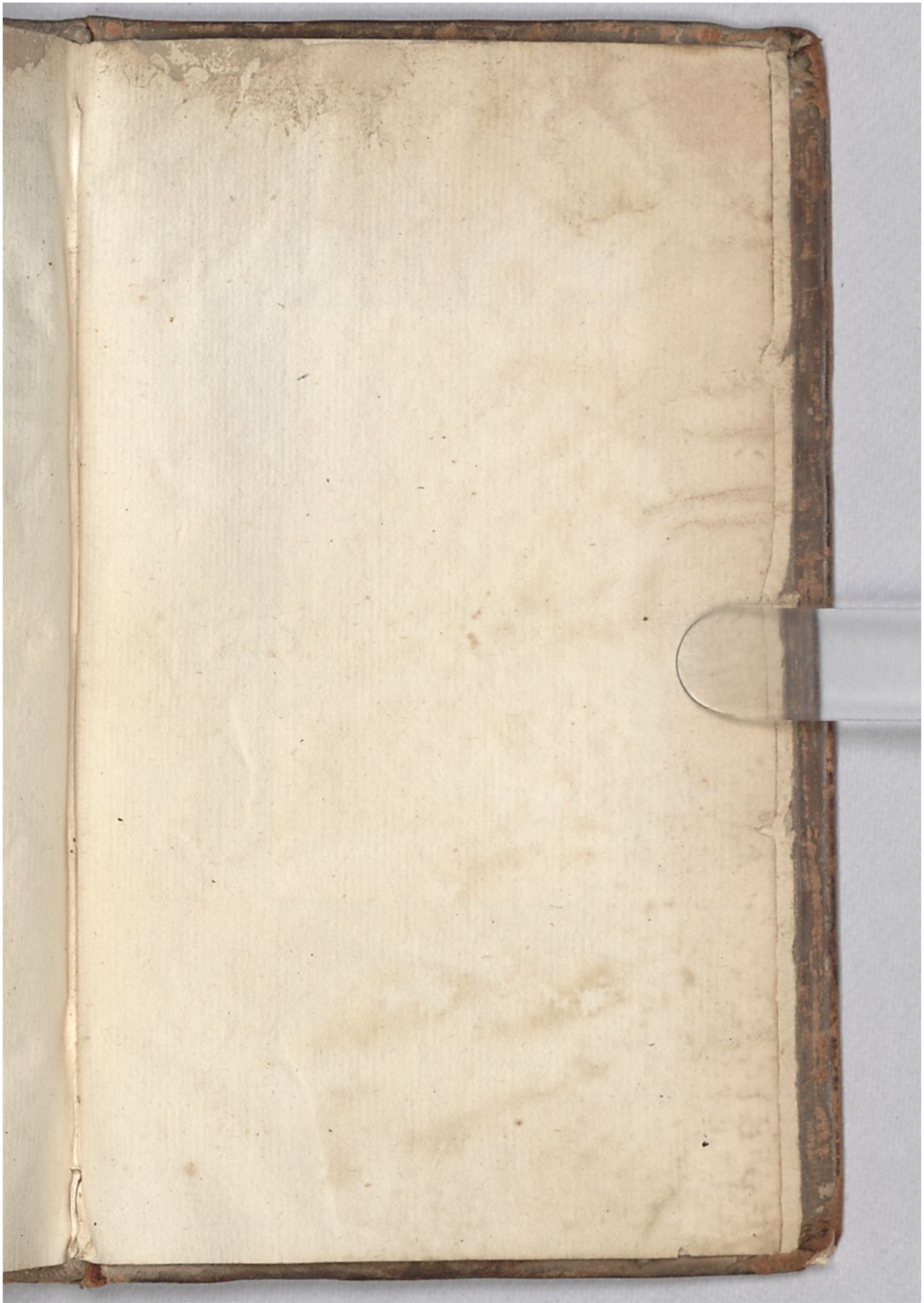
PAge 24. ligne 22. *lisez* qui tirent.
P. 42. l. 14. *effacez* reciproquement.
P. 45. l. 4. *l.* en esprits animaux.
P. 61. l. 5 devons.
P. 99. l. derniere, *ipsum solum.*
P. 195. l. 1. en vie, *l.* envie.
P. 203. l. 13. mais certainement il ne le fait pas.
P. 269. l. 4. vous, disoit-il, à Ariste.
P. 276. l. 8. est en cela le.
P. 372. l. premiere, je ne, *ôtez* ne.
P. 383. l. 27. rempliſſent de joïe.
P. 384. l. 24. les biens.



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [436] - -

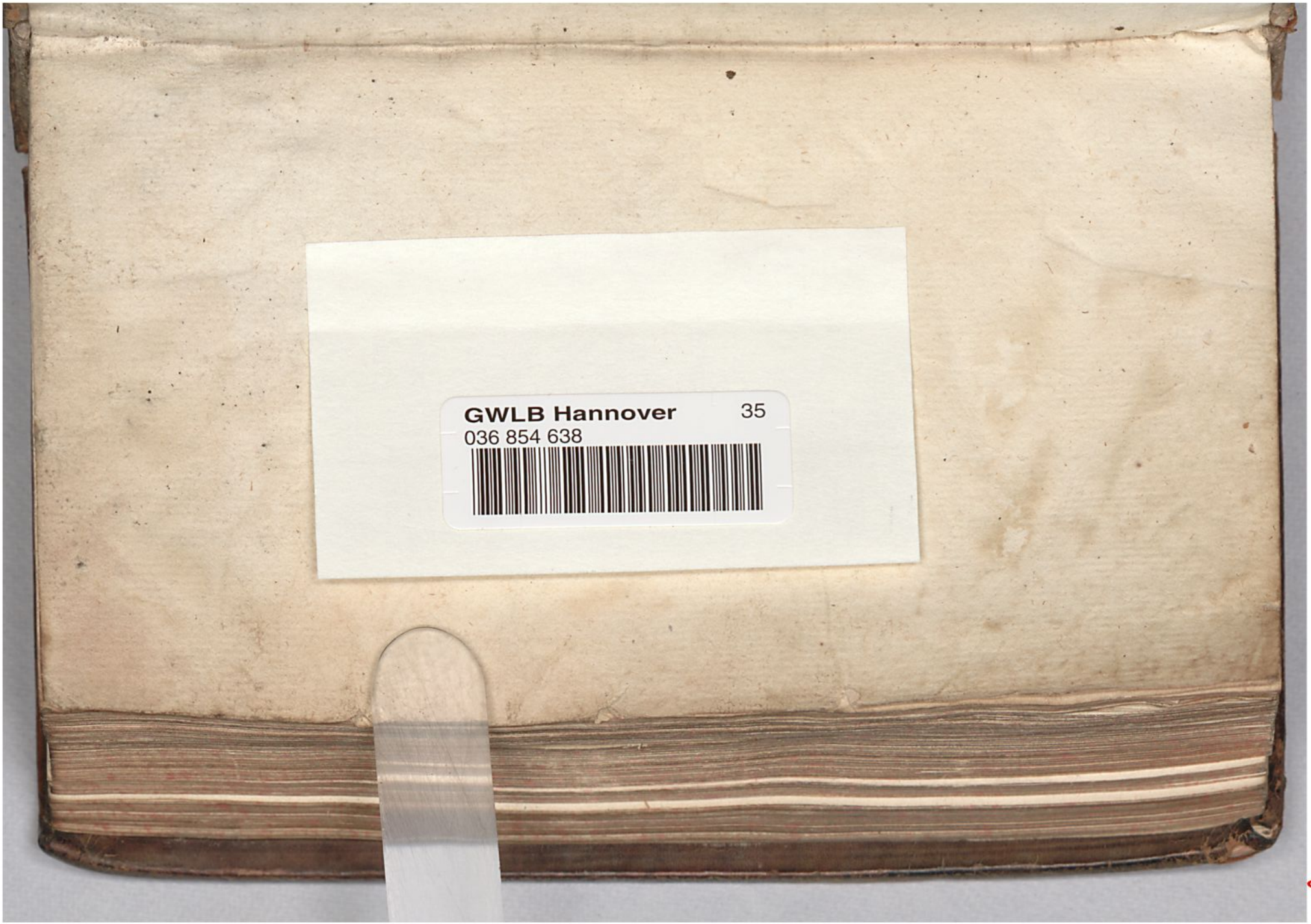
PUBLIC DOMAIN



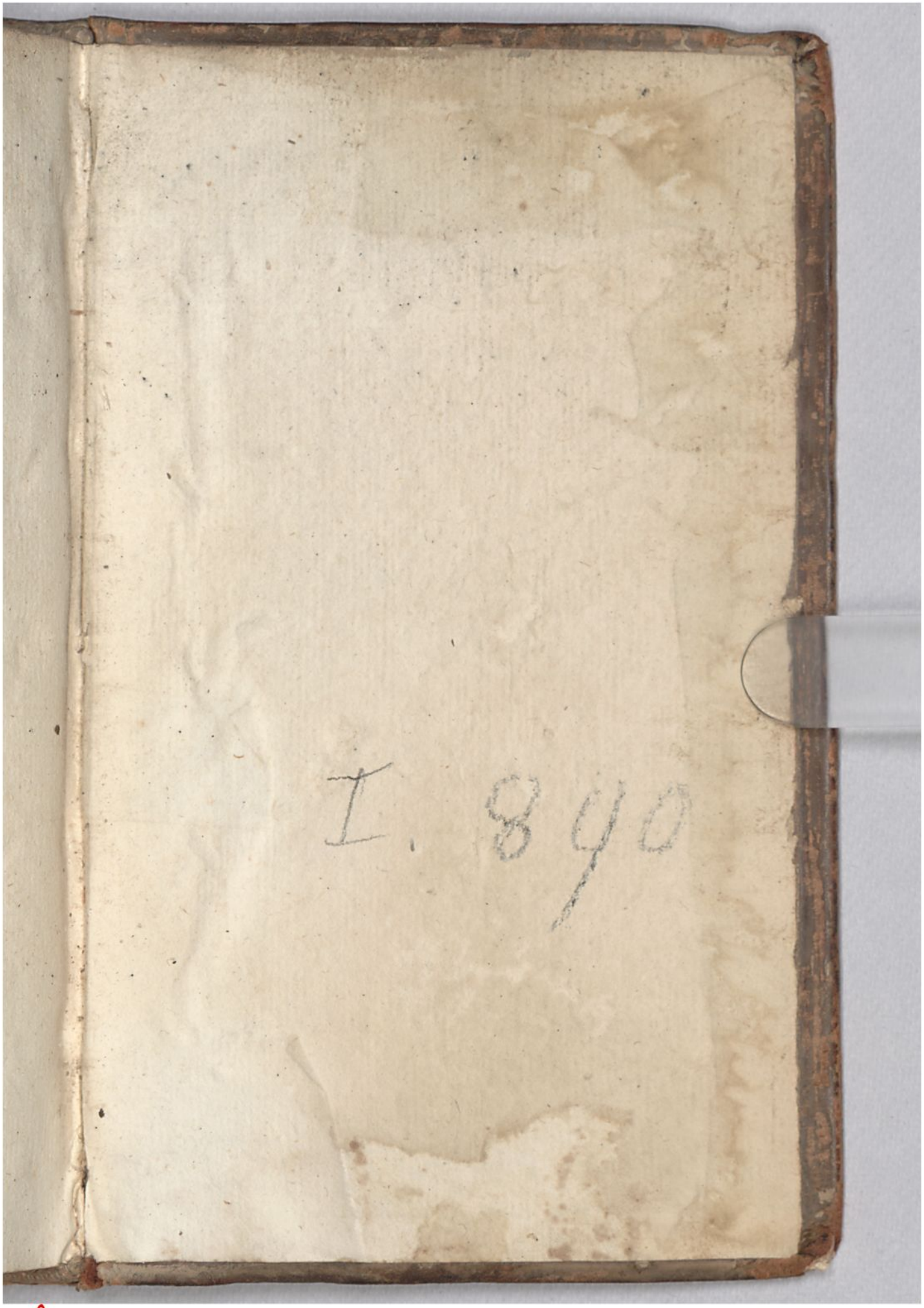
GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [437] - -

PUBLIC DOMAIN


GWLB Hannover 35
036 854 638

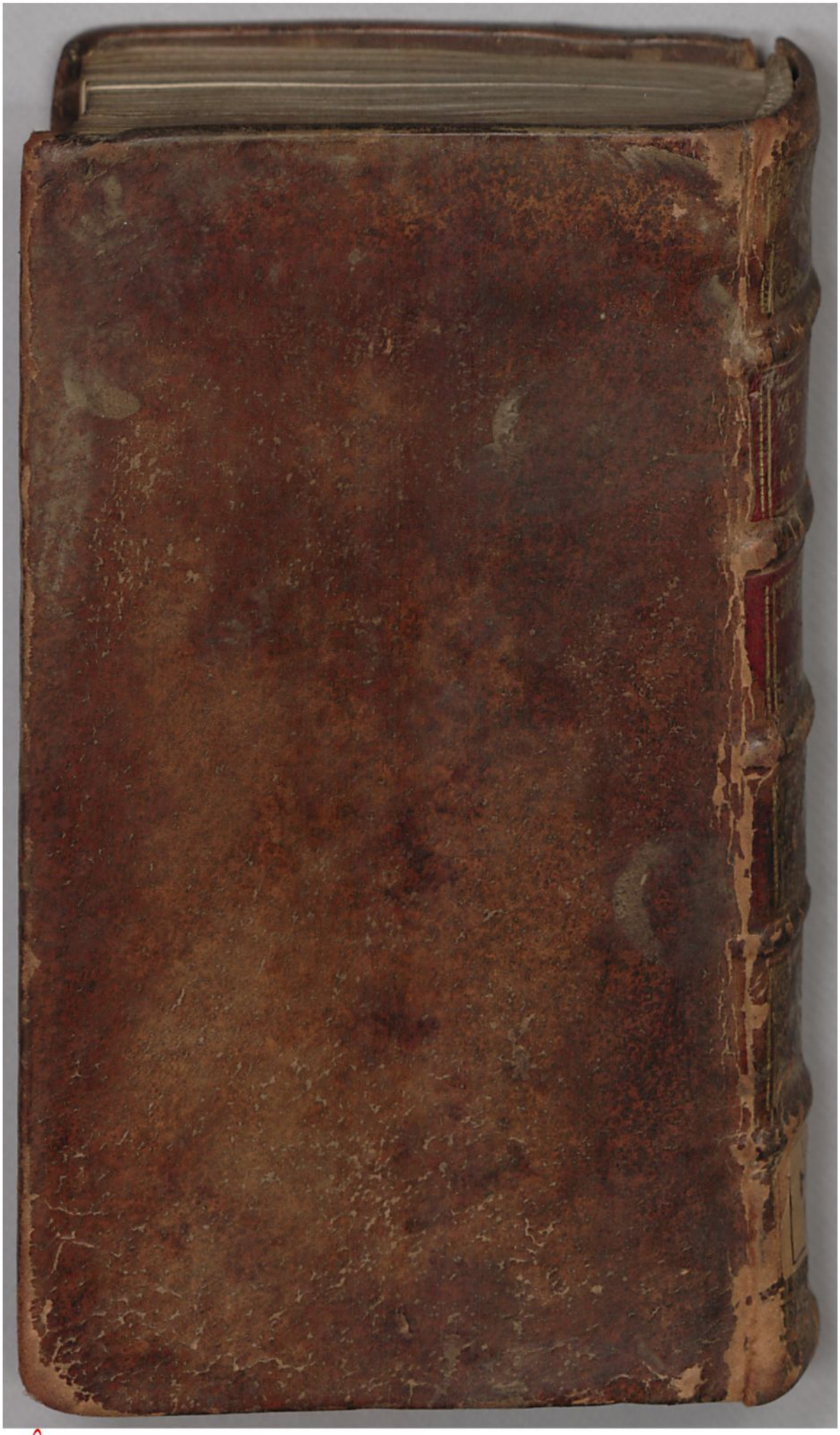
Signatur: Leibn. Marg. 18:2:ZEN Leibn. Marg. 18:2, [438] - -
PUBLIC DOMAIN
GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [439] - -

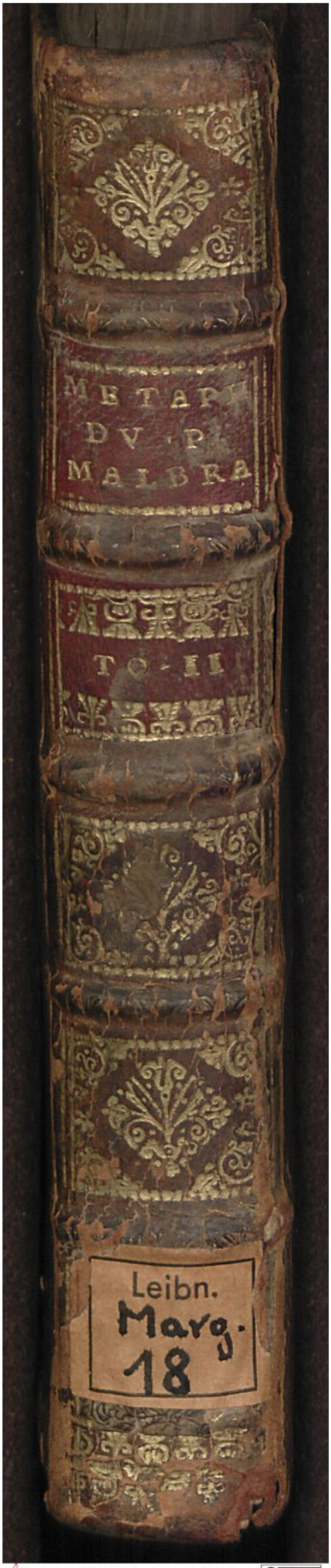
PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [440] - -

PUBLIC DOMAIN



r:Leibn. Marg. 18:2;ZEN Leibn. Marg. 18:2, [441] - -
PUBLIC DOMAIN